

**Faculté de philosophie, arts et lettres**

# **Le statut épistémologique du concept marxiste de classe sociale**

Étude de *l'idéologie allemande*  
Conceptualisation et actualisation

Mémoire réalisé par Cédric Batslé  
Promoteur(s) : Marc Maesschalck  
Lecteur(s) : Nathalie Frogneux, Walter Lesch  
Année académique 2020-2021  
Master [120] en philosophie, à finalité approfondie







**Faculté de philosophie, arts et lettres**

# **Le statut épistémologique du concept marxiste de classe sociale**

*Étude de l'idéologie allemande*

Conceptualisation et actualisation

Mémoire réalisé par Cédric Batslé.  
NOMA UCLouvain : 70031300  
Promoteur(s) : Marc Maesschalck  
Lecteur(s) : Nathalie Frogneux, Walter Lesch  
Année académique 2020-2021  
Master [120] en philosophie, à finalité approfondie



## Table des matières

|                                                                                                         |    |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Introduction.....                                                                                       | 4  |
| Partie I Comment et pourquoi aborder les classes sociales de nos jours .....                            | 12 |
| Chapitre 1 : les classes sociales, entre concept scientifique, mot générique et outil idéologique ..... | 12 |
| Philosophie, gnoséologie et épistémologie .....                                                         | 12 |
| Concept, représentation, catégorie et intuition .....                                                   | 15 |
| L'enjeu des classes.....                                                                                | 19 |
| La philosophie de Marx .....                                                                            | 24 |
| Chapitre 2 : L'apparition du concept de classes sociales.....                                           | 27 |
| Les premières conceptualisations modernes des classes sociales.....                                     | 27 |
| L'évolution épistémique du matérialisme moderne.....                                                    | 34 |
| La synthèse marxiste.....                                                                               | 36 |
| Chapitre 3 : de nouveaux enjeux des classes .....                                                       | 41 |
| Le concept de classe chez les pères de la sociologie .....                                              | 41 |
| L'évolution du contexte et du concept au 20 <sup>e</sup> siècle.....                                    | 46 |
| Une perspective stratégique .....                                                                       | 49 |
| Partie II Étude de <i>l'idéologie allemande</i> .....                                                   | 54 |
| Chapitre 1 : Épistémologie et méthodologie.....                                                         | 55 |
| Les présuppositions réelles .....                                                                       | 55 |
| Une théorie des besoins .....                                                                           | 56 |
| L'être (auto)productif .....                                                                            | 59 |
| Parenthèse dialectique 1/3 .....                                                                        | 62 |
| Chapitre 2 : La division du travail .....                                                               | 62 |
| Travail et propriété.....                                                                               | 62 |
| Dépendance et contradiction.....                                                                        | 64 |

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| Le prolétariat .....                                   | 67  |
| Parenthèse dialectique 2/3.....                        | 72  |
| Chapitre 3 : La production des idées.....              | 74  |
| Fondement matérialiste .....                           | 75  |
| Historicisation .....                                  | 78  |
| Chapitre 4 : la classe sociale .....                   | 84  |
| La formation d'une classe .....                        | 84  |
| La liberté .....                                       | 88  |
| La contingence .....                                   | 88  |
| Parenthèse dialectique 3/3.....                        | 93  |
| Partie 3 Actualisation : des nouvelles classes ? ..... | 95  |
| Chapitre 1 : Dans la bourgeoisie .....                 | 95  |
| Les cadres.....                                        | 95  |
| La petite bourgeoisie .....                            | 98  |
| Chapitre 2 : Dans le prolétariat .....                 | 100 |
| La moyennisation.....                                  | 100 |
| Les pauvres.....                                       | 103 |
| Chapitre 3 : La fin des classes ? .....                | 105 |
| Un constat controversé.....                            | 105 |
| Une réalité persistante .....                          | 109 |
| Conclusion .....                                       | 113 |
| Bibliographie.....                                     | 122 |

## Introduction

« There's class warfare, all right, but it's my class, the rich class, that's making war, and we're winning », déclarait l'inspirant Warren Buffett en 2006, deux ans avant d'être déclaré l'homme le plus riche du monde avec 62 milliards de dollars, depuis relégué au rang de 7<sup>e</sup> avec quelques 93 milliards en moins que Jeff Bezos, c'est-à-dire avec une fortune estimée à 105 milliards. Si l'on en croit la sagesse de W. Buffet, une guerre des classes aurait lieu, pourtant, en suivant nos cours, en lisant les médias ou en écoutant nos politiques, on pourrait croire qu'un tel discours est daté. Et pourtant, le XXI<sup>e</sup> siècle semble être un moment de résurgence de cette manière de comprendre la société. Cependant, de quoi parle-t-on vraiment lorsqu'on utilise ces termes ?

D'un côté, nous avons un nombre foisonnant de qualificatifs sur les groupes sociaux discernables tels que riches, pauvres, capitalistes, classe populaire, élite, ouvriers, musulmans, chrétiens, peuple, dirigeants, profiteurs, parasites, dominants, dominés, femmes, hommes, noirs, blancs, personnes de couleurs, paysans, indépendants, et, d'un autre, des notions d'ensemble tout aussi diverses telles que groupes, classes, fractions, déciles, centiles, communautés, catégories, ethnies, nations, castes, masses. C'est une bonne chose, ce sont des éléments qui montrent que les sciences humaines s'intéressent à la pluralité des phénomènes qui ont lieu dans nos sociétés. Mais comme toutes les jeunes sciences qui se développent, les bases épistémologiques et les contours des différents domaines sont encore en construction, produisant des zones d'approximation et de flou qui n'aident pas à établir les limites des contenus étudiés. Dans ce chantier, c'est la notion de classe qui va nous intéresser, parce que c'est un terme qui a une importance historique déterminante, qui est réutilisé de plus en plus et qui donne du sens aux actualités que nous vivons ces dernières années et en donnera probablement pour les prochaines.

Nous allons prendre le terme de classe dans le contexte dont il a été produit de la manière la plus systématique, c'est-à-dire dans le marxisme et plus précisément dans la pensée même de Marx. C'est dans le rôle classique de la philosophie que nous allons l'explorer, c'est-à-dire dans son rôle de produire des concepts, d'établir les bases épistémologiques d'une méthode de travail et dans son exercice de synthèse. En outre l'importance de ces derniers rôles, c'est aussi le rôle praxique de la philosophie qui va

nous porter dans ce travail, autrement dit, le rôle qu'elle a à jouer dans la transformation sociale vers des formes plus émancipatrices et dans la construction d'outils émancipateurs pour les individus. S'émanciper signifie s'affranchir d'un état de dépendance contraint et oppressif, s'émanciper socialement signifie ne plus être ni dominé ni exploité par les autres hommes et de ne plus dépendre de lois hétéronomes aliénantes.

Sur base de ce programme, nous allons donc chercher la construction du concept de classe sociale chez Marx, mais pour comprendre une conceptualisation il faut comprendre la base méthodologique dans laquelle celle-ci se déploie. C'est pourquoi nous prendrons le temps nécessaire d'explorer les fondations épistémologiques et gnoséologiques de Marx, elles définissent la posture que nous prendrons par rapport au réel, les conditions de son appréhension et les limites de notre action théorique et pratique. Nous pourrions nous demander pourquoi ne pas prendre une méthode ou épistémologie déjà construite pour immédiatement travailler le concept en lui-même, et ce fut mon intention première. Hélas, je n'ai pas su trouver une épistémologie suffisamment claire ou juste pour travailler philosophiquement le concept chez Marx, parce qu'elle a tendance soit à tomber dans un matérialisme vulgaire ou un économicisme, soit à être dépecée ou encore à ne pas aborder notre sujet.

Au travers de cette épistémologie, nous constaterons si le concept de classes sociales est important dans la pensée de Marx et nous pourrons étudier plus précisément le concept en lui-même. La centralité de ce concept semble évidente, comme l'exprime la fameuse première ligne du *manifeste du parti communiste* écrit par Marx et Engels : « l'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire des luttes des classes »<sup>1</sup>, mais le contexte du manifeste relève d'un contexte politique particulier, les textes de *l'idéologie allemande*, quant à eux, furent produits dans une optique plus théorique. Notre étude pourra nous indiquer si cette affirmation synthétique historique est une expression pratique de leur théorie ou une formule de style à optique politique. La question du concept est également un nœud important dans la théorie marxiste, car elle implique le statut de l'idée dans une théorie matérialiste qui peut sembler en soi contradictoire. Cependant, nous ne pourrons pas

---

<sup>1</sup> K. Marx, F. Engels, *Manifeste du parti communiste*, Londres, 1848, traduction L. Lafargue, éd. Mille et une nuits, Clamecy, 2017, p. 13.

accomplir une réflexion aboutie suffisamment satisfaisante sur ce thème étant donné l'immensité du travail que cela demanderait. En revanche, nous essaierons d'éclairer les principes gnoséologiques minimaux que demandera notre étude, c'est-à-dire les différents statuts des formes de connaissance qui coexistent dans l'esprit humain.

Le concept de classe est un sujet immense, de nombreuses approches seraient fécondes d'éléments de compréhension de ce phénomène, notamment celle de la psychologie sociale, de l'histoire, de l'anthropologie, de la sociologie, de la science politique et même de la science de la nature. Évidemment, notre cadre théorique sera restreint à la philosophie, cependant il sera nourri de références sociologiques, car la philosophie ne peut se suffire au risque du danger de s'abstraire de la réalité. Par ailleurs, c'est justement en relation avec les autres matières que la philosophie fonctionne le mieux et est la plus utile.

Il n'existe pas de grandes écoles unifiées où il serait possible de simplement les comparer, malgré les nombreux ouvrages qui abordent cette question écrits le siècle passé. Après les avoir parcourus, ainsi que les ouvrages d'introduction à cette question, le même constat que G. Gurvitch faisait il y a plus de 50 ans s'impose : « comment se fait-il donc que, malgré le grand nombre d'ouvrages consacrés à ce problème, le concept de classe ait été si peu clarifié ? »<sup>2</sup>. Et nous en voyons les résultats concrets : démagogie politicienne, pertes de repères théoriques qui peuvent permettre des utilisations détournées, représentations de classe absurde, mise en concurrence de luttes corporatives intersyndicales, mise en opposition de groupes sociaux, dissimulations des conflits sociaux de leur caractère de classe, critiques superficielles déclamant la fin des classes ... C'est pourquoi nous réduirons notre cadre philosophique au marxisme, parce que la question des classes y est centrale et qu'il semble impossible de parler de classes sans passer par une compréhension de Marx du fait de l'influence déterminante qu'il a eue sur ses partisans comme sur ses opposants théoriques. De plus, la méthode marxiste et son caractère praxique sont ce qui correspond le mieux et le plus justement à ce qui m'intéresse actuellement dans la philosophie.

---

<sup>2</sup> G. Gurvitch, *Études sur les classes sociales*, éd. Gonthier, Paris, 1966, p. 9.

Mais il nous faut encore réduire ce cadre, les ouvrages marxistes se comptant par centaines et les ouvrages de Marx par dizaine, sans compter ceux d'Engels. Par conséquent, il semble plus judicieux de commencer à étudier un ouvrage dans le détail plutôt que de s'éparpiller dans des comparaisons diachroniques dans nos conditions de recherche épistémologiques. C'est pourquoi l'étude se focalisera sur l'ouvrage de Marx et Engels *l'idéologie allemande* qui est caractérisée par son étude des fondements d'une théorie matérialiste et historique, par son effort de compréhension du statut des idées afin d'en délimiter les formes idéologiques et par la centralité de l'élaboration de leur conception des classes sociales.

Avant tout, il me faut avertir le lecteur que ce travail de recherche ne prétend pas être un produit fini qui apporterait un point final à la lecture de Marx. Cela serait douteux, d'autant plus que nous n'aborderons qu'un ouvrage parmi les œuvres postérieures et antérieures, qu'elles soient fondamentales ou secondaires. Il serait intéressant d'étudier et de comparer les possibles évolutions épistémologiques et de conceptualisation entre notre recherche et les résultats que donnerait l'étude d'œuvre telles que le *manifeste du parti communiste*, *Les Luites de classes en France* ou *Le Capital*. En revanche, ce travail ouvrira des perspectives pour les lecteurs intéressés à construire un discours ou une recherche sur base d'une théorie marxiste tout autant que pour celui qui désire comprendre comment les concepts de Marx peuvent s'insérer dans le débat et la compréhension actuelle du monde.

Nous le verrons, mais Marx n'était pas le premier à utiliser le terme de classes sociales ni même de lutte des classes, que les crises et révolutions de son époque furent le terreau du développement de cette notion. Après Marx, de nombreux auteurs et autrices, marxistes ou non, ont repris cette question avec chacun leurs particularités, tels que V. Lénine, K. Kautsky, R. Luxemburg ou G. Plekhanov, et d'autres plus récents tels que A. Gramsci, G. Lukács, N. Poulantzas ou l'École de Francfort, pour ne citer qu'eux.

Au niveau de la méthode de recherche en tant que telle, nous effectuerons des analyses génétiques, car il est essentiel de comprendre le contexte d'apparition et d'élaboration d'une pensée afin de pouvoir saisir au plus près le phénomène étudié, et des analyses descriptives, afin de bien définir les limites et les propriétés réelles du phénomène. Nous essaierons également de tenir en tension une analyse fonctionnelle

du rôle et de l'effet de l'objet que nous étudierons pour tenter de révéler ses enjeux stratégiques et praxiques. Plus philosophiquement, nous tenterons d'employer la méthode même élaborée par Marx qui est le subtil équilibre entre le matérialisme, l'histoire et la dialectique. C'est un réel défi tant son caractère peut paraître exotique dans le paradigme académique actuel.

Plus concrètement, un des objectifs globaux de notre recherche est de questionner l'utilisation du mot « classe » comme un mot générique, de trouver quelle rigueur épistémologique et conceptuelle est nécessaire si l'on veut pouvoir établir une approche scientifique du réel. Ce qui nous intéresse principalement est aussi la formulation particulière du phénomène de classe sociale dans le système capitaliste, donc en particulier au travers des notions de « bourgeoisie » et de « prolétariat », afin de voir la profondeur philosophique que nous pouvons leur accorder et tenter de les ramener au niveau du concept. Un autre point fondamental est d'aller questionner l'idée que, particulièrement depuis les études de sociologie empirique et les études de P. Bourdieu, les classes sociales sont un terme qui signifie avoir une richesse particulière, comme un capital économique ou culturel. Les outils que nous trouverons pourront, au-delà du contenu de ce travail, interroger le statut épistémologique des analyses, telles que celles des féministes matérialistes, qui associent la notion de classe à l'appartenance à un groupe particulier qui se démarque des autres par leur position de dominant ou de dominé, comme au travers de la couleur de peau ou le sexe. Nous partons de l'hypothèse que les classes sociales comme Marx les a conceptualisées, sous réserve des prochaines recherches qui pourront nuancer voire invalider notre hypothèse, signifient une unité systémique qui relie des significations économiques et relationnelles dans la question du travail, de la propriété et de l'exploitation.

La notion de la classe nous renvoie également dans la question de la lutte entre classes, cette lutte serait le rapport caractéristique entre les classes sociales qui serait primordialement économique, car basé sur un système qui n'existerait que dans un rapport d'exploitation. Les rapports de production créent bien entendu un système complexe, évolutif et une superstructure (des idéologies et des institutions), mais celui du capitalisme serait défini par l'antagonisme irréconciliable de cette forme de rapport de production : le bourgeois ne peut être bourgeois que grâce à l'exploitation du prolétaire. L'antagonisme semble fondamental dans la théorie de Marx pour

comprendre la dynamique historique, car son dépassement exigerait la pratique révolutionnaire de construction du communisme, ce qui signifie l'avènement de la domination de la classe prolétaire entraînant la disparition de la classe bourgeoise. Bien que les théories économiques du Capital de Marx soient toujours d'une grande pertinence et utilisées aujourd'hui, beaucoup d'auteurs affirment que l'évolution du capitalisme a modifié radicalement la nature des rapports de production, ce qui modifierait le rôle social historique des classes sociales. Cependant, seule une bonne compréhension de ce que sont les classes sociales permettrait d'arriver à une telle conclusion. Si cette conceptualisation antagonique des classes s'avère adéquate, cela permettrait de dénoncer la construction d'autres théories de lutte des classes, comme celle de la lutte des sexes entre une classe d'hommes et une classe de femmes, qui pourraient s'avérer erronées car leurs distinctions ne seraient pas irréconciliables en soi. Cela ne signifie pas que ces théories ne se fondent pas sur des constats et des intuitions correctes et importantes. Mais il faut pouvoir produire des outils de compréhension du réel adéquats et rigoureux si l'on veut pouvoir saisir les phénomènes sociaux dans leurs particularités afin d'aider à la conceptualisation scientifique et à la représentation sociale praxique.

Avant de rentrer dans le vif du sujet, établissons quelques repères d'une vue d'ensemble des prochains chapitres :

Dans la première partie, dans le premier chapitre, nous aborderons la question du statut de la connaissance afin de comprendre les conditions de possibilité d'une épistémologie grâce à la méthode philosophique que Marx propose. Nous analyserons également les différents statuts que les idées peuvent avoir pour un individu afin de définir ce que nous comprendrons par concept. Dans le deuxième chapitre, nous ferons une analyse historique et contextuelle de l'évolution d'avant et jusqu'à Marx de la notion de classe sociale, pour, dans le chapitre trois, analyser l'évolution de cette notion après Marx et particulièrement dans la sociologie qui s'est emparée de ce terme dès les fondements de cette discipline. Cela nous donnera également l'occasion de réfléchir praxiquement à la portée et à la possibilité des perspectives stratégiques des théories qui utilisent l'analyse des classes sociales.

La deuxième partie sera le moment central de notre recherche, elle constitue le noyau de compréhension de la théorie de Marx et Engels qui s'effectuera par une étude

dans le texte de *l'idéologie allemande*. Nous en tirerons les présupposés matérialistes qui font la particularité de la méthode de Marx, les principes de l'approche historique et les sources de la production des idées. C'est grâce à ces lectures minutieuses que nous pourrons finir sur une analyse plus directe du concept de classe sociale, tout en gardant pied dans le réel, au travers de l'analyse des notions particulières de prolétariat et bourgeoisie et de leur structure interne.

Nous finirons avec une troisième partie qui s'attachera à éclaircir les tentatives d'actualisation du concept de classe, via divers constats proposés sur la question de la classe bourgeoise, de la classe prolétaire et sur la fin des classes. Ces chapitres nous permettront de comprendre si le modèle étudié et présenté par Marx survit aux critiques les plus couramment formulées.

Pour finir cette introduction, voici quelques remarques personnelles qui expliquent le contexte de mon choix de sujet. C'est assez naturellement que je me suis orienté vers cette thématique, selon des raisons contextuelles et des motivations personnelles. Au niveau du contexte social, il y a deux points d'attention, d'une part, je fais partie des générations de plus en plus désabusées du système capitaliste tel qu'on nous le propose. Entre les crises, les inégalités sociales, le dérèglement climatique, les *bullshit jobs*, les épuisements professionnels, l'impasse de nos systèmes politiques traditionnels et l'absence de projections dans un futur meilleur, c'est une lutte de tous les jours que nous devons faire pour ne pas tomber dans un nihilisme, au mieux mélancolique et au pire fascisant. La disparition de l'espoir que le traditionnel progrès de l'économie ou de la science pousse nos jeunes générations à une radicalité, un désir de reprendre leur destin en main. Par ailleurs, cette période de crise hégémonique du capitalisme produit des moments préfascistes, nous rappelant la célèbre citation de Gramsci « le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres »<sup>3</sup>, dont je conseille la lecture entière du paragraphe afin de comprendre toute la pertinence de cet auteur sur notre situation. C'est face à ces moments de transformation qu'il faut à la fois faire le plus attention aux formes de barbaries qui peuvent apparaître et faire son possible pour que les

---

<sup>3</sup> La citation exacte étant : « la crise consiste justement dans le fait que l'ancien meurt et que le nouveau ne peut pas naître : pendant cet interrègne on observe les phénomènes les plus variés ». A. Gramsci, *Cahier de prison, 1,2,3,4 et 5*, éd. Gallimard, Mesnil-sur-l'Estrée, 1996, Cahier 3 (1930), §34, p. 283.

changements se fassent au bénéfice de toutes et tous. D'un point de vue personnel, ce travail est une forme d'aboutissement de mes réflexions qui me tiennent depuis le début de ma formation d'assistant social jusqu'à la fin de mon master de philosophie. Mon contact avec des assistants sociaux professionnels et les personnes bénéficiaires de suivis sociaux m'a permis de déconstruire énormément de présupposés. Ces moments confrontant ont forgé dans mon esprit un profond réalisme et une attention particulière à donner aux individus une place comme acteurs sociaux. C'est également pourquoi je ne conçois pas la philosophie autrement que comme un engagement et un outil, dont les formes, pratiques comme théoriques, peuvent être très diverses. La thématique des classes sociales dans le marxisme arrive à réunir l'ensemble de ces motivations. Les classes sociales sont une compréhension du réel qui met l'individu au centre de la construction humaine tout en les intégrant dans une perspective systémique. Elles sont celles qui fondent et abattent les mondes, produisent l'histoire, et constituent la base du réel à travailler pour construire la société de demain.

## Partie I

### Comment et pourquoi aborder les classes sociales de nos jours

#### **Chapitre 1 : les classes sociales, entre concept scientifique, mot générique et outil idéologique**

La philosophie est une matière vivante qui a de nombreuses utilités : elle permet de mieux comprendre le monde, de différencier des phénomènes précis les uns des autres, d'exercer une critique de la connaissance, d'établir des bases épistémologiques, de produire des pratiques émancipatrices spécifiques, et contient encore bien d'autres ressources. Son champ d'application ne connaît pas de limites, l'ensemble de ce qui est, de ce qui pourrait être, et de ce qui n'est pas, peut être son objet. Cependant, cette discipline demande une grande rigueur, particulièrement par rapport aux concepts qu'elle utilise. Ceux-ci sont essentiels, ils doivent être définis et précis, ceci, d'une part, afin d'éviter qu'il existe un décalage lexical entre deux discours qui empêcherait le dialogue et, d'autre part, pour que le discours philosophique puisse se démarquer tant en objectivité qu'en scientificité des autres discours (particulièrement de l'opinion et de la représentation), par sa visée d'une rigueur conceptuelle assurant l'adéquation entre ses mots et les phénomènes que le philosophe tente de comprendre. Mais, au-delà des questions de méthodes, il y a des enjeux qui sont encore plus importants. Ceux-ci donnent déjà le ton de ce travail : toutes théories, concepts, philosophies et même tout discours ont une place et une utilité sociale, c'est-à-dire qu'ils sont insérés dans la lutte des classes, qu'ils prennent place dans la guerre hégémonique où des idéologies se confrontent. Et, précisément, le matérialisme marxiste, dialectique et historique, a continuellement cherché à rapprocher sa philosophie de la réalité dans une fin pratique d'émancipation.

#### ***Philosophie, gnoséologie et épistémologie***

Malgré qu'actuellement la philosophie analytique de l'esprit produit un débat riche sur la théorie de la conscience et de la représentation<sup>4</sup>, nous ne pourrions pas nous

---

<sup>4</sup> A. Dewalque et C. Gauvry, *Conscience et représentation Introduction aux théories représentationnelles de l'esprit*, Ouvrage financé avec le concours de l'Union européenne et de l'Université de Liège, 2016, en ligne. URL : [https://orbi.uliege.be/bitstream/2268/186261/1/Dewalque\\_Gauvry\\_Introduction\\_preprint\\_auteur.pdf](https://orbi.uliege.be/bitstream/2268/186261/1/Dewalque_Gauvry_Introduction_preprint_auteur.pdf) .

positionner sur la distinction entre la conscience et les représentations en nous basant sur les écrits de Marx utilisés dans ce travail, car il n'y propose pas de distinction autre que la conscience comme unité des diverses représentations. Cette piste semble pourtant un enjeu important pour développer une théorie de la connaissance aboutie. En revanche, Marx et Engels définissent une différence dynamique du statut de production des idées : il peut y avoir la conscience adéquate à la réalité et la conscience imaginaire abstraite qui est idéologique. Ces deux formes de consciences diffèrent selon le statut sous-tendu de la production de connaissance, la première part de la réalité, la deuxième part de l'idée. Cependant, les deux sont des idées et, en tant que telles, elles sont des produits des conditions matérielles des individus :

La production des idées, des représentations et de la conscience est d'abord directement et intimement mêlée à l'activité matérielle et au commerce matériel des hommes, elle est le langage de la vie réelle<sup>5</sup>.

Nous voyons donc que nous sommes sur le terrain de la gnoséologie, la théorie marxiste entreprend par sa méthode matérialiste le projet d'une théorie de la connaissance spécifique. L'idéologie, qui est une abstraction de la pensée avec son origine, est un phénomène naturel qui représente une réalité aliénée. Cependant elle n'est pas un phénomène unitaire, selon son contexte et ses conditions d'apparition, sa forme varie. Dans la perspective d'une division sociale en classe, l'idéologie ne se forme pas chez les dominants et les dominés de la même manière :

L'idéologie témoigne dans les deux cas d'une connaissance inadéquate ou imaginaire, c'est-à-dire d'une pensée impuissante : chez les dominés, l'impuissance est celle d'une pensée ignorante des causes, c'est-à-dire une pensée qui accompagne nécessairement une vie réelle déterminée par autre chose qu'elle-même; chez les dominants, l'impuissance est celle d'une pensée abstraite et générale qui ne permet aucune connaissance précise et déterminée, mais qui présente au moins pour les dominants l'avantage d'engendrer des concepts universels fort utiles à la perpétuation de leur situation dominante<sup>6</sup>.

---

<sup>5</sup> K Marx, F. Engels, *l'idéologie allemande, précédé de Thèse sur Feuerbach*, trad. De l'all. Par G. Badia, éd. Sociales-Messidor, Paris, 1982, p. 77.

<sup>6</sup> Fischbach Franck, « L'idéologie chez Marx : de la « vie étriquée » aux représentations « imaginaires » », dans *Actuel Marx*, n° 43, 2008/1, pp. 12-28, en ligne. URL : <https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2008-1-page-12.htm> .

D'une part, l'idéologie peut être une aliénation empêchant des individus de s'émanciper et, d'autre part, elle peut être un outil plus ou moins inconscient de préservation sociale. L'idéologie est donc un produit matériel qui joue également un rôle social dans la perception de ce qu'est la société. La conscience et les représentations deviennent dès lors des limites ou des conditions de possibilité d'évolution historique du réel. C'est à la philosophie qu'incombe le rôle de s'insérer dans ces processus d'évolution des idées, c'est elle qui doit développer la réflexion rationnelle sur ce qui permet de comprendre le monde tel qu'il est, de comprendre comment il est possible de dépasser les représentations imaginaires, c'est son rôle gnoséologique praxique. Mais ce premier rôle implique le suivant : elle doit produire une épistémologie, c'est-à-dire une réflexion sur les conditions de possibilité de comprendre le monde de manière structurée et scientifique, en proposant des présupposés et des méthodes. En effet, pour dépasser les représentations imaginaires, il faut pouvoir parallèlement développer des représentations adéquates. Cette connaissance scientifique du monde qu'il faut atteindre est également intrinsèquement liée à une praxis, car la science permet de comprendre la cohérence du monde et les lois qui le régissent, mais surtout permet d'établir des expériences et des projets qui permettent de contrôler la réalité naturelle dans l'intérêt humain. C'est ce que Marx implique dans 11<sup>e</sup> thèse sur Feuerbach : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter diversement le monde, ce qui importe, c'est de le transformer »<sup>7</sup>.

Cependant, tandis que la méthode scientifique, basée sur une épistémologie matérialiste, peut analyser objectivement les phénomènes économiques, de leur côté la conscience, l'idéologie et les représentations sont moins transparentes et nécessitent un exercice dialectique plus complexe. La conscience, en plus d'être liée aux conditions de production, est le lieu de subjectivation des contradictions économiques et porte en elle un enjeu stratégique :

[...] il importe de distinguer toujours entre le bouleversement matériel des conditions de production économique - qu'on doit constater dans l'esprit de rigueur des sciences physiques et naturelles - et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref, les formes idéologiques sous lesquelles les hommes deviennent conscients de ce conflit et le mènent jusqu'au bout. Pas plus qu'on ne juge pas un

---

<sup>7</sup> K Marx, F. Engels, *l'idéologie allemande, précédé de Thèse sur Feuerbach*, op. cit., p. 54.

individu sur l'idée qu'il se fait de lui-même, on ne saurait juger une telle époque de bouleversement sur sa conscience de soi ; il faut, au contraire, expliquer cette conscience par les contradictions de la vie matérielle, par le conflit qui existe entre les forces productives sociales et les rapports de production<sup>8</sup>.

On voit que, au-delà de pouvoir comprendre et expliquer scientifiquement la conscience d'un peuple à une époque, développer une conscience adéquate des contradictions objectives est une condition pour que les individus produisent la résolution des conflits de classes qui traversent la société. C'est pourquoi le rôle de la philosophie marxiste comporte deux principaux objectifs : premièrement de développer une gnoséologie matérialiste qui explique les états de conscience parallèlement à développer une gnoséologie praxique qui étudie le processus d'évolution d'une conscience imaginaire vers une conscience adéquate, deuxièmement de développer une épistémologie, avec des présupposés concrets et une méthode qui tient compte de la réalité du monde, à visée praxique qui permette à l'humanité de prendre son existence en main.

Pour avancer dans la direction d'une rigueur propre à une scientificité de la philosophie, nous devons définir ce qu'est le meilleur outil du philosophe, afin de ne pas tomber dans les travers d'un relativisme ou d'une philosophie de sens commun : le concept.

### ***Concept, représentation, catégorie et intuition***

La première saisie du réel qu'effectue l'être humain se fait au travers de l'intuition, c'est la première saisie spontanée qui donne une connaissance directe et immédiate du réel. Elle provient de l'interaction physiologique de notre environnement avec nos sens. Non construite et sans perception de l'extériorité avec le sujet intuitif, l'intuition est une forme élémentaire et fondamentale du savoir. Elle se confond encore en identité avec le tout du réel, en ce sens elle est résolument pratique et proche du réel.

L'intuition ne va devenir une connaissance en tant que telle seulement lorsqu'elle va passer par le processus de représentation de l'entendement, c'est-à-dire l'objectivation idéelle de ce qui interagit avec nos sens au travers de l'utilisation de mots ou d'images, donc par le langage (ou plus génériquement le matériau

---

<sup>8</sup> K. Marx, *Critique de l'économie politique*, éd. Science marxiste, Montreuil-sous-Bois, 2009, p. 5.

d'expression), car celui-ci permet de poser une limite au phénomène qui le sépare du moi et d'autres objets. Nous sommes donc dans la logique d'opposition, d'extériorité. La représentation est une abstraction fixe de la pensée, elle est subjective et subjectivante. En fait, elle rapporte un sujet et un objet immédiat et fini, dans leur différence de leur être-là. Son résultat est de former des dualismes ontologiques, tels une distinction de la matière et de l'idée ou du mouvement et la fixité, qui peuvent sembler être des formes ultimes et indépassables à partir du moment où la totalité matérielle de l'individu dépasse ou correspond aux conditions d'existence directes (voir Partie II).

Mais bien que la production de représentations soit une forme de connaissance, son statut gnoséologique n'est pas encore à un stade où elle peut être considérée comme scientifique : « elle n'est pas scientifique en tant qu'elle n'est pas perçue par les acteurs qu'elle détermine ; contraire à toute réflexivité, elle produit des représentations apparemment objectives qui ne font que refléter des structures inconscientes »<sup>9</sup>.

Comme le décrit P. Slama, la représentation est un produit social malgré sa possibilité d'apparaître comme objective. En ce sens, c'est l'ensemble de la structure sociale qui va déterminer une production de représentations dans des schèmes identiques à elle-même, via des éléments structurels d'ordonnement intégrés inconsciemment par l'entendement. La réflexivité nécessaire à un statut gnoséologique scientifique, c'est-à-dire épistémologique, est la réflexivité, donc l'action de comparaison et d'adéquation de la représentation avec le réel, c'est-à-dire par la dialectique matérialiste. On pourrait définir le statut de la représentation à la manière d'Althusser et de dire qu'elle « se distingue de la science en ce que la fonction pratico-sociale l'emporte en elle sur la fonction théorique »<sup>10</sup>, et ajouter que cette fonction pratique peut se retrouver dans le social macro (reproduction systémique) ou micro (dans l'intégration sociale individuelle).

---

<sup>9</sup> P. Slama, « Le problème de l'objectivité dans la science marxiste (autour de quelques pages de L'Idéologie allemande) », dans *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, vol. 144, no. 4, 2019, pp. 435-454.

<sup>10</sup> L. Althusser, *Pour Marx*, Paris, Maspero, 1965, p. 238.

Le plus haut degré de cette forme de connaissance est la catégorisation<sup>11</sup>, qui est le travail de discrimination et de classification de l'entendement. Dans le langage kantien, les catégories reviennent à être des concepts *a priori*, pour répondre à cette formulation nous pourrions dire que c'est la forme abstraite d'expérience de la conceptualisation. Cependant, dans une perspective matérialiste, les catégories ne peuvent être des concepts premiers, mais sont des résultats de conditions matérielles et sociales précises<sup>12</sup>, en ce sens ils sont déjà une construction provenant de l'expérience. Faire des catégories revient à faire des regroupements synthétiques selon des critères de distinction préétablis, c'est systématiser la perception afin d'en faire un outil qui sert de grille de lecture pour comprendre par classification la diversité des phénomènes. Les catégories ont deux grandes utilités, la première est qu'elles permettent de communiquer facilement et intelligiblement dans le sens commun des individus en partant de représentations acceptées collectivement, la deuxième est que le cadre restreint des critères des catégories permet une approche scientifique méthodique plus facile, par exemple avec des études statistiques en sociologie. Finalement, on pourrait synthétiser le rôle de la catégorie en disant qu'elle est une approche structurée du monde produisant un effet structurant aux représentations individuelles et collectives.

Cependant, dans leur attitude discriminante et relativement fixe des phénomènes qui vise une compréhension pratique et descriptive, la représentation et la catégorisation ne s'axent pas sur une recherche du vrai, mais elle va être à la source du vrai. En effet, le sens des choses, leur réalité, n'est pas donné, il n'est pas à retrouver, mais il est à construire. Cette construction demande du mouvement, une approche totalisante. Cette méthode, héritée de Hegel, est la dialectique qui est ce qui produit les concepts. La dialectique d'Hegel n'est pas la même que la dialectique marxiste, cependant ces caractéristiques formelles sont similaires.

Dans son étymologie concept vient de *con-cipere* : saisir ensemble, prendre avec ; conceptualiser se réfère à l'action d'unir. Faire l'unité du réel implique d'arriver à en prendre sa diversité et son mouvement perpétuel. La dialectique qui fait mouvoir le

---

<sup>11</sup> F. Gil, « CATÉGORIES », dans *Encyclopædia Universalis*, en ligne. URL : <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/categories/> .

<sup>12</sup> Ce sont donc des représentations collectives d'ordonnement et d'appréhension du monde comme le proposait Durkheim et dans une certaine mesure Gurvitch.

concept produit son développement, tandis que l'intuition reste unie au réel, dans une identification à soi, que la représentation se détache idéellement du réel, dans la différenciation de soi, le concept reprend ces phases et les dépasse dans un retour à soi. En ce sens, la conceptualisation dialectique dépasse et absorbe les représentations, elle supporte et réunit leurs contradictions dans la construction d'un sens global. La dialectique est le mouvement de dépassement des limites de l'abstraction, elle détruit les dichotomies et réunit les éléments isolés dans le tout, son mouvement permet de retrouver l'identité dans la différence. Chacun des éléments que la dialectique rassemble est un moment nécessaire pour produire la vérité du tout.

Mais cette vérité n'est pas une chose existante intemporellement, ce n'est pas un idéal et elle ne peut être donnée une fois pour toutes. La vérité est la réalité du monde, dans ses négations, ses contradictions et ses mouvements, et de notre point de vue matérialiste cela signifie qu'il faut rapporter nos idées en adéquation avec cette réalité. Ce processus doit être rationnel, dans son analyse comme dans sa synthèse, mais également systématique car l'unité des éléments n'est pas qu'une simple juxtaposition, c'est une unité mouvante qui dépasse les singularités. C'est l'application de cette méthode qui permet une autoproduction du vrai, une construction continuellement actualisée du sens des choses et du monde.

Si la dialectique est indéfinissable dans le sens qu'elle est une méthode, les concepts dialectiques servent quant à eux à identifier un mouvement, ils ne définissent pas une chose particulière mais énoncent une loi, une liaison, nécessaire qui articule les phénomènes particuliers à qui ils rendent une fluidité organique au travers leur nécessité réciproque. C'est un outil qui permet de définir l'indéfinissable, c'est à la fois une définition, donc une certaine fixité, et son négatif, le mouvement de son dépassement.

Nous pouvons déjà anticiper la conceptualisation de classe chez Marx dans l'énoncé que ce dernier fait de la classe *pour-soi* et *en-soi*, et comprendre cette démarche au travers de cette citation de Hegel qui décrit la structure du concept dialectique : « 1. Dans son immédiateté – le concept en soi. 2. Dans sa réflexion et médiation – l'être

pour soi et l'apparence du concept. 3. Dans son être-retourné-en-soi-même et son être-chez-soi développé – le concept en et pour soi »<sup>13</sup>.

Nous voyons que le concept, avant d'être une vérité, passe par plusieurs moments : celui de son identité immédiate, de son être direct avec le réel qui peut être senti par l'intuition, celui de sa différence qui donne une première forme au concept, une représentation figée d'un phénomène produite par la négative, et enfin l'adéquation des deux qui est le concept en tant que tel, qui est le processus de vérité dans l'actualisation de cette adéquation.

Cependant, dans une dialectique hégélienne, l'idéalisme prédomine ce qui donne une puissance, presque transcendante à la réalité, au concept. Nous le verrons, cette position est l'inverse de notre position, car en partant de présupposition différente le statut du réel peut prendre une tournure radicalement différente. Pour nous, le concept est juste l'outil idéal qui correspond le plus adéquatement au réel matériel, de ce fait le concept ne peut être révolutionné qu'à partir du moment où la réalité est déjà en révolution et qu'il en capte le mouvement. Dès lors, le concept ne fait pas vaciller la réalité mais participe à la compréhension correcte de son mouvement, il permet de l'étudier afin de donner du pouvoir conscient aux individus sur leurs conditions d'existence. C'est pourquoi le concept dialectique est l'outil le plus scientifique que doit se munir le philosophe.

### *L'enjeu des classes*

Le terme de classe sociale, nous le verrons, plus loin, est un élément central de compréhension des évolutions de la société industrielle, il est également central dans la théorie sociologique. C'est un terme qui est aussi très actuel, que ce soit dans les nouvelles théories telles que l'intersectionnalité, les théories des 99% ..., ou dans la culture populaire, telle qu'au travers des œuvres cinématographiques comme le film *Parasite* en Corée du Sud, *Joker* aux États-Unis, ou encore la série *Lupin* en France. On peut considérer ce regain d'intérêt sur la thématique des classes sociales dans la culture, étant donné que celle-ci est construite en partie par des individus, les artistes,

---

<sup>13</sup>GFW, Hegel, *Encyclopédie 1 : Encyclopédie des Sciences philosophiques en abrégé, I: La Science de la Logique*, trad. Bourgeois, éd. Vrin, 1970, p. 345.

sensibles à saisir l'esprit de leur époque, comme la manifestation symbolique du renforcement du phénomène de contradiction des classes.

Dans l'arène politique, on peut également voir la montée des partis radicaux de droite comme de gauche, ce qui montre que l'effort d'intégration du capitalisme des conflits de classes arrive à sa rupture pour entrer dans une période de crise hégémonique. En Belgique particulièrement, on peut voir le parti de gauche radicale, le Parti du Travail de Belgique, rattraper les scores électoraux des partis traditionnels. Cela signifie une augmentation de la conscience de classe et le retour d'une acceptation de plus en plus grande de la nécessité de construire des rapports de force afin d'obtenir des droits sociaux. On peut trouver des exemples de ce phénomène internationalement, le dernier étant un record historique : 250 millions de travailleurs et travailleuses en Inde se mettent en grève contre le néolibéralisme, ce qui fait ¼ de la population d'un des pays les plus peuplés au monde, ou plus de 3% de la population mondiale, qui se mobilise en même temps dans un mouvement de lutte des classes. Le traitement, ou plutôt l'absence de traitement, médiatique qu'un tel événement a subi montre qu'il existe encore un décalage important entre les conditions de développement de la conscience sociale dans les pays occidentaux par rapport à l'ampleur du phénomène qui risque de modeler notre monde les prochaines décennies.

Les défis de notre époque, avec leur nouveauté comme l'écologie et l'impérialisme antichinois, ne sont cependant que très peu éloignés de ceux du début du siècle passé. L'esclavage dans les pays les plus pauvres, la disparité entre les pays du Nord et du Sud, les monopoles grandissants, les interventions impérialistes, la lutte pour l'accès aux énergies, la précarisation du salariat occidental ... Cependant, le contexte a évolué et les clefs de compréhension d'hier doivent être actualisées, transformées voir supprimées, pour comprendre l'aujourd'hui. Nous sommes passés par des années d'espoir, par exemple avec les 30 glorieuses, par des années de crise, par exemple avec les grandes récessions économiques ou sociales et l'arrivée du néolibéralisme, nous sommes passés par des constats, comme les explications de fin de l'histoire et de la fin des classes sociales jusqu'à la fin du monde et la collapsologie, ou comme l'idée d'une moyennisation croissante de l'ensemble de la population et de la toute-puissance régulatrice du marché.

Mais le constat le plus important que l'on puisse faire, c'est celui que les personnes les plus riches sont plus riches qu'elles n'ont jamais été dans l'histoire de notre monde, qu'il n'y a jamais eu autant de richesses sur notre planète en même temps que celles-ci n'ont jamais été aussi inégalement distribuées. Face à tous ces mouvements historiques, ces changements paradigmatiques sociaux et perceptifs, la philosophie doit remplir son rôle, celui de produire les outils qui permettront de s'émanciper et de comprendre la réalité, elle doit se mettre au service de son temps et de l'histoire. Selon moi, d'après les raisons exposées de manière non exhaustive ci-dessus, il est urgent de reconceptualiser la notion de classe.

Historiquement, ce sont les termes de « classe prolétarienne » ou de « classe ouvrière » opposés de manière antagonique et dialectique avec la « classe bourgeoise » ou la « classe capitaliste » qui constituaient une base commune des théories révolutionnaires des deux derniers siècles. Leur force venait du fait qu'un grand nombre de personnes pouvaient s'identifier dans cette manifestation particulière du concept de « classe » au travers de la « condition ouvrière », la conséquence produite était une menace pour la stabilité du système capitaliste qui acquérait enfin une forme mature ainsi qu'aux réactionnaires conservateurs qui militaient pour un statu quo. Mais la force unificatrice d'autrefois du terme « ouvrier » fut un facteur de désunion dans l'acceptation d'aujourd'hui du concept de classe. De fait, il n'y a pas, que ce soit pratiquement (dans la représentation individuelle) ou théoriquement, d'union et de constructions structurées sur ce que sont les classes sociales. Ce concept est devenu flou et polysémique. Des exemples peuvent être trouvés dans la vie de tous les jours et dans le sens commun : le fait de se considérer « bourgeois » à partir d'un certain revenu juste au-dessus de la moyenne ou d'une certaine aisance matérielle, l'impression qu'il n'existe plus d'ouvriers dans les régions européennes post-industrielles, la disparition de l'utilisation du terme prolétariat, le remplacement du terme « capitaliste » par « riche » ... Cette polysémie est présente dans les sciences sociales jusqu'à traverser le langage courant via des expressions comme « classe » moyenne, pauvre, riche, blanche, noire, femme, homme, subalterne ... Ces modifications peuvent paraître simplement sémantiques, mais elles ont des conséquences performatives radicales sur les possibilités des individus de se percevoir dans la communauté du « prolétariat » et, de ce fait, les individus se sentent exclus, ou

ne se sentent plus concernés, par la proposition marxiste de classe opprimée révolutionnaire. Ce qui les empêche *a priori* de se projeter dans une perspective révolutionnaire globale et unie, et désarme dans la même lancée la puissance transformatrice du marxisme.

Par ailleurs, la représentation et la catégorisation socioprofessionnelle sont un enjeu historique et actuel de lutte syndicale. La dénomination professionnelle implique une reconnaissance sociale ainsi que des régimes particuliers de condition de travail produisant des intérêts communs. La différenciation et la mise en opposition des catégories peuvent produire des effets dévastateurs dans les conditions de travail intra ou interentreprises, elle est d'ailleurs une technique managériale connue et réputée pour augmenter la productivité individuelle grâce à la concurrence et pour diviser les communautés de travailleurs. Les catégories sont donc un enjeu direct d'unification des travailleurs et, afin de dépasser la construction de représentations utiles uniquement dans un intérêt immédiat et particulier, il faut pouvoir utiliser des concepts dialectiques de fond pour construire une réflexion sur la construction de forces qui pourront dépasser le cadre qui produit et structure ces conflits.

Face à de tels enjeux, la modeste contribution de ce travail est d'arriver à restructurer une réflexion sur ce qu'est le concept de classe et de revenir à la substance conceptuelle du mot « classe » tel que Marx a pu le définir. D'une part parce que c'est un élément central de son œuvre et que sa mécompréhension corrompt la lecture des œuvres de Marx, autant théoriquement que pratiquement. D'autre part, parce qu'historiquement ce fut un des concepts les plus performatifs, qui concentre une dialectique du réel à l'œuvre dans les transformations que nous vivons actuellement.

Afin de donner quelques indications qui motivent cette recherche, voici quelques points de repère importants qui orienteront, à la manière d'hypothèses, la suite de mon travail :

- i. Si le marxisme visait à donner aux opprimés la capacité réelle de faire histoire. La conceptualisation actuelle du mot « classe » n'est ni claire ni intuitive, surtout pour les personnes qui n'ont pas le temps ou les moyens d'approfondir leurs connaissances philosophiques. Mon travail d'éclaircissement voudrait donc être un apport, bien que modeste, à la capacité à faire histoire des individus.

ii. La polysémie conceptuelle du mot « classe » a une utilité factuelle dans l'hégémonie du *statu quo*. Peu importe que celle-ci soit d'origine consciente ou non, ou qu'elle soit produite par la classe dominante ou par les opprimés, elle aide actuellement à la reproduction du système capitaliste et à la division de la classe « prolétaire ». C'est ce que démontre, par exemple, Saliha Boussedra dans l'utilisation du mot « classe » dans certaines théories du féminisme intersectionnel<sup>14</sup>.

iii. Comme nous l'avons déjà précisé, la « lutte des classes » est indissociable du marxisme et est un élément central de la théorie de Marx, une mauvaise conceptualisation peut susciter des distorsions importantes et produire une praxis corrompue.

iv. L'éclaircissement recherché me semble également important dans le rapport que la philosophie entretient avec les sciences sociales. La force des sciences sociales est leur dimension matérielle empirique ; la force de la philosophie réside dans sa précision et sa capacité conceptuelles et épistémologiques. Une théorie marxiste qui se veut pratique et révolutionnaire, comme l'énonce la 11<sup>e</sup> thèse sur Feuerbach, doit proposer une épistémologie claire pour alimenter son matérialisme afin que les recherches empiriques de terrain puissent intégrer ces perspectives théoriques et que ces perspectives théoriques puissent se reposer sur des bases empiriques adéquates.

v. Il y a aussi un enjeu ontologique dans notre projet. Bien qu'il n'y ait pas de volonté de chercher une ontologie naturelle ou authentique, cette recherche concerne l'ontologie de l'être social. L'être social est constitué par la capacité praxique proprement humaine dont la force créatrice permet le dépassement des déterminations sociales et naturelles. Le fait de pouvoir évoquer un phénomène, de nommer une chose particulière, apporte déjà une domination indispensable à cette praxis. Mon objectif n'est cependant pas de former une nouvelle idéologie orientée uniquement sur sa capacité à être la base d'une action du développement de la production sociale. Nous concentrerons notre attention sur la reconstitution de la conceptualisation du mot « classe » de Marx, sans perdre de vue pour autant sa possible actualisation, afin de comprendre s'il reste pertinent pour éclairer l'être réel d'aujourd'hui. Précisons « aujourd'hui » car l'être est processuel et évolutif, donc si ce concept pouvait être utile

---

<sup>14</sup> S. Boussedra, « Envisager les femmes comme une classe à part », dans *Lava*, 2019, numéro 8 en ligne. URL : <https://lavamedia.be/fr/envisager-les-femmes-comme-une-classe-a-part/>.

pour une réflexivité ontologique sociale dans un moment historique, cela ne signifie pas qu'il le reste à un autre moment historique.

### ***La philosophie de Marx***

De nos jours, aborder Marx et le marxisme d'un point de vue philosophique est un réel défi. Peu d'autres courants suscitent autant de controverses et de réprobations, pourtant Marx est omniprésent, particulièrement dans les sciences humaines. De fait, il nous a laissé une grande quantité d'outils dont les divers usages ont produit des répercussions immenses, que ce soit dans la réalité historique ou dans la théorie. Cependant, il nous est présenté, la plupart du temps, soit négativement, soit de manière éclatée, soit idéologiquement. Négativement afin de servir de faire-valoir à des théories qui l'auraient dépassé. De manière éclatée en ne reprenant que certains outils ou certaines analyses abstraites des intentions de l'œuvre de Marx. Idéologiquement afin de dénoncer et marginaliser des manières de penser et de se comporter dans notre société.

L'origine de cet effet clivant se trouve dans l'essence praxique de Marx et du marxisme, par son aspect critique, qui remet en question l'actuel, et politique, qui dénonce les utilités stratégiques des manières de penser, les différents académiciens se retrouvent à devoir s'engager, souvent contre leur gré, hors de leur zone de confort habituelle, c'est-à-dire face à l'utilité réelle et pragmatique de leur pensée. Si on peut dire qu'historiquement, avec la présence d'un marxisme orthodoxe qui provenait de l'URSS, que le développement du marxisme en Europe occidentale était bridé par la doctrine, on peut et doit, car c'est plus actuel et impactant aujourd'hui, dénoncer que le développement d'une pensée marxiste a été et est bridé par la doctrine capitaliste et anticomuniste. Par exemple, une personne voulant apporter des positions de Marx ou marxiste se voit prestement demandé d'expliquer l'archipel du goulag et l'existence des Khmers rouges, sans quoi sa position se voit automatiquement disqualifiée. Cette nécessité de devoir répondre de bilans historiques, parfois douteux si pas révisionnistes, pousse à un refus en bloc d'une grande partie de la tradition marxiste. En ce sens, Étienne Balibar, un des grands commentateurs actuels de Marx, exprime bien la difficulté de cette reconstruction d'une philosophie marxiste de nos jours :

Force est pourtant de reconnaître que le marxisme est aujourd'hui une philosophie improbable. Cela tient au fait que la philosophie de Marx est dans le cours du long et difficile processus de séparation avec le « marxisme historique », qui doit traverser les obstacles accumulés par un siècle d'utilisation idéologique. Or, il ne s'agit pas pour elle de revenir à son point de départ, mais au contraire d'apprendre de sa propre histoire et de se transformer au cours de la traversée. Qui veut aujourd'hui philosopher dans Marx ne vient pas seulement après lui, mais après le marxisme : il ne peut se contenter d'enregistrer la césure provoquée par Marx, mais doit aussi réfléchir à l'ambivalence des effets qu'elle a produits – chez ses tenants comme chez ses adversaires. [...] Mais la dissolution du lien (conflictuel) entre le marxisme et les organisations politiques ne facilite pas pour autant sa transformation en philosophie universitaire : ne serait-ce que parce que l'Université mettra longtemps à faire l'analyse de son propre antimarxisme<sup>15</sup>.

Dans ce dédale, il nous faut des repères, une méthode et une épistémologie. Pour qu'un travail conséquent d'un programme de recherche marxiste puisse exister, il faut établir des fondations, un cœur théorique, dans la même optique scientifique que ce que proposait I. Lakatos<sup>16</sup>. La philosophie a un rôle central dans cette construction mais cela la dépasse, ouvrir un tel programme de recherche pourrait ambitionner de réunir pluridisciplinairement des chercheurs dont la science serait au service de la compréhension et du changement social.

En lisant des ouvrages de science humaine et économique, tels que T. Porcher<sup>17</sup> ou E. Todd<sup>18</sup>, qui sont des auteurs engagés, on remarque un manque de liant. Chacun dans son domaine fournit de bons matériaux et outils, cependant lorsqu'on entreprend une lecture philosophique on remarque un manque de rigueur dans la conceptualisation, une difficulté à insérer leurs analyses et critiques dans un tableau d'ensemble. Ce qui les amène à produire des synthèses en fin d'ouvrages peu concluantes voir absurdes, comme l'insertion chez Todd, dans son tableau des classes sociales, de classes appelées « juifs imaginaires ».

L'enjeu d'une philosophie marxiste actuelle semble rejoindre le travail qu'à effectuer Marx et Engels en 1845 dans *l'idéologie allemande* : l'objectif était de s'opposer aux conceptions idéalistes ambiantes et sous-jacentes dans les théories

<sup>15</sup> Balibar, Étienne. *La philosophie de Marx*, éd. La Découverte, Paris, 2001, pp. 109-117.

<sup>16</sup> I. Lakatos, *Histoire et Méthodologie des sciences*, éd. Puf, Paris, 1994.

<sup>17</sup> T. Porcher, *Les délaissés*, éd. Fayard, Paris, 2020.

<sup>18</sup> E. Todd, *Les luttes de classes en France au XXI<sup>e</sup> siècle*, éd. Seuil, Paris, 2020.

contemporaines tout en proposant un nouveau modèle de recherche basé sur de nouvelles présuppositions qui impliquent « un « fil conducteur » pour la recherche empirique. » (R. Emmanuel, 2014). L'*idéologie allemande* est également plus pratique pour notre objectif que d'autres textes de Marx ou d'Engels :

Plus clairement encore que le Manifeste et la préface de la Contribution à la critique de l'économie politique, où les principes de la « conception matérialiste de l'histoire » trouvent leurs formulations classiques, L'Idéologie allemande permet de comprendre que l'analyse du conditionnement économique de l'histoire est indissociable d'une historisation de l'économie et de la thèse d'une « action réciproque » des différentes composantes du monde historique que sont les processus économiques, les acteurs sociaux (les classes), les phénomènes politiques (l'État et les luttes politiques) et les formes de conscience<sup>19</sup>.

Cet ouvrage est plus philosophique dans son approche, c'est-à-dire qu'il tente de poser une méthode matérialiste afin de proposer une première synthèse fondamentale de l'orientation épistémologique que doivent prendre les analyses qu'ils feront postérieurement, comme dans l'ouvrage « La lutte de classes en France ». C'est également au travers de ces propositions qu'on voit émerger la première formulation matérialiste, historique et dialectique du concept de classes sociales. C'est une construction foncièrement philosophique au travers de la négation et de la sortie de la philosophie spéculative :

En ce sens, « sortir » signifie substituer : l'objet de cette substitution est la connaissance de l'histoire qui doit abandonner non pas seulement les illusions idéologiques (en la toute-puissance des idées dans l'histoire), mais plus généralement le modèle méthodologique de la spéculation (de la reconstruction de l'empirie à partir de principes abstraits) pour celui des sciences empiriques. La nature du modèle méthodologique de substitution n'est pas véritablement explicitée<sup>20</sup>.

Cependant, si on peut dire que *la nature du modèle méthodologique de substitution n'est pas véritablement explicitée*, nous tenterons de démontrer que le modèle méthodologique qu'ils proposent est suffisamment explicite que pour en exposer la

---

<sup>19</sup> E. Renault, *Lire Marx, III. Critique de l'idéologie et sortie de la philosophie (L'Idéologie allemande)*, sous la direction de Duménil Gérard, Löwy Michael, Renault Emmanuel, éd. Puf, Paris, 2014, pp. 165-191.

<sup>20</sup> *Ibidem*.

nature qui est un « projet de reconstruction de la philosophie à la lumière des principes de la conception matérialiste de l'histoire. » (R. Emmanuel, 2014). Mais qu'il faut garder à l'esprit que cet ouvrage est composé de fragments et n'était pas originalement fini pour être publié car les besoins de la lutte politique leur ont fait préférer d'autres priorités.

Pour conclure, nous pouvons dire que *l'idéologie allemande* est une des meilleures entrées dans la philosophie de Marx et correspond à notre projet de recherche et nous rejoignons le rôle du travail philosophique tel que R. Emmanuel explique la position de Marx :

Marx écrit qu'il revient à la philosophie d'effectuer une synthèse des résultats les plus généraux de l'enquête historique, et d'explicitier ainsi les principes de la conception matérialiste de l'histoire. On relèvera que ces principes ne sont pas produits par la philosophie, mais au cours de l'enquête empirique elle-même, et que la philosophie n'intervient qu'en un second temps pour leur donner leurs formulations les plus générales, en les déplaçant sur le terrain de la théorie générale de l'histoire (terrain sur lequel se situe le plus souvent Marx dans *L'Idéologie allemande*) et sur celui de la méthodologie de la connaissance historique (terrain sur lequel Marx se situe ci-dessus)<sup>21</sup>.

## **Chapitre 2 : L'apparition du concept de classes sociales**

### ***Les premières conceptualisations modernes des classes sociales***

L'action intellectuelle et théorique de compréhension de la société sous forme de catégories distinctes au sein d'un ensemble social n'est pas propre à la modernité. Nous pouvons notamment penser à *la République* de Platon dont la réflexion est centrée sur le rôle et les relations des groupes sociaux dans une société. Cependant, l'émergence de la notion de classe comme compréhension du réel social est issue des sociétés modernes occidentales, en effet c'est dans l'effort de compréhension des évolutions sociales provoquées par les révolutions économiques et industrielles, ainsi que les révolutions politiques qui les accompagnent, du 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècle que la notion de classe émerge des nombreuses catégories utilisées. Auparavant, la hiérarchie sociale était analysée sur base de notions comme les rangs, les degrés, les castes, les statuts,

---

<sup>21</sup> *Ibidem*.

les ordres. Selon Serge Bosc le concept de classe s'est démarqué dans son caractère dénaturant la perception du monde sociale, lui donnant une forme dynamique et historique, et ce en partie grâce à la suppression des inégalités de droits qui permet de visibiliser les inégalités de fait<sup>22</sup>. Cette compréhension est juste et correspond à l'élaboration de ce concept chez Marx et Engels, nous le verrons lors de l'étude de *l'Idéologie allemande* et plus particulièrement dans l'enjeu de la contingence. Les déterminants matériels qui sont à l'origine de ce concept sont donc l'évolution de l'économie et des relations sociales, plus particulièrement les conflits d'intérêts entre la noblesse et la bourgeoisie et l'apparition du prolétariat de masse.

Évidemment, depuis le 18<sup>e</sup> siècle, la société a continué à évoluer et la théorisation des hiérarchies et relations sociales avec elle. Le concept de classe a évolué, dans des milieux de lignée marxiste comme dans des théories en rupture avec celle-ci, parfois allant jusqu'à rompre avec le terme de classe sous prétexte d'une complexification du social, d'un refus de l'analyse marxiste ou de la fin des classes sociales. Selon Bosc et d'autres auteurs, ces évolutions conceptuelles sont nécessaires et dues à deux grandes étapes historiques qui auraient modifié les rapports sociaux : d'une part le développement de la société industrielle en société salariale et d'autre part le développement du capitalisme concurrentiel en capitalisme administré. Bien qu'il soit vrai que nos sociétés et le capitalisme aient grandement évolué, ces arguments sont généralement fondés soit sur une mécompréhension de la pensée de Marx (ce que nous tenterons de dépasser dans la partie II), soit sur une analyse erronée du réel social (qui peut provenir d'une divergence méthodologique rendant le dialogue indépassable). Nous verrons dans le chapitre suivant des théories postérieures à Marx préférant au concept de classe des termes comme stratification, groupes, statut, etc. Mais nous verrons également les reprises et tentatives de reprises d'analyse de classe, dont l'utilisation est souvent plus problématique, car elles trahissent, par leur insuffisance de rigueur conceptuelle, l'importance du concept de Marx dans sa description du réel et dans sa performativité pratique.

Avant tout, il est important de revenir sur l'historique et l'utilisation contextualisée du concept de classe dont Marx se définit lui-même comme héritier :

---

<sup>22</sup> S. Bosc, *Stratification et classes sociales, La société française en mutation*, éd. Armand Colin, Paris, 2004, p. 7.

[...] ce n'est pas à moi que revient le mérite d'avoir découvert l'existence des classes dans la société moderne, pas plus que la lutte qu'elles s'y livrent. Des historiens bourgeois avaient exposé bien avant moi l'évolution historique de cette lutte des classes et des économistes bourgeois en avaient décrit l'anatomie économique<sup>23</sup>.

Dans ces différentes influences, une analyse historique matérialiste ne peut détacher la pensée de ces auteurs de l'enjeu stratégique de leur époque, c'est-à-dire du rôle de ces théories dans la modification réelle de la société. Comme nous le verrons dans la partie II, au-delà d'une pensée qui transforme le monde ils sont foncièrement le produit du monde qui change et en sont ses théoriciens. Nous reviendrons sur les enjeux stratégiques plus loin dans ce chapitre.

Pour mieux comprendre l'enjeu des différents développements de structuration des groupes sociaux dans la société, nous allons utiliser la distinction de Ossowski<sup>24</sup> telle que Y. Lemel<sup>25</sup> l'expose : il est possible de partir de deux présupposés différents, soit on part du présupposé que l'ensemble de la société est composé d'individus similaires et que l'enjeu est d'analyser l'inégalité de leur position dans les différentes dimensions sociales, comme en les plaçant sur une échelle ou dans des déciles, soit on part du présupposé que les groupes sociaux sont un fait social qui constitue, en tant que tel, une unité d'analyse et qu'il importe de comprendre leur impact sur la vie des individus y appartenant. La première présupposition est l'approche *continue* qui donne un schéma de *gradation*, la seconde est l'approche *discrète* qui donne un schéma de *dépendance*.

Les schémas de gradation restent dans des natures méthodologiques très individuelles et nominalistes, la constitution de classes sociales, de groupes ou de strates y est présentée comme des conventions sociales établies sur une méthode constructiviste ou cognitiviste. Cela signifie que la stratification sociale est une représentation qui permet l'interprétation des phénomènes inégalitaires dans la société, réduisant les classes sociales à une terminologie, à une construction abstraite. Ces approches seront fortement utilisées par des théoriciens adeptes de l'individualisme

---

<sup>23</sup> K. Marx, F. Engels, *La conception matérialiste de l'histoire*, Marx à Joseph Weydemeyer (lettre), éd. Science marxiste, Montreuil-sous-Bois, 2008, p. 124.

<sup>24</sup> Stanislaw Ossowski, *Class Structure in the Social Consciousness*, éd. Routledge, Londres, 1963

<sup>25</sup> Y. Lemel, *Les classes sociales*, éd. PUF, Paris, 2004.

méthodologique, tel que R. Boudon<sup>26</sup> qui fut l'adversaire théorique de P. Bourdieu sur la question des inégalités sociales, qui est le courant dominant dans de nombreuses branches de nos sciences sociales, et s'opposent souvent aux méthodologies structuralistes, déterministes et marxistes.

Les schémas de dépendance, qui partent d'une position réaliste, donnent une réalité en-soi aux groupes sociaux, cela ne veut pas spécialement dire que l'individu n'est pas considéré comme une unité ayant ses caractéristiques, mais cela signifie qu'une classe sociale n'est pas réductible à un amas de volontés individuelles. R. Boudon, dans son livre *Raison, bonnes raisons* où il présente un schéma de présupposés théoriques, réduit par exemple la pensée marxiste à un holisme qui ne laisserait pas de place à l'individualité, cela montre sa compréhension pauvre des théories de Marx, comme nous le verrons dans la partie II, et idéologiquement tranchée envers le marxisme. L'idée d'un schéma de dépendance est que les groupes sociaux existent au travers de leur fonction sociale, elles sont reliées structurellement. Tandis que la gradation apportait une mesure quantitative, la fonction du groupe dans la dépendance fait qu'il y a des critères qualitatifs qui distinguent l'appartenance ou l'exclusion d'un individu à un groupe. Le niveau de dépendance des groupes sociaux peut être *unilatéral* ou *réciproque*, dans le type réciproque les groupes sociaux n'ont pas une relation de domination, mais une relation d'utilité fonctionnelle les uns envers les autres, dans le type unilatéral le ou les groupes sociaux dominants ou privilégiés exploitent, donc privent de ce qu'ils ont, le ou les autres groupes sociaux. L'approche réciproque vise donc davantage à comprendre l'harmonie sociale afin de former un tout organique entre les groupes sociaux, l'approche unilatérale, quant à elle, vise plus à comprendre les antagonismes sociaux dans une optique critique de l'organisation sociale. Dans ces modèles, l'utilisation du terme classe est parfois utilisé comme un mot générique, parfois comme un concept, voire parfois son utilisation est complètement refusée.

Avec ces repères, résumons d'abord succinctement les utilisateurs de la notion de classe sociale, précurseurs de Marx :

---

<sup>26</sup> Dans son ouvrage principal, *L'Inégalité des chances* (1973), Boudon défend une approche individualiste mettant en avant la mobilité sociale, la responsabilité individuelle et le libéralisme. Nous retrouverons les présupposés qu'il a systématisés dans les pensées du marxisme analytique et plus fortement dans la pensée anglo-saxonne.

Il y a les physiocrates, qui sont des penseurs de la deuxième moitié du 18<sup>e</sup> siècle, ils ont commencé à systématiser la pensée économique libérale, ils sont les précurseurs de l'économie politique et développent une tripartition économique en fonction de leur place dans le système productif : la classe productrice des paysans, la classe des artisans et des marchands et la classe propriétaire. Pour eux, c'était la terre qui était l'élément fondamental de toute production, c'est elle qui crée des biens, via le travail, qui permet de combler des besoins humains (théorie qui sera reprise et modifiée par Marx). L'échange marchand et le travail artisanal/industriel étaient perçus comme des activités stériles qui profitent de l'activité paysanne sans produire de richesse. Politiquement, ils renforcèrent l'idée libérale comme le libre-échange du commerce des matières premières et l'abolition des impôts contre l'interventionnisme. Ils popularisèrent notamment le slogan libéral encore utilisé de nos jours : *Laissez faire, laissez passer*<sup>27</sup>. D'autres penseurs vont fortement s'inspirer de ce courant économique tout en l'adaptant à l'évolution des forces productives industrielles. Par exemple Turgot<sup>28</sup> va apporter l'idée que la production industrielle/artisanale produit également de la richesse et, via cela, il va reconsidérer la classe des artisans/marchands comme classe salariée, dont la caractéristique principale est d'être stipendiée. Cette reconsidération va l'amener à agir politiquement dans la liberté complète de l'industrie et du commerce. Ce qui est important dans ce courant théorique c'est l'utilisation du mot *classe* pour décrire les groupes qui composent la société qui est moins dans l'optique de donner une hiérarchie pyramidale que de donner une compréhension de dépendance réciproque entre les différents acteurs économiques, rendant davantage compte du dynamisme social et des enjeux économiques.

Une de plus importantes filiations de la vision de la théorie de classe du marxisme est celle de Saint-Simon et du saint-simonisme. Saint-Simon est un noble, économiste et philosophe qui vécut de la deuxième moitié du 18<sup>e</sup> siècle jusqu'au quart du 19<sup>e</sup> siècle. Il apporte une analyse de la société où l'économie est centrale et où l'histoire est guidée par la guerre des intérêts, dont l'aboutissement sera l'association universelle de classe des producteurs, c'est de lui que vient la célèbre maxime qu'il faut arrêter

---

<sup>27</sup> Célèbre citation attribuée à Vincent de Gournay, négociant français reconnu et important du 18<sup>e</sup> siècle, précurseur de la bourgeoisie émergente.

<sup>28</sup> Homme politique et économiste français du 18<sup>e</sup> siècle, figure importante de la naissance du libéralisme politique.

l'exploitation de l'homme par l'homme pour créer l'association des hommes qui exploite le monde (P. Darrot, C. Laval, p.238). Du fait de cette guerre d'intérêts, il établit la règle historique d'un développement par l'antagonisme de groupes sociaux, dont il distingue dans la société féodale les producteurs d'un côté et les parasites/oisifs de l'autre. Dans la terminologie de Ossowski nous pouvons dire que cette pensée est précurseur des schémas de dépendance unilatérale. Lorsque nous analyserons *l'Idéologie allemande*, nous remarquerons que ces thèmes sont fondateurs dans les fondements du marxisme. Engels reconnaissait et analysait le legs de Saint-Simon :

De la sorte, dans l'esprit de Saint-Simon, l'opposition du tiers état et des ordres privilégiés prit la forme de l'opposition entre « travailleurs » et « oisifs ». Les oisifs, ce n'étaient pas seulement les anciens privilégiés, mais aussi tous ceux qui vivaient de rentes, sans prendre part à la production et au commerce. Et les « ouvriers », ce n'étaient pas seulement les salariés, mais aussi les fabricants, les négociants, les banquiers.

[...] concevoir la Révolution française comme une lutte de classe entre la noblesse, la bourgeoisie et les non-possédants était, en 1802, une découverte des plus géniale<sup>29</sup>.

Dans ce passage, nous comprenons que le contenu des classes sociales n'est pas le même que ce qui est exposé dans le marxisme. Cependant, l'appartenance à une classe est balisée par la place au sein du système de production, par exemple, le commerçant et l'industriel sont considérés comme faisant partie de la classe travailleuse, ils sont même assimilés aux ouvriers. En face de ceux-ci, il y a la classe oisive dans le sens qu'elle ne participe pas à l'effort de la production mais ne fait qu'en profiter au détriment de l'autre classe. En fait, cette classe travailleuse est le tiers état, représentant la majorité de la population exclue des formes politiques de pouvoir et soumise à la domination des ordres de la noblesse et du clergé. La vision politique de Saint-Simon était que l'alliance de la science et de l'industrie allaient permettre de refaire l'unité du pays et de la religion, en ce sens il voyait l'avènement de la politique comme la science de la production. (F. Engels, 1950) Cette vision, que Engels qualifie de socialisme utopique, correspond d'une part au fait que les forces productives n'étaient pas suffisamment évoluées, en effet l'industrie était encore naissante, et donc que l'opposition antagonique entre le prolétariat et la bourgeoisie n'était pas encore

---

<sup>29</sup> F. Engels, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, éd. Sociales, Paris, 1950, pp. 30-31, en ligne. URL : <https://www.marxists.org/francais/marx/80-utopi/utopie.pdf> .

actuelle, et d'autre part au fait que la bourgeoisie, qui prendra le pouvoir économique, devait encore arriver à établir et développer sa domination politique, devant, de ce fait, poser ses intérêts comme universels. (*cfr* Partie II)

Bien que le saint-simonisme apporte les thèmes fondamentaux de la théorie marxiste, que les conclusions soient relativement proches, le développement, la méthode, la pratique et l'épistémologie restent radicalement différents. On ne peut associer le saint-simonisme au matérialisme historique, comme ont tendance à le faire Dardot et Laval, et ce malgré la réalité de l'héritage. Présenter les deux comme des schémas historiques semblables qui portent une vision eschatologique de l'évolution historique n'a de sens que dans un coup d'œil rapide sur l'ensemble des deux approches.

L'école physiocrate et saint-simonienne ont deux approches à la fois similaire et différente, les deux se démarquent dans une approche de la société en termes de classe en se basant sur la science économique émergente. Mais elles se distinguent par leurs présuppositions sur l'origine de la richesse, cette opposition peut être grossièrement comparée entre deux auteurs<sup>30</sup> : Quesney pour les physiocrates et Smith pour les saint-simoniens. Tandis que les physiocrates gardent un attachement naturaliste, que ce soit à un niveau politique où, dans la lignée des auteurs tels que Hobbes, la société est un tout organique dont l'objectif de l'économie serait d'assurer l'harmonie du tout, ou que ce soit à un niveau analytique où seule la terre a la capacité d'être la source de création de richesse, rabaissant le travail artisanal et manufacturier à un travail d'affinage stérile en termes de création de richesse. Le saint-simonisme, pour sa part, adopte une position plus sociale dans une dynamique historique lorsqu'il reprend le point de vue analytique ricardien, où la richesse est le produit du travail humain, et défend d'un point de vue politique une approche historique où l'économie politique n'est pas autonome, mais est un des éléments dans une philosophie générale de l'industrialisation, traduit en termes gramscien nous dirions dans la constitution d'un bloc hégémonique bourgeois.

---

<sup>30</sup> Michel Bellet. *La critique saint-simonienne de la secte des économistes : un positionnement original*, archives-ouvertes, 2014, en ligne. URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00956451/document> .

En conclusion, ces deux courants sont les premiers systèmes modernes qui conceptualisent l'organisation et les différenciations sociales en termes de classe, ces deux systèmes étant des schémas de dépendance. Le système physiocrate est de type de dépendance *réciproque*, chaque classe ayant son utilité, son statut propre et fonctionne grâce à leurs interactions, tandis que le système saint-simonien est de dépendance *unilatérale*, étant donné que la classe oisive bride le développement de la classe productive et que son existence dépend de l'exploitation de cette dernière. Cependant, ces théories ont en commun qu'elles cherchent des solutions pour stabiliser, d'une manière ou d'une autre, les crises révolutionnaires dans la société afin de retrouver un équilibre organique des classes sociales. En ce sens, ce sont des penseurs de la métamorphose sociale, qu'on pourrait qualifier de réactionnaire pour les physiocrates et de réformiste pour les saint-simoniens, mais ils ne sont pas révolutionnaires que ce soit dans leurs conclusions théoriques ou pratiques.

### ***L'évolution épistémique du matérialisme moderne***

Pour bien cerner la différence fondamentale entre les théories idéalistes et matérialistes, nous allons rapidement exposer l'analyse des courants matérialistes de G. Plekhanov<sup>31</sup> dans son ouvrage : *Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire*<sup>32</sup>.

Pour Plekhanov, les courants idéalistes et matérialistes se différencient, lors de leur recherche sur la société et l'histoire, dans leur présupposé ontogénétique. L'idéalisme va prétendre que l'esprit, immanent ou transcendant, ou la raison humaine est ce qui détermine le milieu social tandis que le matérialisme va prétendre que l'homme est un produit de son milieu. La citation de J. Locke du 17<sup>e</sup> siècle dans son *Essai sur l'entendement humain* exemplifie bien la naissance de la position moderne matérialiste :

Il n'y a pas d'idées pratiques innées. La vertu est généralement approuvée, non parce qu'elle est innée, mais parce qu'elle est avantageuse. Le Bien et le Mal ne sont rien que

---

<sup>31</sup> Une lecture de Plekhanov appuyée en lecture secondaire par : P. Dardot et C. Laval, *Marx, prénom : Karl*, éd. Gallimard, Mesnil-sur-L'Estrée, 2012.

<sup>32</sup> G. Plékhanov (N. Beltov), *Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire*, 1895, en ligne. URL : [https://www.marxists.org/francais/plekhanov/works/1895/00/plekhanov\\_18950000.htm](https://www.marxists.org/francais/plekhanov/works/1895/00/plekhanov_18950000.htm)

le Plaisir ou la Douleur, ou ce qui nous est occasion ou cause du Plaisir ou de la Douleur<sup>33</sup>.

Avec le développement de la science et de la production capitaliste accompagnée des révolutions politiques, le matérialisme s'est fortement développé à la deuxième moitié du 18<sup>e</sup> siècle. Dans ses premières théorisations modernes, le matérialisme prit une forme sensualiste avec des penseurs tels que ces philosophes des lumières : d'Holbach et Helvétius. L'intérêt de leur matérialisme est de se détacher des présupposés métaphysiques imposés par l'idéologie féodale théocratique. Leur thèse matérialiste, dérivée de Locke, est que les individus, leur pensée, sont le produit de leur milieu social. Cependant, en digne partisan de la philosophie des lumières, lorsqu'ils pensent la dynamique historique et les conditions du changement social, ils se raccrochent à la position idéaliste de l'avènement de la raison. À travers cela, ils remettent la pensée, la raison, comme ce qui produit le milieu social vertueux et dénoncent les opinions sacrées comme source des maux de l'humanité. Ce matérialisme restait donc inabouti et contradictoire.

À la suite des sensualistes, des penseurs, comme F. Guizot, A. Thierry et F.A. Mignet, que Plekhanov regroupe dans les historiens de la Restauration, saisirent ces contradictions et cherchèrent une réponse pour les dépasser. La raison incarnée par les constitutions, les lois et les législateurs n'est plus conçue comme une cause mais comme un effet dû à leur incapacité à produire l'histoire. Ils vont alors déplacer l'analyse du point de vue politique vers le point de vue social, c'est-à-dire de la condition du peuple, les besoins des individus, leur situation de classe et les rapports entre les classes. À partir de là, l'approche matérialiste va résoudre ses contradictions grâce à un troisième terme : *l'état des personnes et des biens*, c'est-à-dire que les idées d'une époque et son contexte sociopolitique y trouvent leur origine. Cette approche leur permit de construire un système historique avec une rigueur et une profondeur bien plus importante sur les causes et conséquences des événements historiques, et ce faisant ils ont détaché la discipline de l'histoire des méthodes littéraires stylistiques pour une plus grande scientificité. Cependant, leur matérialisme restait encore incomplet, car l'origine de l'état des biens et ses formes de propriétés seraient en

---

<sup>33</sup> J. Locke, *An essay concerning human understanding*, cité par G. Plekhanov, *Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire*, op. cit.

dernière instance modifiées par la nature humaine. Cette nature humaine serait la cause des besoins sociaux, ces besoins sociaux feraient évoluer la nature humaine, et ainsi avancerait le progrès de l'humanité, produisant conquêtes et luttes entre civilisations et classes sociales. Nos historiens libéraux sont donc restés, dans le fond, sur la même contradiction que nos philosophes des lumières, ils n'ont pas su comprendre la racine matérielle des besoins qui déterminaient l'évolution historique et ils l'ont justifié par un naturalisme, d'une nature humaine préexistante et se développant dans le monde. Tout de même, la force de leur matérialisme est la systématisation d'une dynamique historique de lutte des classes, malgré qu'ils n'aient pas le bon fondement matérialiste pour comprendre les déterminations des classes sociales. La découverte de l'origine des besoins et des intérêts positifs est le fait et la radicalité du matérialisme de Marx et Engels : ce sont les conditions économiques d'existence.

C'est sur la même base, la même erreur épistémique, que les physiocrates et saint-simoniens vont se lancer, postérieurement aux penseurs fondateurs, dans les grandes recherches sur la nature humaine, sur l'ontogenèse, espérant démontrer la vraie nature de l'homme afin de justifier leurs sociétés utopiques. Les emprisonnant dans le subjectivisme du devoir-être social.

### ***La synthèse marxiste***

Dans ce point, nous n'allons que survoler, de manière critique, la conceptualisation des classes sociales par Marx telle qu'elle est présentée superficiellement par Y. Lemel dans *II L'enracinement dans le système productif. Karl Marx*<sup>34</sup> et par S. Bosc dans *2. Classe et lutte de classes dans l'œuvre de Marx*<sup>35</sup>. Malgré que nous étudierons de manière approfondie le développement du concept de classe chez Marx et Engels dans *l'Idéologie allemande* dans la partie II, il est utile de rapidement poser la position marxiste parce qu'elle est incontournable, que ce soit dans son impact fondateur dans la théorie sociologique ou dans la façon dont elle a forcé le démarquage des auteurs qui l'ont précédée, pour comprendre l'esquisse globale du paysage conceptuel que nous brosons dans cette partie.

---

<sup>34</sup> Y. Lemel, *Les classes sociales*, op. cit.

<sup>35</sup> S. Bosc, *Stratification et classes sociales, La société française en mutation*, op. cit.

Plus haut dans ce texte, nous avons montré que Marx ne prétend pas avoir découvert l'existence des classes et de leur lutte. Cependant, dans la suite de cette citation, il appuie que son originalité est :

1. à démontrer que l'existence des classes n'est liée qu'à des phases historiques déterminées du développement de la production ; 2. Que la lutte des classes mène nécessairement à la dictature du prolétariat ; 3. Que cette dictature elle-même ne représente qu'une transition vers l'abolition de toutes classes et vers une société sans classe<sup>36</sup>.

Nous reviendrons ultérieurement sur les points 2 et 3 qui concernent une autre logique à l'œuvre dans la pensée de Marx. C'est le point 1 qui est fondamental, il est la présupposition manquante aux méthodes matérialistes que nous avons vues ci-dessus. La radicalité du matérialisme marxiste est la compréhension qu'en dernière instance c'est l'économie qui est déterminante, que les lois du milieu social, comme les pensées individuelles, sont conditionnées par l'état des forces productives. Cet élément intelligible permet la possibilité d'une analyse objective avec des perspectives de travail scientifique de la société, c'est ce qu'appellent Laval et Dardot la découverte de la logique du capital<sup>37</sup>.

Cet évènement qui permet la création d'une nouvelle discipline n'est pas remis en cause par Lemel et Bosc. Cependant, lorsqu'on lit leurs présentations de Marx, il est étonnant de trouver cette reconnaissance et, quelques lignes plus loin, le refus de l'implication épistémique de cette reconnaissance. Par exemple, dès son premier paragraphe sur Marx, Bosc va écrire :

Une vision conflictuelle de l'histoire sociale et politique (« la lutte des classes ») et l'accent mis sur les relations entre protagonistes (« les rapports de classes ») sont à la base de l'analyse. Plus qu'à une sociologie des groupes sociaux, on a affaire à une théorie de la division sociale<sup>38</sup>.

Et pourtant, enchaîne sur le paragraphe suivant en décrivant que *l'origine de la division sociale se situe dans la sphère de production*, nous donnant donc une autre

---

<sup>36</sup>K. Marx, F. Engels, *La conception matérialiste de l'histoire, Marx à Joseph Weydemeyer (lettre)*, op. cit., p. 124.

<sup>37</sup>P. Dardot et C. Laval, *Marx, prénom : Karl*, op. cit., p. 219.

<sup>38</sup>S. Bosc, *Stratification et classes sociales, La société française en mutation*, op. cit., p. 12., les passages surlignés sont ajoutés en de façon exogène pour mettre en évidence certaines formulations.

base d'analyse. C'est étrange car si l'on tente de comprendre le marxisme avec tant soit peu de rigueur, il est évident que ce n'est pas le point de vue subjectif de Marx (sa *vision*) des conflits sociaux qui justifient la lutte des classes et l'analyse de la production, mais c'est bien au travers l'analyse de la production, c'est-à-dire des conditions matérielles de vie, qu'apparaît le phénomène de lutte des classes. Ce sont d'ailleurs ces analyses économiques, que Marx effectuera avec rigueur et méthode, qui constitueront la plus grande partie de ses travaux.

C'est dans la même veine que nous allons retrouver dans l'ouvrage de Lemel la différenciation entre un *Marx observateur* et un *Marx modélisateur*. Le premier serait celui qui théorise la classe-en-soi, ou classe-position<sup>39</sup>, c'est-à-dire l'analyse des groupes sociaux dont les déterminations économiques forment des classes. Le second serait celui qui théorise la classe-pour-soi, ou classe-identité, qui est la communauté réelle d'un groupe social d'individus conscients de leur existence et de leur situation. Le premier serait analytique et objectif, le second serait subjectif et constructiviste. Y. Lemel appuie son analyse par une citation de Raymond Aron, dont deux passages sont révélateurs :

Marx est parti de l'idée d'une contradiction fondamentale d'intérêts entre les salariés et les capitalistes. Il était de plus convaincu que cette opposition dominait l'ensemble de la société capitaliste et prendrait une forme de plus en plus simple au fur et à mesure de l'évolution historique.

[...] aux yeux de Marx il n'y a en vérité que deux grandes classes, parce qu'il n'y a, dans la société capitaliste, que deux groupes qui ont vraiment des représentations contradictoires de ce que doit être la société<sup>40</sup>.

Cette citation ne révèle probablement pas l'ensemble du problème de fond auquel nous faisons face, mais elle semble être une clef de compréhension qui relie cette approche contradictoire de nos deux auteurs. C'est que les deux se réfèrent à l'exposition de la théorie de Marx selon R. Aron. Ce dernier était un anticommuniste déclaré et notoire ainsi qu'un penseur libéral qui se positionnait de manière militante contre les courants socialistes théoriques et pratiques. Par exemple : il travailla

---

<sup>39</sup> Classe-position et classe-identité étant une terminologie proposée par Fossaert (*La société*, 1980) et préférée à classe-en-soi et classe-pour-soi par Y. Lemel.

<sup>40</sup> R. Aron, *Les étapes de la pensée sociologique*, éd. Gallimard, Paris, 1976, pp. 191-192, les passages surlignés sont ajoutés de façon exogène pour mettre en évidence certaines formulations.

longtemps en tant qu'éditorialiste dans *Le Figaro*, célèbre journal de droite, et dans la revue *Preuves*, célèbre pour son anticomunisme ; il créa la revue *Commentaire*, devenue l'actuel *Contrepoints*, qui ambitionnait d'éclairer le peuple du danger socialiste ; il cofonda le *Congrès pour la liberté de la culture* qui est une association internationale anticomuniste, qui, tout comme la revue *Preuves*, était financée par la CIA ; et enfin il soutenu publiquement le coup d'État militaire de Pinochet au Chili. Dans le langage gramscien, nous dirions que Aron est sûrement un des meilleurs exemples de ce qu'est un intellectuel organique de la bourgeoisie. Mais ce sont des arguments contextuels qui sont secondaires dans ce qui nous intéresse présentement.

Aron continue de faire figure d'autorité pour certains dans le milieu académique et dans la sociologie. Nous ne remettons pas en cause la pertinence de sa pensée sur autre chose que ses thèses sur le marxisme. Son Marx observateur serait celui qui a analysé les groupes sociaux, montrant leur existence, ce qui n'avait rien de neuf comme le reconnaissait Marx lui-même. Selon Y. Lemel et R. Aron, la contradiction d'intérêt entre le salarié et le capitaliste, comme le développement du capitalisme, ou la polarisation en deux classes sociales ne sont que des *idées* que Marx appliquait ou imaginait dans la réalité sociale. Ce qui revient à ne pas comprendre l'intérêt même de la méthode matérialiste de Marx et lui appliquer le même paradoxe que les penseurs libéraux. Pour eux, les présuppositions de Marx sont des idées, des opinions. Dans la deuxième partie de la citation, ils remettent le couvert en prétendant que les classes sociales que Marx observe ne sont qu'une interprétation, une perception subjective, à ses yeux et que ces classes se distingueraient par leur *représentation* du *devoir-être* social. De nouveau, la seule chose que nous font comprendre nos auteurs est que leur approche est idéaliste et qu'ils n'ont pas été capables de comprendre le matérialisme de Marx, probablement parce qu'ils n'ont pas eux-mêmes ni compris ni dépassé les antinomies des présuppositions libérales.

En effet, il est évident que chez Marx les classes ne se distinguent pas par leur *perception*, mais par leur place dans la production, qui fait naître à la fois un intérêt différent et une conscience de la contradiction de leur intérêt matériel :

D'abord, une classe sociale est toujours une classe sociale en-soi et pour-soi, parce que si une classe existe en-soi, cela signifie qu'elle a des conditions matérielles qui la forment et, comme les idées sont des produits des conditions matérielles, la conscience

de cette classe naît conjointement de la même manière, c'est-à-dire non pas purement mais au travers du développement contradictoire des conditions matérielles d'existence. L'opposition que pose Aron revient à la même contradiction épistémique qu'au 18<sup>e</sup> siècle, la classe en-soi serait le milieu de vie et la classe pour-soi serait l'idée. Le Marx observateur serait sa partie matérialiste, attentif à la description des groupes sociaux, et le Marx modélisateur serait idéaliste et voudrait que les classes se composent par leurs représentations idéalistes du devoir-être de la société. Alors qu'il n'y a qu'un seul Marx, celui qui fonde une nouvelle approche philosophique qui, au travers de concepts dialectiques et de présupposés empiriques, dépasse les dichotomies entre l'idée et la matière grâce à une méthode qui prend en compte le mouvement du réel. (crf Partie II).

Ensuite, si l'on suit le matérialisme de Marx, les classes ne sont pas des catégories abstraites *a priori*, qui existeraient idéellement, en puissance, attendant une occasion de se développer. La représentation du devoir-être social qui peut exister dans la société n'est pas antagonique en-soi, ce sont plutôt la réalisation des besoins concrets d'individus qui impliquent des modifications sociales totales. Sans ce sens, si on voulait décrire l'approche de Marx de son analyse de classes avec les notions de Ossowski, on peut dire que c'est un schéma de dépendance unilatérale. Bien que le système soit dans un équilibre fonctionnel dans le cadre systémique du capitalisme, au niveau individuel les relations sont basées sur une exploitation, une domination et donc une forme de relation déséquilibrée.

Marx est donc un héritier critique d'idéalistes (comme Hegel) et de matérialistes (auteurs énoncés ci-dessus) qui a pris en compte les différentes avancées et intuitions pour les systématiser dans une profondeur et une rigueur scientifique au travers de sa méthode. Le concept de classe sociale, bien que central dans sa théorie, n'est pas le noyau de celle-ci, ce n'est pas une présupposition. Pour finir, il me semble important de mettre en avant qu'il est très difficile d'accéder à une bonne approche introductive du concept de classe chez Marx, que ce soit par intention ou par incompréhension des auteurs que j'ai pu étudier.

### Chapitre 3 : de nouveaux enjeux des classes

#### *Le concept de classe chez les pères de la sociologie*

Pour nous rendre compte de l'utilité, de la diversité et de la centralité du concept de classe dans les fondements de la sociologie, nous allons rapidement éclairer les approches de Durkheim, Weber, Warner et Halbwachs.

Durkheim n'a pas d'hérédité marxiste, cependant il garde un contexte théorique relativement proche qui lui fera développer des théories qui rejoignent le mode de construction théorique du marxisme en développant une forme de réalisme social proche, de style rationaliste pragmatique. Notamment, il développe une théorie du fait social, qui sont des états mentaux, des consciences collectives, lesquelles auraient une réalité objective indépendante des volontés individuelles, qui contraindrait les individus et qui, en dernière instance, serait la projection idéale de la structure matérielle. Cependant, la structure matérielle qu'il définit n'est pas identique à celle du marxisme :

Durkheim méconnaît absolument le fondement pratique ou économique de la vie sociale, il méconnaît aussi son caractère dialectique, c'est-à-dire les contradictions, les luttes qui font pour Marx la vie des groupes sociaux comme elles font l'essence de toute réalité ; par-là, il méconnaît l'existence et le rôle des classes sociales, et, tendant à séparer la théorie de la pratique, enlève à sa théorie tout dynamisme révolutionnaire<sup>41</sup>.

Il y a plusieurs facteurs de cette méconnaissance, comme le fait que le marxisme ne pénétrait pas les sphères universitaires de l'époque ou encore son origine petite-bourgeoise intellectualiste qui l'empêchait de comprendre la nature du travail productif. La part matérialiste de Durkheim est que les présupposés qui forment les groupes sociaux sont de nature matérielle comme les conditions géographiques et démographiques, produisant les conditions des relations sociales qui seraient l'origine des faits sociaux. Il essaie pourtant de se démarquer du mécanisme et de l'idéalisme, mais il retombe dans des présuppositions kantienne, comme une anthropologie de l'homme pensant et un attachement moral à l'état naturel d'harmonie. Malgré ses

---

<sup>41</sup> R. Maublanc, « Marx et Durkheim », dans *Durkheimian Studies / Études Durkheimiennes*, Vol. 17, 2011, p. 34, en ligne. URL : [https://www.jstor.org/stable/23867176?seq=27#metadata\\_info\\_tab\\_contents](https://www.jstor.org/stable/23867176?seq=27#metadata_info_tab_contents) .

intuitions dialectiques et son ambition scientifique, il retombe dans une synthèse rationaliste pragmatique où l'état normal et harmonieux de la société serait une conséquence logique de la raison tandis que le conflit en serait une pathologie, dès lors, il désigne comme rôle à la sociologie l'activité pratique de rationalisation de l'ordre social. Le lien social devient l'objectif de la sociologie<sup>42</sup>.

Une autre théorie centrale qu'il développe est l'intégration sociale, pour lui la division sociale du travail a la fonction d'unir et d'intégrer le corps social (ce qui montre bien la différence de présuppositions avec Marx chez qui, inversement, les corps sociaux sont des produits de la division du travail). De ce fait, il ne peut pas théoriser des classes sociales en-soi dont le fondement serait dans l'économie : elles lui semblent être le résultat d'un vouloir-vivre ensemble, basé sur les relations sociales, qui produit des catégories de stratification sociale par conscience collective. Sans l'analyse interne des fondements économiques, il se prive à la fois de comprendre l'origine des intérêts antagonistes des classes sociales et la dynamique de lutte qui peut en résulter. Les conséquences logiques de sa théorie font de l'État le régulateur de la raison sociale collective, c'est ce pourquoi ses théories seront reprises afin de justifier et construire des États providence et seront mobilisées chez les réformateurs qui désirent produire du lien social<sup>43</sup>.

Comprendre la conceptualisation des classes chez Weber est un réel défi, chaque auteur qui tente de l'expliquer lui donne des dimensions et des intentions différentes. Ce dont on peut dire avec certitude, c'est que Weber propose une approche au minimum tridimensionnelle des groupes sociaux et complexifie fortement la stratification sociale. Certains voient en Weber un nominaliste car il met l'accent sur les *chances* de vie individuelle et la mobilité sociale, d'autre un héritier réaliste des conceptions de Marx car, en plus de le citer, il développe beaucoup plus l'analyse de classe économique et l'utilise comme trame de fond. Il y a plusieurs causes à ces

---

<sup>42</sup> A. Amouzou-Glikpa , « Marx et Durkheim : deux sociologies engagées à procédure inversée », dans *Annales de l'Université de Lomé*, Série Lettres et Sciences Humaines Tome XXXVIII-1, juin 2018, Presses de l'UL, Lomé, pp. 155-164.

<sup>43</sup> C. Rhein, « Intégration sociale, intégration spatiale », dans *L'Espace géographique*, 2002/3, tome 31, pp. 193-207, en ligne. URL : <https://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2002-3-page-193.htm> .

difficultés : le manque de systématisation des travaux de Weber, des prémices épistémiques floues et une utilisation posthume problématique :

Aron, et Freund plus encore tendaient à faire de Weber un adversaire de Marx, au plan scientifique aussi bien qu'au plan politique : la "sociologie compréhensive" de Max Weber paraissait fournir les moyens d'édifier une sociologie de l'action (opposée à la sociologie des structures) se recommandant de l'"individualisme méthodologique" (opposé au holisme) et supposé entretenir des relations d'affinité avec le libéralisme politique<sup>44</sup>.

Malgré la bonne intuition et l'intention juste de vouloir faire ressortir la multiplicité des groupes sociaux, cette utilisation de Weber a apporté un pluralisme équivoque à excès et a démolit la conceptualisation de la classe sociale (G. Gurvitch 1966). C'est ce qui a permis de développer l'individualisme méthodologique particulièrement dominant aux États-Unis. À son concept de classe pluriel (on peut en déceler une dizaine) vient s'enchevêtrer des groupes de statut et des groupes politiques. C'est particulièrement son approche des groupes de statut qui est retenue, car, interprétée d'une manière libérale, elle permet de justifier la hiérarchie sociale et la méritocratie dans un schéma de gradation. Avec Veblen, il va être fortement utilisé pour justifier une stratification sociale intersubjective et basée économiquement sur la consommation.

Ce qui est fondamentalement différent avec l'approche de Marx, c'est son épistémologie<sup>45</sup> : Weber se place dans la tradition dualiste des idéalistes allemands ou il oppose la nature, objet de science et d'objectivité, avec la culture, objet des sciences sociales et de valeurs subjectives. Nous retrouvons la contradiction des matérialistes prémarxiste. Cependant, l'apport wébérienne est novateur car il en fait une base méthodologique des sciences sociales, cependant sa proposition de dépassement de la contradiction reste l'ancienne recette idéaliste d'unir l'individu et son milieu dans la rationalité, ce faisant donnant une réalité indépendante de la matière au fondement de sa science. Cette non-détermination matérielle de l'idéal implique qu'une classe en-soi et pour-soi ne sont pas deux moments d'un même phénomène, la création de

---

44 C. Colliot-Thélène, *La sociologie de Max Weber*, éd. La Découverte, Paris, 2014, p. 5.

45 F. Gonthier, « Relativisme et vérité scientifiques chez Max Weber », dans *L'Année sociologique*, 2006/1, Vol. 56, pp. 15-339, en ligne. URL : <https://www.cairn.info/revue-l-annee-sociologique-2006-1-page-15.htm> .

communautés est un phénomène culturel dont la base peut être conditionnée matériellement mais qui reste foncièrement subjectif et relationnel.

Dans la continuité de ces deux approches sociologiques qui ont fortement marqué la manière de faire des sciences sociales, regardons les propositions que font d'un côté M. Halbwachs dans la continuité de la position durkheimienne et d'un autre W.L. Warner dans la continuité de la position wébérienne.

G. Gurvitch propose un bon résumé de la définition de la classe sociale par Halbwachs :

Les classes sociales sont des groupements hiérarchisés par excellence, possédant une conscience collective spécifique, présentant des degrés distincts dans la participation à l'idéal commun de la société où ils sont intégrés et aux activités qui s'y rattachent, différenciées par le niveau de leurs besoins, et donc par le genre de vie qui leur est propre, de même que par la matière sur laquelle est dirigé leur travail, leur activité économique, ainsi que par l'intensité de leur mémoire historique traditionnelle<sup>46</sup>.

Le présupposé de la classe sociale y est la conscience de classe, celle-ci est la compréhension par un groupe de sa position dans une hiérarchisation inégalitaire par rapport à un idéal commun, une représentation collective de ce qu'est la société. Il y a donc une forme de vie sociale, une activité et l'accès à des biens, formant un *foyer unique d'idéal commun*, qui est considéré comme ce qui est d'être réellement, c'est ce qui intègre les individus dans un tout social, et les classes sociales sont des groupes sociaux qui ont plus ou moins de privilèges afin de participer à cette forme idéale. Il est intéressant que Halbwachs mette les besoins comme élément central de sa théorie, il les pose comme base car cela lui permet d'avoir une mesure aisément quantifiable par la consommation comme phénomène de réalisation des besoins et dès lors elle serait le mode de vie d'une classe sociale. Il y a donc une même base d'analyse de l'économie que dans le marxisme, mais il y a le déplacement de l'origine de classe depuis la production vers la consommation, qui vient de l'idée que le besoin est un phénomène psychologique répondant à des désirs subjectifs d'intégration à l'idéal commun comme fait social subjectif total. Cette approche intégrationniste développe des présupposés subjectifs, cette approche de classe ouvre la possibilité d'une

---

<sup>46</sup> G. Gurvitch, *Études sur les classes sociales*, op cit., p. 180.

stratification infinie par le développement d'une sociologie descriptive des besoins. La dynamique historique est construite dans les mêmes présupposés subjectifs, faisant de l'évolution de la production un effort de l'humanité pour se rapprocher de son idéal et de la succession des modes de vie historiques comme des successions de mémoires collectives. Cette approche pose de gros problèmes, d'abord elle ne permet pas de conceptualiser et de comprendre les logiques conflictuelles qui travaillent l'intérieur d'une société, comme la possibilité d'une lutte hégémonique des classes sur ce qu'est l'idéal commun, ensuite viser la consommation comme critère évite la question de l'exploitation et du rôle de l'acte de production dans l'économie tout en apportant l'illusion qu'une augmentation de la consommation signifierait un changement profond des classes sociales, et enfin qu'une diminution de la conscience de classe d'une époque signifierait une modification ontologique automatique (exemple : avènement de la classe moyenne), voire la fin des classes sociales. Cependant, il est clair que cette méthode a le mérite d'être pratique pour des enquêtes sociologiques à un niveau subjectif, lorsqu'il faut demander comment se considèrent socialement des individus, et à un niveau objectif, lorsqu'il faut demander le prix du caddie ou la nature des achats.

W. L. Warner est un sociologue étatsunien dont les travaux, considérés comme des classiques de sociologie, expriment bien la tendance que les sciences sociales ont prise sur ce continent. Le monde académique anglo-saxon, particulièrement étatsunien, a été peu réceptif et influencé par le marxisme, et, sûrement en partie par le fait que c'est une terre importante de migrations, le focus des sciences humaines fut plus porté sur les caractéristiques des communautés dans une méthode de description socio-ethnographique et élaborant une méthode empiriste. C'est-à-dire où la vérité provient de l'expérience individuelle, héritage nominaliste, et, inversement au réalisme, où c'est le sujet et ses idées qui sont le fondement de la connaissance objective. Dans ce sens, pour Warner, c'est l'observation qui fait naître empiriquement les rapports sociaux, c'est ce qui lui fait définir la classe sociale dans ces termes :

[...] par classe nous entendons l'ordre selon lequel sont rangés, par leurs concitoyens, les membres de la communauté ou encore par classes (il faut entendre) certaines

catégories de la population qui, selon l'opinion générale, se trouvent placées dans leurs rapports respectifs, en situation inférieure et supérieure<sup>47</sup>.

Nous voyons Warner confond la définition du mot classe avec la définition du groupe statutaire de Weber. Par un manque de rigueur ou une incompréhension de la théorie de Weber, le mot classe perd son fondement économique. Sur cette base, malgré des productions d'outils d'analyse utile, Warner assimile le mot classe en un mot générique de sociologie donnant une relativité conceptuelle caractéristique des États-Unis, propice à l'abandon soit du schéma de dépendance pour un schéma de gradation, soit une construction de schéma de dépendance basé sur des principes nominalistes ou de différenciations culturelles. Le résultat est qu'il produit un schéma de 6 classes stratifiées hiérarchiquement qui se fondent sur les statuts sociaux et dont les caractéristiques sont des comportements normés intersubjectifs.

### *L'évolution du contexte et du concept au 20<sup>e</sup> siècle*

Le 20<sup>e</sup> siècle est marqué par un fort développement du capitalisme, Bosc (2004) nous éclaire dans ces changements : que ce soit dans son évolution internationale, dans sa forme monopolistique, dans le rôle régulateur de l'État, dans l'organisation et la rationalisation du travail, ou encore dans l'évolution de la consommation. Un des éléments importants qui favorisa un changement paradigmatique est ce qu'on appelle la montée des cols blancs, aussi nommés employés pour les différencier des ouvriers, qui se caractérisaient dans l'organisation de la production par des métiers non manuels, se reposant sur la relation humaine ou l'intellect. C'est un des phénomènes qui alimenta très fortement les propositions et le succès des thèses wébériennes, favorisant la recherche sur la division sociale statutaire par la méthode empirique. Ce phénomène popularisa également le concept de classe moyenne, une zone tampon entre le capital et le travail, nous y reviendrons par la suite. La division et l'organisation du travail aidèrent énormément à produire des différenciations entre les différentes fonctions et postes de travail. Cependant, l'enjeu étant de taille, sans prendre en compte la montée des régimes socialistes, car cela serait une thèse en soi, et devient un terrain de lutte politique entre : les groupes de gauche révolutionnaire qui tendent à conserver une unité entre les employés et ouvriers face au capitalisme, les groupes de gauche

---

<sup>47</sup> S. Bosc, *Stratification et classes sociales, La société française en mutation, op. cit.*, p. 26.

réformiste qui y voient la possibilité de dépasser les antagonismes du capitalisme vers une 3<sup>e</sup> voie, et les groupes libéraux qui y voient la justification d'un système sain basé sur la méritocratie. C'est dans ce terreau que va se développer, sur les bases que nous avons vues précédemment, le paradigme stratificationniste des classes sociales.

Ce paradigme peut être défini comme cela :

Bien que variées, ces classifications ont en commun un certain nombre de postulats explicites ou implicites : une représentation de la société comme « une gradation régulière de la base au sommet » (R Aron), la continuité du tissu social excluant l'idée d'oppositions tranchées entre les groupes sociaux et favorisant la fluidité : [...] (ces postulats impliquent) l'évacuation des notions d'exploitation et de domination, la prédominance de la compétition individuelle sur les oppositions collectives et les conflits sociaux<sup>48</sup>.

Ce ne sont donc plus des oppositions et rapports de classes, mais une représentation d'une hiérarchie pyramidale stratifiée, une gradation en échelle : terme signifiant déjà en lui-même la possibilité d'être grimpé. Cette représentation n'est pas neuve, elle imageait déjà les ordres féodaux. En revanche, la caractéristique différente est que les niveaux sont franchissables, il y a une mobilité sociale qui va être justifiée, d'une part, structurellement par sa nécessité fonctionnelle, d'autre part, par la méritocratie d'accès aux situations. La fonction inégalitaire de la stratification serait de promouvoir les meilleurs éléments aux postes les plus importants et de mettre des systèmes de gratification sociale qui favorisent une concurrence saine. Cette approche, très américaine, retire les dimensions de conflits, de reproduction sociale et de rapports asymétriques ou de dépendance, et son enjeu social le plus profond s'arrête souvent à une question d'égalité des chances. Au final, nous voyons que cette approche reste très limitée à un contexte et avec peu de profondeur historique ou de remise en question structurelle, elle exprime le phénomène de contingence propre au capitalisme (crf Partie II). Comble d'une pauvreté philosophique : le concept de classe va être vidé par l'approche empirique qui ne la considère que dans le sens vulgaire de l'acte de « classer » les individus, l'éloignant de sa portée réaliste et dialectique.

---

<sup>48</sup> *Ibid.* p. 32.

Ce paradigme philosophique va faire s'éloigner la méthode et la pratique du concept dialectique matérialiste, la philosophie ne va plus jouer un rôle scientifique et praxique mais récupérer une apparence plus abstraite et kantienne. Ce tournant est bien représenté dans les œuvres de J. Rawls qui, grâce à des expériences de pensée, va réfléchir à la construction de présuppositions, abstraites, qui permettrait de construire l'idéal de justice le plus performant, dans le cadre des conditions du capitalisme. Dans cette optique, la philosophie ne joue plus qu'un rôle formel, de réflexion *a priori*, qui ne cherche plus à produire un cœur épistémologique qui serve de support à la recherche empirique mais à être un support éthique mis à disposition des sciences et de la politique. La conceptualisation de phénomènes réels qui agissent dialectiquement sur l'histoire est abandonnée, la notion de classe, et bien d'autres, est prise comme le propose les sciences sociales et économiques, c'est-à-dire des représentations et des catégories.

Pour une présentation synthétique, nous pourrions dire que les premiers matérialistes et la pensée marxiste se développent dans le contexte de la première révolution industrielle, avec l'apparition de l'industrie et du prolétariat dans la domination du capital accompagnés des mouvements d'émancipation de la classe bourgeoise contre l'état féodal à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. C'est à ce moment que le concept de classe devient un enjeu central dans les approches historiques, philosophiques et des sciences sociales.

Ensuite se passe la deuxième révolution industrielle dans la fin du 19<sup>e</sup> siècle avec l'apparition de la mondialisation, le développement de l'organisation du travail et de l'automatisation de l'industrie impliquant une financiarisation et l'évolution du capital en phase monopolistique impérialiste. Cette révolution aboutit sur les périodes de guerre mondiale et des luttes d'émancipations de la classe prolétaire qui aboutissent sur des régimes socialistes qui polarisent le monde. Ce contexte amène un renforcement considérable de l'enjeu politique et stratégique de l'utilisation du concept de classe sociale. Nous voyons l'apparition de penseur idéologues comme R. Aron et des penseurs stratégiques comme A. Gramsci. Des phénomènes, comme la consommation de masse en réponse sociale du capitalisme et comme les droits sociaux portés par le socialisme, modifient les statuts sociaux, introduisant de nouvelles complexités qui seront saisies pour oblitérer ou modifier le concept de classe, par

exemple Warner qui reprend Weber sans sa distinction entre classe économique et statut social.

À la moitié du 20<sup>e</sup> siècle, les prémisses d'une troisième révolution industrielle sur les sources énergétiques et l'internet arrivent, parallèlement à cela il y a l'effondrement de l'URSS qui modifie profondément l'approche des classes sociales, remise en cause par la considération de la défaite de sa lecture de société. Dans cette période du TINA (M. Thatcher), on va évoquer la fin des classes sociales, la moyennisation de la société et la victoire mondiale de la méritocratie libérale. Les courants structuralistes, poststructuralistes ou postmodernistes, déconstructionnistes et multiculturaliste, naissent et se développent, relativisant le concept de classe sociale et désirant s'éloigner d'une philosophie de l'histoire. Finalement, à la suite de la victoire du modèle de société anglosaxon au niveau mondial, c'est le paradigme académique de l'individualisme méthodologique et de la philosophie analytique qui en sortira gagnant et dominant.

Avant d'arriver à quelques considérations sur ces changements de paradigmes dans la Partie III, où nous aurons tenté d'éclaircir certains fondements du concept de classe chez Marx et Engels dans la Partie II, nous allons clarifier l'enjeu stratégique de la conceptualisation du mot classe sociale, car nous avons vu, dans les points précédents, que ce n'est pas qu'un enjeu théorique limité au cadre académique.

### ***Une perspective stratégique***

Dans nos recherches, il apparaît clairement que notre sujet dépasse un simple cadre théorique, que celui-ci est toujours aux prises dans le réel, pris dans une utilisation pratique dans une société. Cela confirme la position de concevoir la philosophie comme une praxis, c'est-à-dire de produire un mouvement dialectique entre pratique et théorie.

Mais à partir du moment où l'on assume qu'il existe une performativité du concept, on ne peut plus faire de la philosophie abstraite qui s'arrêterait aux portes de la bibliothèque. Il n'est alors plus possible de faire de la science et de la recherche sans comprendre dans quelle réalité historique et contemporaine cela s'inscrit. Pourtant, il arrive fréquemment que le scientifique ou le chercheur soit discriminé ou discrédité s'il assume ce positionnement. Cette implication n'est pas politique dans le sens qu'on

peut le comprendre actuellement, c'est-à-dire un biais utilitariste à des fins d'utilisation personnelle, c'est pourquoi nous dirons d'une théorie qui prend en compte sa performativité dans la dynamique sociale, donc son rôle social, qu'elle assume son aspect stratégique. Cependant, réduire l'approche stratégique et praxique à la compréhension d'un rôle interne dialectiquement lié au social est réducteur, cette approche implique également et fondamentalement dans sa théorie qu'il y a des sujets dynamiques dans la société, des acteurs historiques qui ont joué et/ou jouent un rôle de changement social. De ce fait, il n'y a pas un unique enjeu de descriptivisme et encore moins de normativisme, c'est accorder de la légitimité aux forces motrices réelles de l'histoire en tant qu'actrices au sein même de la structure théorique.

L'implication principale d'accepter une approche stratégique est de diminuer le focus prépondérant dans l'analyse du point de vue de l'objet pour le déplacer vers ses rapports dynamiques. Le but est d'y trouver les rôles des différents groupes sociaux, afin de comprendre qui en sont les acteurs de changement, où sont les nœuds de cohésions et les points de rupture du système. C'est définitivement la question du rapport qui importe. Mais il faut faire attention, car il est dès lors facile de tomber dans un fonctionnalisme qui peut être un positivisme naïf, c'est-à-dire où on n'historicise pas suffisamment les phénomènes et/ou on ne cherche pas suffisamment leurs causes donnant les limites de la réflexion dans le cadre de l'être social dominant (comme Durkheim), ou qui peut être un déterminisme soumettant les actions individuelles à la structure institutionnelle, réduisant l'action sociale au statut social (Warner & Veblen), ou encore d'un point de vue nominaliste où les actions individuelles seraient orientées égoïstement et produiraient les meilleures situations (théorie des jeux).

Une définition de l'approche stratégique qui me semble suffisante serait : l'approche stratégique est caractérisée par une historicisation des acteurs et de leurs rapports sociaux, elle tend à comprendre le dynamisme social en mettant en avant les acteurs, collectifs et/ou individuels, historiques qui ont les possibilités de jouer un rôle décisif dans les transformations sociales. Nous pouvons comprendre les théories que nous avons vues précédemment de cette perspective stratégique : « Si le projet de Quesnay (physiocrates) est bien celui d'une refondation de la Monarchie française,

celui des saint-simoniens est indiscutablement la fondation du pouvoir de l'industrie et de la banque »<sup>49</sup>.

Les positionnements stratégiques ne sont pas abstraits ni purement rationnels, par exemple les physiocrates, dont le mouvement était principalement composé de nobles, restaient fortement attachés à l'importance de la terre et distant par rapport au travail, ce qui est une continuation de l'éthique noble dont la propriété foncière est centrale et de la possibilité de travailler exclue. Si on regarde du côté du saint-simonisme, le travail et l'entrepreneuriat prend une dimension beaucoup plus centrale et valorisée, sans étonnements les représentants du mouvement sont principalement des entrepreneurs (banquiers, homme d'affaires ...) ou venant de professions libérales. Ces positions sont les résultats des conditions de vie individuelles, mais également l'esprit d'une époque, de ses acteurs historiques contemporains, d'un moment historique et de son mode de production.

L'apport de Marx par rapport au positionnement stratégique est décisif, il comprend et cherche une méthode qui ambitionne d'être stratégique (XIe thèse sur Feuerbach) mais qui, à la fois pour être réellement efficace dans le sens de l'histoire tout en pouvant prétendre à une objectivité scientifique, doit se fonder sur une base qui n'est pas relative subjectivement. Cet aspect stratégique de la pensée est mis en avant par C. Laval et P. Dardot<sup>50</sup> au travers de deux logiques dialectiquement liées : celle du capital et celle de la lutte.

La *logique du capital* est la base matérielle, le mode de production économique et ses formes de développement historique qui est la genèse des phénomènes sociaux. Son analyse minutieuse nous donne les éléments de compréhension objective, et l'exercice de la synthèse nous en donne le tableau global. Mais ce tableau global n'est pas une photo instantanée, il faut y replonger analytiquement en prenant soin de chercher les rapports dynamiques, les contradictions qui prennent forme de luttes formant des modes d'organisation et de représentations des masses formant des classes, voici une présentation de Marx du passage de la logique du capital à celle de la lutte :

---

<sup>49</sup> M. Bellet, *La critique saint-simonienne de la secte des économistes : un positionnement original*, op. cit., p. 22.

<sup>50</sup> P. Dardot et C. Laval, *Marx, prénom : Karl*, op. cit.

Les conditions économiques avaient d'abord transformé la masse du pays en travailleurs. La domination du capital a créé à cette masse une situation commune, des intérêts communs. Ainsi cette masse est déjà une classe vis-à-vis du capital mais pas encore pour elle-même. (Logique déterminante du Capital)

Dans la lutte, dont nous n'avons signalé que quelques phases, cette masse se réunit, elle se constitue en classe pour elle-même. Les intérêts qu'elle défend deviennent des intérêts de classe. Mais la lutte de classe à classe est une lutte politique. (Logique dynamique de la lutte)<sup>51</sup>.

C'est une perspective différente car la classe n'y est plus définie comme une chose, mais comme un rapport dynamique, il y a des rapports qui se transforment et transforment les conditions de vie. Cette logique rend intelligibles à la fois l'histoire et l'autotransformation des hommes et de leur société, elle donne la dimension politique que prend les relations sociales. C'est dans cette perspective que la classe sociale doit être considérée dans sa forme *en-soi* et *pour-soi*, bien que les deux soient fondamentalement originaires du même matériau, parce qu'elle est le produit d'un double travail de la dialectique dans sa détermination et sa dynamique.

Avant de poursuivre vers un approfondissement dans la recherche de la conception et du fondement de la classe sociale dans le texte de Marx, concluons sur ce point : si lors de la féodalité l'enjeu scientifique des sciences sociales était de se séparer du fixisme de la métaphysique afin d'assumer qu'il y a des lois humaines accessibles à notre raison, l'enjeu actuel dans le contexte de la contingence propre au libéralisme est d'accepter que ces lois soient modifiables et à la portée de la pratique humaine. Comprendre et modifier les lois sociales signifie défier les formes de pouvoir et de domination en place, les démystifier et démontrer leur fragilité. Nous rejoignons pour la philosophie, et toute science sociale en général, ce que Bourdieu disait de l'impertinence du rôle scientifique face au donné, appuyant son rôle stratégique et émancipateur :

En fait, la sociologie a d'autant plus de chances de décevoir ou de contrarier les pouvoirs qu'elle remplit mieux sa fonction proprement scientifique. Cette fonction n'est pas de servir à quelque chose, c'est-à-dire à quelqu'un. Demander à la sociologie de servir à quelque chose, c'est toujours une manière de lui demander de servir le pouvoir. Alors

---

<sup>51</sup>K. Marx, *Misère de la philosophie*, éd. Payot, Paris, 1996, p. 231.

que sa fonction scientifique est de comprendre le monde social, à commencer par le pouvoir. Opération qui n'est pas neutre socialement et qui remplit sans aucun doute une fonction sociale. Entre autres raisons parce qu'il n'est pas de pouvoir qui ne doive une part - et non la moindre - de son efficacité à la méconnaissance des mécanismes qui le fondent<sup>52</sup>.

---

<sup>52</sup> P. Bourdieu., *Questions de sociologie*, éd. de Minuit, Paris, 1980, pp. 27-28.

## Partie II

### Étude de *l'idéologie allemande*

*L'idéologie allemande* est un ouvrage essentiel à étudier lorsqu'on veut comprendre la philosophie marxiste parce qu'il y est exprimé la naissance de la philosophie marxiste, c'est-à-dire qu'on y trouve une élaboration primaire du matérialisme historique et de sa méthode dialectique. Pour comprendre un concept délimité de la théorie marxiste, il est nécessaire de comprendre les principes généraux théoriques formant son contexte d'élaboration, car c'est ce qui détermine son contenu. Nous profiterons donc de l'analyse de cet ouvrage pour poser les bases fondamentales de cette philosophie et de son épistémologie, ainsi que pour exposer des concepts fondamentaux et leurs relations qui seront nécessaires pour la compréhension de la suite de ce travail.

La production de cet ouvrage est la continuité de l'élaboration des thèses sur Feuerbach par Marx et Engels, c'est-à-dire qu'il est un effort de construction des principes qui pourront détacher la pensée communiste, d'une part, des conceptions philosophiques idéalistes et, d'autre part, des socialistes rêveurs et utopiques. L'élément principal de cette critique est le constat qu'il faut arrêter de spéculer à la manière des idéologues qui, bien qu'avec de bonnes intentions, mystifient la réalité sociale ce qui empêche de comprendre le mouvement réel de la société humaine, et donc de la transformer. Cette critique n'est cependant pas uniquement négative, comme le remarque Jacques Milhau<sup>53</sup> dans l'introduction :

[...] elle (la première partie de l'ouvrage sur Feuerbach) constitue moins une critique de ce philosophe qu'une première formulation générale inachevée, souvent schématique et parfois incertaine dans l'expression, mais déjà claire dans ses principes, de la conception matérialiste de l'histoire (IA, p. 13).

Nous n'allons pas étudier en profondeur cette critique ni la contextualiser à outre mesure de nos besoins, c'est la construction de la conception matérialiste de l'histoire

---

<sup>53</sup> K. Marx, F. Engels, *l'idéologie allemande, précédé des Thèses sur Feuerbach*, op. cit.. Afin d'alléger la forme de ce travail et étant donné que ce chapitre se concentre sur l'étude des textes de l'idéologie allemande, je ferai le raccourci de noter uniquement IA (pour idéologie allemande) et la page citée, ce qui signifiera un report automatique à la référence citée au début de cette note.

qui va nous intéresser afin de, par la suite et parallèlement, comprendre quel statut le mot « classe » prend chez Marx et Engels.

## **Chapitre 1 : Épistémologie et méthodologie**

### ***Les présuppositions réelles***

La théorie matérialiste de l'histoire naît sur la base suivante :

Cette façon de considérer les choses n'est pas dépourvue de présuppositions. Elle part des présuppositions réelles et ne les abandonne pas un seul instant. Ces présuppositions, ce sont les hommes, non pas isolés et figés de quelque manière imaginaire, mais saisis dans leur processus de développement réel dans des conditions déterminées, développement visible empiriquement (IA, p. 79).

Cette approche s'établit sur un réalisme radical et un empirisme qui se positionne à l'inverse des présuppositions spéculatives qui servaient de prémices pour les philosophes matérialistes et idéalistes parce qu'elles produisaient une conception abstraite, imaginaire, de l'être humain. Il y a deux choses à relever dans cette phrase, c'est qu'il y a un monde déterminé et que l'humain y est intégré de manière dynamique dans lequel il s'y développe selon des conditions déterminées. Cette définition du champ méthodologique de recherche est complétée par cette présupposition :

Ce sont les individus réels, leur action et leurs conditions d'existence matérielles, celles qu'ils ont trouvés toutes prêtes, comme aussi celles qui sont nées de leur propre action (IA, p. 70).

Cette présupposition apporte plus d'exactitude sur la manière dont il faut comprendre le processus de développement réel. La réalité ne s'arrête pas à la description et à la compréhension des individus réels et de leurs conditions matérielles, elle comprend leurs actions qui sont déterminées, mais également déterminantes, c'est-à-dire qu'il y a les conditions matérielles d'existence qui structurent l'action et que cette même action est un acte de création de nouvelles conditions matérielles d'existence, qui seront-elles même structurantes.

Ces présuppositions proposent une approche du réel qui n'est ni holiste, dans le sens où le tout prédomine et les acteurs sont passifs, ni nominaliste, dans le sens que tout n'existe qu'à un niveau individuel. L'analyse ne se fige pas, les présuppositions

ne sont jamais données de toute éternité, car elles partent du réel constamment actualisé. Le réel est une dynamique de développement, le passé, que sont les conditions déterminées, est toujours à mettre en rapport avec l'évolution du présent, qu'est le développement visible empiriquement, qui l'éclaire d'une nouvelle manière.

Cette base de considération du réel implique déjà un certain rapport à l'histoire et à l'individu, nous y retrouvons le point de départ de la gnoséologie matérialiste et praxique.

### ***Une théorie des besoins***

Pour mieux comprendre le mécanisme de ce processus d'action dans son rapport aux conditions d'existence préétablies, analysons le rapport de développement qu'à l'humain avec la nature. En effet, c'est dans cette relation que l'humain développe sa capacité spécifique qu'est la production, dont le développement, sous forme des forces productives, est la base déterminée et déterminante du développement des rapports sociaux :

Premièrement, l'être humain naît dans le monde, donc il existe dans un corps particulier au sein d'un monde naturel particulier qui sont deux aspects en rapport qui forment les conditions d'existence matérielles. Ce rapport provient de l'interaction des besoins naturels des individus avec les possibilités dans le monde de les satisfaire. Par ailleurs, ce sont les besoins et l'action humaine qui, pour y répondre, forment le fondement de l'histoire humaine : « Toute histoire doit partir de ces bases naturelles et de leur modification par l'action des hommes au cours de l'histoire. » (IA, p. 70).

Cette question des besoins humains est un élément central dans la construction de notre théorie, mais le besoin est à comprendre dans un développement en quatre rapports originaires à l'histoire humaine, synonyme d'activité sociale, qui coexistent :

Pour vivre, il faut avant tout boire, manger, se loger, s'habiller et quelques autres choses encore. Le premier fait historique est donc la production des moyens permettant de satisfaire ces besoins, la production de la vie matérielle elle-même et c'est même là un fait historique, une condition fondamentale de toute histoire que l'on doit aujourd'hui encore comme il y a des milliers d'années, remplir jour par jour, heure par heure, simplement pour maintenir les hommes en vie. [...]

Le second point est que le premier lui-même une fois satisfait, l'action de satisfaire et l'instrument déjà acquis de cette satisfaction poussent à de nouveaux besoins. Cette production de nouveaux besoins est le premier fait historique. [...]

Le troisième rapport qui intervient ici d'emblée dans le développement historique, est que les hommes qui renouvellent chaque jour leur propre vie, se mettent à créer d'autres hommes, à se reproduire ; c'est le rapport entre homme femme, parents enfant, c'est la famille. Cette famille qui est au début le seul rapport social devient par la suite un rapport subalterne, lorsque les besoins accrus engendrent de nouveaux rapports sociaux et que l'accroissement de la population engendre de nouveaux besoins (IA, pp. 86-87).

Le fondement élémentaire du besoin est donc le besoin de vivre, c'est la base qui pousse à produire des moyens pour satisfaire ces besoins vitaux. L'humain doit donc produire des moyens matériels pour garantir matériellement le maintien de sa propre vie. C'est ce qui lui permet d'acquérir des moyens de production : acquérir un moyen technique qui lui garantisse le confort de la réalisation de ses besoins. Mais sur base de cette production d'une nouvelle base matérielle d'existence se produit la tendance à l'apparition de nouveaux besoins, qui sont des nouvelles motivations qui poussent le développement de la production. C'est ce rapport qui forme le fondement dynamique de l'histoire. Cette acquisition de techniques qui fait progresser la capacité humaine à satisfaire ses besoins et améliorer ses conditions d'existence permet une reproduction biologique plus importante, ce qui développe le premier rapport social naturel qui est celui de la famille. En se développant, ces rapports vont non seulement produire de nouveaux besoins et la possibilité de les dépasser, au point que la relation familiale ne soit plus spécialement le lien humain fondamental.

Ces trois moments simultanés existent depuis le début de l'histoire, c'est la base naturelle de l'évolution humaine. Cependant, ce processus naturel ne va pas se limiter à reproduire ce schéma, car il va impliquer le travail conjugué des humains : la coopération sociale. Ce qui implique notre quatrième rapport :

Produire la vie, aussi bien la sienne propre par le travail que la vie d'autrui en procréant, nous apparaît donc dès maintenant comme un rapport double : d'une part comme un rapport naturel, d'autre part comme un rapport social, - social en ce sens que l'on entend par là l'action conjuguée de plusieurs individus, peu importe dans quelles conditions,

de quelle façon et dans quel but. Il s'ensuit qu'un mode de production ou un stade industriel déterminé sont constamment liés à un mode de coopération ou à un stade social déterminé, et que ce mode de coopération est lui-même une « force productive » ; il s'ensuit également que la masse des forces productives accessibles aux hommes détermine l'état social, et que l'on doit par conséquent étudier et élaborer sans cesse l'« histoire des hommes » en liaison avec l'histoire de l'industrie et des échanges (IA, p. 88).

Nous lisons que l'évolution des trois moments produit non pas une simple continuité d'un rapport naturel (rapport de l'humain avec la nature), mais également un rapport social (de l'humain avec l'humain). Ces rapports sociaux se développent sur des besoins et la nécessité de développer des moyens de production adéquats, ce sont des conditions d'existence déterminées. Mais, en quelque sorte, il y a une collaboration, une socialisation, intrinsèque à l'individu sur base d'une communauté unie par les mêmes besoins. Comprendons que, peu importe la forme que l'action conjuguée prend, même conflictuelle, elle reste une forme de socialisation, de travail collectif.

Cette communauté de besoins est également conditionnée par l'accroissement de la population, car cet élément quantitatif fait naître une quantité plus grande de besoins, tout en donnant la possibilité d'une socialisation, d'un développement social, plus grande des moyens de production et/ou la nécessité d'augmenter le rendement de la production, donc sa qualité. Cependant, la tendance à l'apparition de nouveaux besoins, qui demandent une production plus importante et/ou complexe, fait que le cadre du rapport social préexistant, par exemple la famille, devient trop étroit pour réaliser l'ensemble des besoins. Il est alors nécessaire d'entrer dans de nouveaux rapports sociaux sur base d'une communauté différente, par exemple la citée, qui correspondent plus adéquatement à la nouvelle production. Les rapports sociaux sont donc un développement structurel de relations qui permet d'appuyer, de faciliter, la forme de production. C'est en ce sens que les besoins engendrent des rapports sociaux spécifiques qui sont eux-mêmes une force productive. Il y a une conséquence importante corolaire du passage du développement naturel (devoir répondre aux besoins) au développement social (produire ensemble). Lorsque le développement social devient une structure et une force productive, nous ouvrons le champ d'études

des lois sociales, donc la possibilité de produire une étude scientifique de celles-ci. Et c'est sur ces fondements (« étudier et élaborer sans cesse l'histoire des hommes en liaison avec l'histoire de l'industrie et des échanges » -avec le mode de production-) que peut naître une épistémologie matérialiste des sciences humaines.

### ***L'être (auto)productif***

Deuxièmement, la particularité de l'être humain est :

On peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la religion et par tout ce que l'on voudra. Eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existence, pas en avant qui est la conséquence même de leur organisation corporelle. En produisant leurs moyens d'existence, les hommes produisent indirectement leur vie matérielle elle-même (IA p. 70).

Cette citation vient préciser notre point précédent, où les conditions matérielles d'existence et les besoins sont présupposés comme la base naturelle de la vie humaine, avec l'intervention proprement humaine dans le processus naturel. C'est l'agir humain qui permet de modifier ce processus grâce à la production de ses moyens d'existence. C'est au travers de l'interaction de l'humain avec le monde, les besoins et la production des moyens d'existence que se forme le processus historique humain. L'histoire est donc effectivement l'évolution des moyens de production. Mais la dernière phrase vient apporter la précision quant à l'agir humain dans cette évolution : l'acteur humain est une force productive nécessaire à l'évolution. C'est en ce sens que l'histoire est le développement des forces productives dont il n'est pas possible d'abstraire la force productive humaine des moyens de production, ni inversement, si l'on veut comprendre la société humaine. Cette mise en avant du rôle de la force créatrice de l'humain est essentielle, car elle signifie que c'est de son (inter)action que vont être produites les lois qui vont régir son monde : l'humain prend part active dans sa propre dynamique historique, c'est-à-dire qu'il produit sa propre vie. Cependant, il est précisé qu'il produit sa vie indirectement. Comme nous l'avons vu au sous-titre précédent, il doit produire sur le mode conditionné par les conditions dans lesquelles il existe, ce qui va impliquer une reproduction de son mode de production et/ou des changements dans ce mode. Il participe donc à la construction du mode futur et ses nouvelles conditions matérielles. Dans les deux situations, que ce soit dans une reproduction ou

un changement social, il vivra dans le mode déterminé par sa propre production. C'est indirect, car l'individu n'a pas besoin d'une intention ou d'une volonté d'évolution historique pour produire sa vie matérielle, en effet si un individu travaille au présent pour ses besoins présents il participe tout de même activement à la dynamique de l'évolution historique et à ce qu'il sera dans le futur.

Ce qui apporte le troisième point, plus attentif à ce qu'est l'humain individuellement au sein de ce matérialisme historique :

La façon dont les hommes produisent leurs moyens d'existence dépend d'abord de la nature, des moyens d'existence déjà donnés et qu'il leur faut reproduire. Il ne faut pas considérer ce mode de production de ce seul point de vue, à savoir qu'il est la reproduction de l'existence physique des individus. Il représente au contraire déjà un mode déterminé de l'activité de ces individus, une façon déterminée de manifester leur vie, un mode de vie déterminé. La façon dont les individus manifestent leur vie reflète très exactement ce qu'ils sont. Ce qu'ils sont coïncide donc avec leur production, aussi bien avec ce qu'ils produisent qu'avec la façon dont ils le produisent. Ce que sont les individus dépend donc des conditions matérielles de leur production (IA pp. 70-71).

Nous avons vu la base matérielle naturelle de l'évolution ainsi que la participation active de l'humain dans la production de sa vie et donc de son histoire. Mais ce matérialisme historique ne met pas l'humain comme objet de l'histoire, il le pose comme sujet productif de son évolution. Cependant, ici, être sujet ne signifie pas être purement rationnel ni s'autodéterminer. Loin de cette conception abstraite, l'individu existe dans un mode de production qui détermine ses besoins reproductifs naturels physiques (point 1) et son mode d'activité pratique (point 2). La vie de l'individu n'est pas autre chose que sa pratique matérielle. C'est donc sa manière de produire qui est son mode de vie, la manière dont il va se manifester dans le monde. L'être humain est un être productif, pas uniquement parce qu'il produit, mais également parce que son mode de production est son mode d'être. Il n'y a pas de dualisme entre l'esprit et la matière, il n'y a pas d'existence *a priori* de l'expérience, il n'y a pas d'idées absolues qui guident son existence, il est ce qu'il fait selon son mode de production, ses moyens d'existence et ses besoins.

Dire que les individus sont conditionnés par leurs conditions matérielles, cela signifie que leur être, en tant qu'individu, dépend de ce qu'ils font et la manière dont

ils le font, cela implique également, qu'au niveau de l'individualité, la manière de se comprendre et de comprendre le monde est conditionnée par ce même processus de production basé sur les moyens de production. Donc la manière dont il se pense, lui et le monde, qui forme sa représentation sociale est un produit matériel. Évidemment pas de manière mécaniste, fixiste, ou immanente, comme le posaient les matérialistes tel Feuerbach. Ce processus doit être compris dans la dynamique de production, dont l'évolution temporelle produit l'histoire, car, nous allons le voir, cela complexifie la loi du développement des forces productives.

Résumons cette partie : il y a trois points dans la base du matérialisme marxiste qui sont la base réelle qui détermine l'individu et son action dans le monde. Cette approche épistémologique ouvre la possibilité d'une lecture objective et scientifique du monde humain, dans un tout fait de parties organiquement liées par leurs origines matérielles. Ces trois fondements sont les besoins, la production et le mode de vie, qui sont tous matérialistes, car ils sont liés dans le déterminant commun qu'est la dynamique des forces productives constituées des moyens de production (instruments de travail et ressources naturelles) et du travail humain.

Nous pouvons également déjà tirer plusieurs éléments importants qui posent des bases sur notre recherche de ce qu'est une classe sociale : dans le premier point, nous avons la réalité que l'humain est coopérant par nature, car c'est ce qui lui permet de répondre à ses besoins naturels, cela produit la base de construction de communautés de besoins partagés comme forme naturelle d'association humaine. Dans le deuxième point, la pratique humaine étant une puissance productive, elle place l'individu comme sujet actif dans la dynamique de son histoire matérielle en produisant sa vie et ses conditions d'existence futures. Sur base de ces deux premiers points, on peut déjà comprendre qu'il est possible qu'il y ait des communautés différentes qui ont des besoins différents qui, pour y répondre, développent des pratiques différentes, donc qu'il y ait plusieurs dynamiques de production différentes qui coexistent. Le troisième point vient ajouter que l'être individuel est une manifestation de son agir, conditionné par des circonstances matérielles. Seulement, il ne faut pas présupposer qu'il existe *a priori* des communautés, donc des individus, qui ont des contradictions d'intérêts : c'est l'analyse de l'évolution historique sur base de ce matérialisme qui pourra éclairer

les réalités qui se sont développées dans les sociétés humaines, mais également celles qui existent de nos jours.

### ***Parenthèse dialectique 1/3***

La dialectique est au centre de débats, des penseurs tels que les marxistes analytiques ont nommé leur travail « non-bullshit Marxism » en référence au refus de la dialectique. Pourtant, sur bases des quelques développements que nous venons d'aborder, nous comprenons déjà que la dialectique est puissamment à l'œuvre dans la construction philosophique de Marx et Engels. Elle est à l'œuvre dans les rapports tels que l'élément avec le tout, du présent avec le passé, de l'agir avec le conditionnement, de l'individu avec le groupe, de la nature avec le social ... Nous comprenons aussi qu'il n'y a pas de jugements moraux ou éthiques qui sont à l'œuvre, les phénomènes sont montrés dans leurs contradictions qui correspondent au contexte de leur existence : leurs caractéristiques viennent de leur réalité matérielle et ne sont pas mauvaises ou bonnes en-soi.

Pour comprendre ce qu'est le concept de classe sociale dans l'application de ces présupposés, nous devons prendre les éléments que nous pouvons et devons analyser dans leurs particularités tout en faisant l'effort de les faire marcher ensemble. Car c'est dans leur relation, dans l'association du tout, qui montre le sens concret des contradictions. Les individus, comme les classes sociales, ne peuvent être abstraits que dans l'optique de mieux comprendre l'ensemble, c'est le travail matérialiste, tout comme l'ensemble sert au développement des parties, c'est le travail praxique. Cette approche synthétique des premières pages de *l'idéologie allemande* nous éclaire donc sur les bases épistémologiques du matérialisme historique imprégné de dialectique, dont la question de la relation est centrale et nous permet déjà d'anticiper le haut degré d'importance que peut détenir le concept de classe sociale.

## **Chapitre 2 : La division du travail**

### ***Travail et propriété***

Notre approche est encore très abstraite de développement historique, nous n'avons également fait qu'effleurer ce que sont les rapports sociaux. Ceux-ci se développent sur base des besoins évoluant à partir de l'accroissement de la population et du

développement des moyens de production. Pour comprendre ce qu'ils sont, Marx et Engels les analysent dans la dynamique historique, au travers de la production, de la division du travail, de la propriété et de la socialisation du travail. Marx et Engels nous disent :

L'on reconnaît de la façon la plus manifeste le degré de développement qu'on atteint les forces productives d'une nation au degré de développement qu'a atteint la division du travail (IA, p. 71).

Cela signifie que lorsque de nouveaux moyens de production sont développés afin de répondre aux besoins, une nouvelle organisation du travail devient nécessaire pour les faire fonctionner correctement. Cela implique une parcellisation des forces de travail qui va se répartir dans ces moyens de production. Cette division est nécessaire pour augmenter l'optimisation de la production, mais en même temps cette division du travail implique un nouveau rapport dans la production qui, historiquement, implique un nouveau mode d'exploitation. Cependant, ce n'est pas simplement la division du travail en elle-même qui produit ce rapport d'exploitation :

Les divers stades de développement de la division du travail représentent autant de formes différentes de la propriété ; autrement dit, chaque nouveau stade de la division du travail détermine également les rapports des individus entre eux pour ce qui est de la matière, des instruments et des produits du travail (IA, p. 72).

Cette division implique un rapport spécifique sur les moyens de production. Ce sont des individus qui se voient parcellisés selon les besoins des moyens de production, et leur place dans la production va impliquer un rapport de propriété différent. Nous avons donc l'apparition de communautés avec des besoins et des intérêts différents selon leur rapport de propriété, déterminé à la fois matériellement et historiquement. Cette propriété concerne la matière, les instruments techniques et le produit du travail, étant donné que cela est un résultat de la division du travail, le rapport de propriété d'un individu ou d'une communauté est défini par les rapports sociaux de son époque. Nous retrouvons le présupposé que l'individu développe un rapport à la nature (moyens d'existence) interdépendant avec son rapport social (division du travail).

Le matérialisme historique va donc s'intéresser non seulement au développement de la production, mais également à l'activité humaine dans ces rapports objectifs et relationnels de production. Lorsqu'on applique une méthode dialectique à ces

fondements épistémologiques, nous voyons qu'en employant l'analyse nous arrivons à une compréhension d'une complexité presque irréductible du réel, c'est-à-dire que nous trouvons de multiples séparations divisées par secteur de production. Et à l'intérieur de celles-ci se retrouveront des subdivisions dans le travail qui vont continuer à se complexifier selon le développement des moyens de production. Cette complexité de la production manifestera également une diversité des rapports de production et d'exploitation différents selon le moment historique. Cependant, par l'exposition synthétique, cette complexité ne sera pas irréductible pour comprendre la logique dominante de la production à une période historique donnée. C'est-à-dire à comprendre le mode de production dominant et le rapport d'exploitation systémique qui y correspond. Les différentes formes de production et d'exploitation, présentes de manière latente ou marginale sont justement la présence soit d'un mode de production passé soit les bourgeons d'une évolution d'un futur mode de production dont les conditions de développement ne sont pas encore présentes.

Pour comprendre un mode de production, il faut être attentif à la division du travail et au rapport de propriété, car ce sont les déterminants des individus et des communautés d'intérêts dans un système. Nous avons ces deux éléments matériels centraux dans l'évolution historique, mais il faut arriver à étudier ces phénomènes dans leur relation. Ils sont tous deux unis dans cette perspective :

Du reste, division du travail et propriété privée sont des expressions identiques, on énonce, dans la première, par rapport à l'activité, ce qu'on énonce dans la seconde, par rapport au produit de cette activité (IA p. 92).

L'expression de la division du travail est la répartition de l'activité du travail tandis que l'expression de la propriété est la répartition des produits du travail entre des individus et/ou communautés. Malgré qu'elles soient liées, il ne faut pas identifier ces deux phénomènes, dans l'acte productif il y a l'acte et le produit qui sont deux moments causalement reliés, mais qui peuvent détenir un statut onto social différent.

### ***Dépendance et contradiction***

Pour Marx et Engels, cette division et distribution des tâches et du résultat de la production est à l'origine des inégalités. D'un point de vue individuel ou des

communautés, c'est une division socio-économique qui va venir éclater l'unité des intérêts qui pouvait plus ou moins exister dans les formes de relations primitives :

De plus, la division du travail implique du même coup la contradiction entre l'intérêt de l'individu singulier ou de la famille singulière et l'intérêt collectif de tous les individus qui sont en relation entre eux ; qui plus est, cet intérêt collectif n'existe pas seulement, mettons dans la représentation, en tant qu' « intérêt universel », mais d'abord dans la réalité comme dépendance réciproque des individus entre lesquels se partage le travail (IA, p. 92).

Nous avons donc un phénomène matériel contradictoire, les besoins individuels peuvent être de plus en plus satisfaits grâce aux moyens de production, ceux-ci se reposant sur un travail de plus en plus socialisé, c'est-à-dire par une dépendance réciproque des travailleurs qui vont produire collectivement d'une manière plus avancée et performante. En effet, cette socialisation produit des besoins macro qui n'existaient pas avant la forme de socialisation. De ce fait, la socialisation répond à la fois à un besoin individuel partagé, mais qui pose un cadre interdépendant pouvant venir contrarier l'intérêt individuel initial. Cette évolution sociale collective reste naturelle, dans le sens qu'elle n'est pas contrôlée consciemment par les individus qui y prennent part, ce qui est à l'origine de la contradiction entre le travail socialisé et l'intérêt individuel :

La puissance sociale, c'est-à-dire la force productive décuplée qui naît de la coopération des divers individus conditionnée par la division du travail, n'apparaît pas à ces individus comme leur propre puissance conjuguée, parce que cette coopération elle-même n'est pas volontaire, mais naturelle ; elle leur apparaît au contraire comme une puissance étrangère, située en dehors d'eux, dont ils ne savent ni d'où elle vient ni où elle va, qu'ils ne peuvent donc plus dominer et qui, à l'inverse, parcourt maintenant une série particulière de phases et de stades de développement, si indépendante de la volonté et de la marche de l'humanité qu'elle dirige en vérité cette volonté et cette marche de l'humanité (IA, pp. 94-95).

Cette contradiction vient de l'aliénation des forces productives aux producteurs. L'humain s'est différencié de l'animal en produisant ses propres moyens d'existence afin de s'extirper des contingences naturelles, en maîtrisant les lois de la nature. Cependant, cette force productive a produit ses propres lois, c'est-à-dire qu'elle s'est développée selon une logique qui n'était ni consciente ni maîtrisée par les producteurs.

Alors que la production est le point central de la vie humaine, elle développe sa propre logique incontrôlée qui va guider le développement social et économique de la société humaine. L'être humain développe donc une puissance libératrice dont il est l'agent actif grâce à un travail collectif, mais il est privé de réflexion et de contrôle à la fois sur la place qu'il a dans l'activité sociale et dans la répartition du produit de celle-ci. La naturalité de la production est donc à comprendre comme l'incapacité humaine de contrôler son activité et correspond donc à subir les lois objectives comme une puissance étrangère qui l'asservit et le domine qui sont elles-mêmes le résultat de l'interdépendance d'une production collective.

Et enfin, la division du travail nous offre immédiatement le premier exemple du fait suivant : aussi longtemps que les hommes se trouvent dans la société naturelle, donc aussi longtemps qu'il y a scission entre l'intérêt particulier et l'intérêt commun, aussi longtemps donc que l'activité n'est pas divisée volontairement, mais du fait de la nature, l'action propre de l'homme se transforme pour lui en puissance étrangère qui s'oppose à lui et l'asservit, ou qu'il la domine (IA, pp. 93-94).

Ce passage nous exprime explicitement à quel point nous sommes dans une construction de gnoséologie praxique. Tout l'enjeu est d'arriver à résoudre les dominations systémiques qui sont des aliénations de l'action humaine. Praxique, car il n'est pas indiqué que c'est une simple bonne compréhension du monde qui permettrait à l'homme de se réconcilier avec lui-même, mais c'est bien une réunion des intérêts qui est un phénomène issu directement du réel, du mode de production existant. C'est en ce sens qu'on peut anticiper que le dénouement de cette contradiction serait d'arriver à établir une adéquation entre les intérêts de la production collective avec ses agents et leurs intérêts individuels dans le réel, ce qui signifie changer le régime de production et son rapport de propriété. En termes de philosophie politique, cela veut dire réharmoniser la société et l'individu de sorte de sortir de l'état de nature de la production pour rendre ces lois artéfactuelles dans un état conscient de la production.

Cependant, Marx et Engels ne s'arrêtent pas à ce constat qui est encore très général, car cette proposition théorique est abstraite en se posant à la hauteur de l'Humanité, comme ensemble, son contenu réel est le fait que cette scission d'intérêt, cette aliénation de la production, est l'origine de l'inégalité dans le monde humain. Sa

manifestation est dans les rapports sociaux de propriété qui forment des classes sociales et des intérêts de classe contradictoires. Ces rapports, suivant la logique aliénée du développement des forces productives, sont arrivés à la phase capitaliste qui est, à l'époque de nos auteurs, l'aboutissement le plus actuel de la polarisation de la propriété. Avec un pôle qui en est privé et dont les conditions de vie deviennent de plus en plus insupportables et un autre pôle de propriétaires qui accumulent des richesses et de la liberté dans une quantité inimaginable.

Ces deux pôles sont intrinsèquement, antagoniquement et dialectiquement liés. Ils sont intrinsèquement liés, car ils sont le produit social du même phénomène matériel qu'est le développement des forces productives. Ils sont antagoniquement liés, car l'accumulation du propriétaire est telle, qu'elle ne peut que se reposer sur le produit d'un travail collectif, de ce fait son être est directement lié à l'exploitation des producteurs. Tandis que l'être aliéné du producteur est dans la négation de sa liberté à pouvoir bénéficier du produit de sa propre force productive, mais également du produit collectif du travail socialisé, cet état d'être étant réciproquement conditionné par le propriétaire. Et, enfin, dialectiquement liés, car la polarisation contradictoire est le facteur qui permet à la fois au propriétaire de comprendre que l'état des choses dépend de sa capacité à exploiter et au producteur de prendre conscience d'une part de son aliénation de plus en plus accrue à la vue du déploiement des richesses dont il est privé, donc de sa négativité, et d'autre part son rôle essentiel dans le process de production, donc sa positivité, et permettant l'appréhension de la possibilité de dépassement de l'état immédiat des rapports sociaux.

Évidemment, le tableau que nous décrivons dressé par Marx et Engels ne se révèle pas aussi simplement dans le réel, c'est d'ailleurs là tout l'enjeu de la lutte des classes comme élément dynamique de la dialectique de l'histoire. Par ailleurs, c'est la description fine de ce processus qui occupera nombre de leurs ouvrages tels que le Capital.

### ***Le prolétariat***

Avec les caractéristiques que nous avons vues, nous pouvons déjà donner deux caractères du prolétariat en tant que classe. Le premier est qu'il possède des conditions matérielles naturelles liées à la dialectique des besoins :

Le développement des forces productives est une condition pratique préalable absolument indispensable, car, sans lui, c'est la pénurie qui deviendrait générale, et avec le besoin, c'est aussi la lutte pour le nécessaire qui recommencerait et l'on retomberait fatalement dans la même vieille gadoue (IA, p. 95).

Le prolétariat en tant que classe est le produit du long processus de développement des forces productives, bien que ce processus historique puisse être lent et aliénant, il reste la condition *sine qua non* de l'émancipation des besoins naturels premiers. Il représente la classe productive historiquement la plus développée et donc la plus à même de s'émanciper des contraintes naturelles par son propre travail. Le second caractère est sa position historique universelle dans le développement social :

Il est également une condition pratique *sine qua non*, parce que des relations universelles du genre humain peuvent être établies uniquement par ce développement universel des forces productives et que, d'une part, il engendre le phénomène de la masse « privée de propriété » simultanément dans tous les pays (concurrence universelle), qu'il rend ensuite chacun d'eux dépendant des bouleversements des autres et qu'il a mis enfin des hommes empiriquement universels, vivant l'histoire mondiale, à la place des individus vivant sur un plan local. [...] Le prolétariat ne peut donc exister qu'à l'échelle de l'histoire universelle, de même que le communisme, qui en est l'action, ne peut absolument pas se rencontrer autrement qu'en tant qu'existence « universelle » (IA, pp. 95-96).

Cet extrait substantialise l'analyse éclairée que Marx et Engels ont su produire sur la situation et l'évolution inévitable du développement d'une économie locale, nationale, vers une économie internationalisée dès 1845. Ils comprennent que la logique économique du capitalisme, au travers du mécanisme de la concurrence et de la production socialisée, va produire un capitalisme mondialisé. Dans cette citation, on peut comprendre deux lois essentielles à ce capitalisme mondialisé qui sont unies dans la logique du besoin d'acquérir des bénéfices maximums de la bourgeoisie :

Premièrement, ce besoin pousse à une intelligence pratique du mode de production, c'est-à-dire que, comme les bénéfices sont liés à la production de biens (donc au développement des moyens de production et forces productives), il doit optimiser cette dernière, ce qui implique de développer l'organisation et la division du travail. Ceci va produire une production divisée selon les possibilités et spécialités locales afin que l'efficacité du rendement soit à son degré maximal. Cette organisation mettant en lien

les différentes localités engendre une production mondialisée, engendrant parallèlement une interdépendance mondiale des individus et groupes d'individus. Cette interdépendance fait que tout bouleversement dans une localité peut provoquer une déstabilisation de l'équilibre mondial, ou du moins une modification de trajectoire de la dynamique internationale de production. Cet élément n'est pas anodin, c'est historiquement nouveau et très récent dans l'échelle de l'humanité, on ne parle pas ici d'un « effet papillon » qui impliquerait un étalement de causalités rendant la chose incompréhensible, mais bien d'une logique étudiable empiriquement d'un nouveau mode d'existence universellement lié à tous les êtres humains.

Évidemment, la première critique adressée à ce constat est que cette interdépendance universelle sert uniquement à l'exploitation accrue et la mise en concurrence des travailleurs. Donc qu'elle est une aliénation universelle et que cette dynamique est à combattre. Cette position, bien qu'argumentable, n'est pas juste, car elle ne comprend pas la dialectique matérialiste à l'œuvre dans la position marxiste. Il est vrai que le capitalisme, bien qu'il doive optimiser sa production, à sa recherche de profit qui prévaut comme loi fondamentale peut entrer en contradiction avec le potentiel de développement des forces productives. C'est d'ailleurs là tout l'argument principal du passage au communisme que proposent Marx et Engels. Elle est également non dialectique, c'est ce qui apporte notre deuxième loi :

Comprendre uniquement l'aliénation du capitalisme revient à prendre uniquement en compte la compréhension du capitalisme sous le prisme de la classe capitaliste, c'est-à-dire de voir la société comme un bloc historique figé, où le mode de production serait entièrement dédié et contrôlé hégémoniquement par la classe bourgeoise. Nous avons vu que la grille d'analyse dialectique objective doit se baser sur une compréhension de l'économie dynamique par la relation des classes sociales. Il faut donc pouvoir aborder les questions sociales également dans leur dimension prolétarienne, c'est pourquoi la citation précédant celle que nous analysons est si importante : c'est la production optimisée, mondialisée, qui permet de ne pas retourner dans *la même vieille gadoue* c'est-à-dire de produire la possibilité (non-atteinte dans le capitalisme) de répondre à l'ensemble des besoins de tous les êtres humains.

Comme nous l'avons vu plus haut, le fonctionnement du capital, basé sur l'exploitation et la propriété, va développer les forces productives sur base de sa

logique. Ce qui signifie priver les individus de leurs propriétés, et d'ultimement asservir toute la planète à cette logique d'exploitation afin de concentrer une propriété sans cesse plus importante aux mains de quelques capitalistes. Cet élan de privation de propriété « U-1 » (qui tend vers une privation universelle sauf 1 propriétaire) produit une masse qui va partager le même intérêt face à la même classe capitaliste internationale partageant la même loi de développement interne. Historiquement, c'est l'intérêt, le besoin, le plus universel qui ait existé, c'est pourquoi la masse prolétaire, celle-là même privée de propriété et devant vendre sa force de travail pour (sur)vivre, a acquis la possibilité de devenir une classe révolutionnaire universelle.

Avant de conclure ces deux lois (1 : développement historique nécessaire, 2 : classe universelle), il est important de ne pas considérer la société avec une position méthodologique axée sur la classe bourgeoise où le prolétariat aurait une essence purement négative et subirait une aliénation de son travail impliquant systématiquement que le travail, en lui-même, serait aliénant. Cela la catégorise comme classe sans force de changement. Il faut proposer une approche dialectique qui prend en compte le dynamisme des positifs et négatifs de chaque situation pour chaque classe, comprenant le rôle réel de chaque phénomène social à l'aune du rôle matériel objectif au sein du mode de production global.

La position historique universelle du prolétariat dans la production est donc produite parce que d'une part tout changement, action, bouleversement, social localisé peut prendre une ampleur mondiale, lui donnant la possibilité d'être un acteur historique mondial, et d'autre part parce que la masse prolétarienne est unie universellement autour d'un besoin (engendré négativement par la logique du capitalisme, mais étant positive pour le prolétariat en tant qu'agent historique) commun, ce qui place le prolétariat comme potentielle classe universelle.

Le prolétariat est donc à la fois une classe historiquement déterminée par l'évolution économique et historique des sociétés humaines, et une classe qui a un potentiel universel. Ces deux caractéristiques analysées sont comprises ensemble par Marx et Engels :

La dépendance universelle, cette forme naturelle de la coopération des individus à l'échelle de l'histoire mondiale, sera transformée par cette révolution communiste en contrôle et domination consciente de ces puissances qui, engendrées par l'action

réci-proque des hommes les uns sur les autres, leur en ont imposé jusqu'ici, comme si elles étaient des puissances foncièrement étrangères, et les ont dominés (IA, p. 99).

Ce qui est philosophiquement à l'œuvre dans cette phrase est l'union dialectique entre le nécessaire et la contingence produisant elle-même un dépassement entre le déterminisme et la liberté. En effet, l'analyse historique montre que l'évolution humaine suit la nécessité des besoins produisant une structure sociale de classe déterminée, comme ces structures sociales ne sont pas pleinement contrôlées elles restent une puissance déterminée qui produit nécessairement les conditions de sa propre évolution. Cependant, cette évolution crée des formes de coopérations qui sont nécessaires à une possibilité d'émancipation de l'humanité, c'est-à-dire la possibilité qu'a l'humanité d'agir sur son avenir, de contrôler ce qui la détermine afin d'être libre. Cette possibilité est possible donc contingente, c'est le processus de la lutte des classes, des individus qui, poussés par leurs besoins nécessaires, produisent collectivement des changements qualitatifs à la structure déterminée. Le prolétariat est universel, car il représente la possibilité de l'aboutissement d'un contrôle complet des besoins naturels et des lois de la société, universel, car il est l'aboutissement de la coopération qui va remplacer la dynamique de domination, car cette dynamique est intrinsèquement aliénante. C'est ce que représente le communisme, une domination consciente de la société par la coopération universelle des individus.

Dans cette conclusion sur le prolétariat, nous voyons que le concept de conscience est important, qu'il semble essentiel dans la compréhension analytique des classes sociales. Nous avons déjà noté qu'il n'y avait pas la possibilité de séparer les idées et la conscience dans ce texte de Marx, sauf en contraste avec l'idéologie (conscience adéquate et conscience idéologique). Nous comprenons dès lors la notion de conscience de manière pauvre, comme une idée réflexive, nous ne construirons pas de manière systématique la conscience comme concept dialectique. Cependant, nous pouvons déjà aborder dans notre optique gnoséologique l'origine de la production des idées pour en poser quelques bases. C'est nécessaire pour ne pas tomber dans un matérialisme vulgaire qui aurait tendance à rejeter tout ce qui est idéal au second plan. Mais avant cela, faisons une parenthèse dialectique qui permet de préciser nos propos, et donc d'anticiper des critiques.

### ***Parenthèse dialectique 2/3***

Nous avons abordé la dynamique dialectique dans les paragraphes précédents à propos de la critique argumentable d'aliénation au sein de la production capitaliste, qui est en partie juste. D'ailleurs, le phénomène d'aliénation est décrit par nos auteurs, mais elle est recevable en tant que critique seulement si on la conçoit dans une relation dialectique :

Dans le développement des forces productives, il arrive un stade où naissent des forces productives et des moyens de circulation qui ne peuvent être que néfaste dans le cadre des rapports existants et ne sont plus des forces productives, mais des forces destructrices (le machinisme et l'argent), - et, fait lié au précédent, il naît une classe qui supporte toutes les charges de la société, sans jouir de ses avantages, qui est expulsée de la société et se trouve, de force, dans l'opposition la plus ouverte à toutes les autres classes, une classe que forme la majorité des membres de la société et d'où surgit la conscience de la nécessité d'une révolution radicale, conscience qui est la conscience communiste et peut se former aussi, bien entendu, dans les autres classes quand on y voit la situation de cette classe (IA, p. 100).

Ce passage permet avant tout de comprendre qu'il n'y a pas de binarité simple qui se baserait sur une moralité de bien ou de mal, du bon prolétariat contre la mauvaise bourgeoisie, du mauvais développement économique dégradant les anciens bons rapports économiques. Lorsque des forces productives deviennent des forces destructives, c'est-à-dire qu'elles ne permettent plus de continuer à répondre aux besoins de son époque, elles deviennent des outils aliénants pour la classe productrice exploitée dans le cadre des rapports existants qui ne peut réaliser ses besoins. Cela signifie que la nouvelle forme des forces productives qui apparaît et aliène n'est néfaste que concrètement à un moment historique où elles rentrent en contradiction dans leur utilité globale dans le système. Ce point dialectique est nécessaire, car l'approche purement analytique, telle que la néoclassique, qui se prive de la dynamique structurelle va identifier le symptôme de l'aliénation comme sa propre source. Sans en comprendre la source, il est alors impossible d'une part de théoriser la nécessité d'une *révolution radicale* (dans le sens systémique) et d'autre part la possibilité de création d'une nouvelle classe sociale homogène à l'aune de la contradiction commune, car

chaque aliénation aura sa propre source autonome, et de ce fait cela prive le prolétariat de son caractère universel.

Maintenant que nous avons approfondi la critique non dialectique du système économique, regardons la compréhension négative non dialectique du prolétariat. Nous avons déjà expliqué que la position méthodologique d'analyse de la société, où la base est une compréhension qui part exclusivement de la position de la classe dominante, n'est pas juste. Pour essayer de justifier cette position, deux justifications peuvent être mobilisées afin de conclure à l'approche négative du prolétariat : la première est de penser que la classe dominante, en tant que dominante, contrôle l'entière du système, qu'elle imposerait ses propres outils qui servent à exploiter la classe dominée. La seconde est de poser une absence d'activité de la part de la classe dominée, qu'elle serait passive, entièrement aliénée et déterminée, par son contexte de soumission, à rester soumise.

[...] à chaque stade se trouvent donnés un résultat matériel, une somme de forces productives, un rapport avec la nature et entre les individus, créés historiquement et transmis à chaque génération par celle qui la précède, une masse de forces de production, de capitaux et de circonstances, qui d'une part, sont bien modifiés par la nouvelle génération, mais qui, d'autre part, lui dictent ses propres conditions d'existence et lui impriment un développement déterminé, un caractère spécifique ; par conséquent les circonstances font tout autant les hommes que les hommes font les circonstances (IA, p. 103).

Ce passage nous donne les éléments de réponses contre les justifications d'une pure négativité du prolétariat. Concernant la première de celles-ci, ce n'est pas la classe dominante qui impose, par pure volonté, une utilisation certaine des outils de production, c'est justement le contexte des forces productives qui produit une hiérarchie et une organisation sociale déterminée qui conditionne son utilisation. La classe dominante qui hérite de ces circonstances peut entretenir et développer le système social dans sa forme aliénante, cependant cela ne signifie pas que les forces productives lui sont liées dans une application nécessaire, mais qu'elles sont elles-mêmes conditionnées par les conditions d'existence données. Une certaine forme d'aliénation, correspondant à une utilisation déterminée d'un mode de production, peut être modifiée justement lorsque le contexte est changé, cela signifie que des forces

productives peuvent prendre des formes différentes et n'ont pas d'essence aliénante. Concernant la deuxième, justement une génération reçoit un contexte à la fois nécessaire et déterminé, mais ce ne sont pas des conditions automatiques de reproductions sociales, cela ne produit pas des hommes simplement adéquats à ces besoins : *une masse de forces de production est bien modifiée par la nouvelle génération*. Les besoins modifiés selon le développement des forces productives vont former de nouvelles dynamiques au sein de la société. Par exemple, le prolétariat vit en effet une privation dans son rapport à la bourgeoisie, mais cela ne l'empêche pas, via son rôle de producteur, de savoir contrôler les moyens de production et peut être l'agent central de modification des circonstances.

### **Chapitre 3 : La production des idées**

Pour synthétiser ce que nous avons vu dans le chapitre 2 sur le concept de classe, nous pouvons en dire que la division sociale du travail dans sa forme naturelle crée une différence entre une classe de travailleur, qui est les producteurs réels et une classe de propriétaires, dont la propriété peut se situer sur les aspects de la matière, des instruments et du produit du travail. Cette relation sociale dans le mode de production les lie intrinsèquement, dialectiquement et antagoniquement, mettant la classe propriétaire dans une position de domination sur la classe productrice. Néanmoins, la classe dominée peut contenir une puissance de changement social dans des conditions d'existence dont le développement économique lui permet d'effectuer un dépassement de la restriction de ses besoins, formant une communauté d'intérêts positifs. La logique du concept de classe signifie donc qu'elle est l'élément matériel qui permet le changement social du mode de production. Nous rejoignons donc Marx et Engels quand ils disent :

[...] les éléments d'un bouleversement total sont, d'une part, les forces productives existantes et, d'autre part, la formation d'une masse révolutionnaire qui fasse la révolution, non seulement contre des conditions particulières de la société passée, mais contre la « production de la vie » antérieure elle-même, contre l'« ensemble de l'activité qui en est le fondement (IA, p. 104).

Les *conditions particulières* étant les mécanismes de domination que la classe productrice subit et la *production de la vie antérieure* étant la manière systémique de

production et de répartition de la propriété. Nous avons également vu que la classe prolétaire portait en elle des caractéristiques de dépassement universel, dans le sens qu'elle incarne la possibilité et la réalité actuelle d'une interdépendance mondiale et d'une capacité totale de répondre aux besoins humains. Toutefois, cette masse révolutionnaire, qui constitue la classe révolutionnaire, doit développer une action émancipatrice consciente de son action : *une classe que forme la majorité des membres de la société et d'où surgit la conscience de la nécessité d'une révolution radicale, conscience qui est la conscience communiste*. C'est pourquoi nous allons chercher à comprendre le statut épistémologique de ce phénomène de conscience, donc explorer le fondement gnoséologique des idées.

### ***Fondement matérialiste***

Nous avons donc des groupes de personnes dans une société dont il est possible d'en définir des limites selon l'angle d'approche. Cependant, dans notre approche matérialiste qui veut s'approcher au plus près de la réalité et d'un point de vue scientifique, il faut utiliser les repères économiques objectifs qui placent les humains dans certaines positions dans la division du travail selon leur rôle dans le mode de production.

Évidemment, toujours dans l'optique de la 11e thèse sur Feuerbach, avoir une approche descriptive d'un moment ou stade de la société ne suffit pas, il faut comprendre comment, dans le processus historique, ces groupes arrivent à faire changer l'histoire, car c'est là le noyau du programme philosophique de Marx.

Nous avons vu au chapitre 2 que l'humain se distingue des autres espèces au travers de sa capacité à produire ses propres moyens d'existence. Cependant la conscience, la culture et toutes les constructions idéelles ne sont pas un phénomène qu'il faut réduire à l'arrière-plan, même s'ils sont un produit du contexte matériel donné que l'humain reçoit. Cela signifie que l'étude des idées est méthodologiquement seconde, sans remettre en cause leurs actions réciproques dans la totalité.

Pourtant, le titre de l'ouvrage que j'utilise comme base de fondation du marxisme s'appelle *l'idéologie allemande*, on pourrait penser que l'étude des idées doit être première. Mais le titre de cet ouvrage correspond surtout à son époque et son objectif qui étaient de démystifier la lecture idéaliste anhistorique du monde afin de proposer

une nouvelle méthode philosophique que nous avons évoquée ci-dessus. Bien que la lecture idéaliste et idéologique du monde soit encore actuellement dominante de différentes manières, l'objectif fixé dans cet écrit n'est pas d'actualiser cette critique, mais de comprendre comment l'idée, la conscience, est un élément qui existe, modifie, fonctionne organiquement avec le système de classe.

Faisons d'abord le lien entre le matérialisme historique et la production d'idée en reprenant ce passage :

Voici donc les faits : des individus déterminés qui ont une activité productive selon un mode déterminé entrent entre dans des rapports sociaux et politiques déterminés. Il faut que, dans chaque cas particulier, l'observation empirique montre dans les faits, et sans aucune spéculation ni mystification, le lien entre la structure sociale et politique et la production.

La structure sociale et l'État résultent constamment du processus vital d'individus déterminés ;

mais de ces individus non point tels qu'ils peuvent s'apparaître dans leur propre représentation, ou apparaître dans celle d'autrui, mais tels qu'ils sont en réalité, c'est-à-dire, tels qu'ils œuvrent et produisent matériellement ; donc tels qu'ils agissent dans les limites, des présuppositions et des conditions matérielles déterminées et indépendantes de leur volonté (IA, pp. 76-77).

Dans le premier paragraphe, nous trouvons la thèse du matérialisme qui exige une méthode d'étude scientifique pour comprendre la relation entre les forces productives (structure de production) et les rapports sociaux (structure sociale et politique), car les relations sociales procèdent de l'état des forces productives. Cette thèse apporte aussi le fait que ce sont des individus déterminés qui ont une activité au sein de la structure (mode de production).

La phrase du deuxième paragraphe vient compléter cette position avec une précision importante. Ce n'est pas la structure productive qui est le moteur de l'évolution historique, ce n'est pas non plus d'elle d'où proviendrait simplement la structure sociale, mais elle provient du processus vital d'individus déterminés. C'est important, cela signifie que la méthode ne doit pas être purement structuraliste, car l'atome, l'élément le plus petit, qui est le moteur dynamique de l'histoire sont les individus. Qui plus est, les individus dans leur processus vital, c'est-à-dire que, même si une génération reçoit un contexte de vie déterminé et déterminant (comme nous

l'avons décrit ci-dessus), ce sont leurs besoins actuels et leurs interactions qui produisent la structure sociale et politique.

Il faut donc s'intéresser à l'individu, mais le troisième paragraphe nous rappelle que ce radicalisme (l'atome, la racine de la société = l'humain) doit rester matérialiste. C'est-à-dire que bien que ce soient les individus qui produisent la structure sociale et politique, celle-ci n'est pas le produit d'une volonté, d'idées, qui seraient ensuite appliquées dans le monde. En effet, la production d'idées, plus précisément de représentations, est directement liée à l'agir réel dans les limites des présuppositions et des conditions matérielles déterminées et indépendantes de leur volonté. Nous voyons ici que la représentation prend le même statut que nous avons exposé dans la première partie, c'est-à-dire que sa réalité ne signifie pas qu'elle est adéquate à ce qu'est l'individu dans le réel matériel. Nous refusons donc ici, au travers de la méthode qui nous est proposée, une approche de choix rationnel ou d'individualisme méthodologique. En effet la structure sociale ne provient pas de ce que les individus peuvent penser rationnellement, mais naît au travers d'une pratique effective non spécifiquement consciente. Le radicalisme humain proposé n'est pas un nominalisme parce que la pratique de l'individu, au travers de l'évolution historique des modes de production, des besoins prédéterminés et de la socialisation du travail, n'est ni autonome ni libre. En bref, c'est bien la vie qui détermine les représentations, mais cela ne signifie pas leur véracité scientifique d'étude du monde. Marx et Engels appuient explicitement cette distinction, particulièrement dans cette citation :

Ce sont les hommes qui sont les producteurs de leurs représentations, de leurs idées, etc., mais les hommes réels agissant tels qu'ils sont conditionnés par un développement déterminé de leurs forces productives et du mode de relations qui y correspond, y compris les plus larges que celles-ci peuvent prendre. La conscience ne peut jamais être autre chose que l'Être conscient et l'Êtres hommes est leur processus de vie réel (IA, pp. 77).

Donc les idées, les représentations et la conscience de l'humain sont les produits de la pratique humaine. Elles sont issues du processus de la vie réelle, en produisant leur existence, les humains produisent la représentation du monde et d'eux-mêmes. Cela signifie que la conscience est toujours une conscience de quelqu'un comme être situé historiquement et socialement, en même temps qu'une conscience d'une chose

existante dans le monde en rapport avec sa pratique. Étant donné qu'ils ne choisissent pas leurs conditions de vie, mais les reçoivent d'une manière déterminée, cela détermine leur pratique de production de leurs moyens d'existence, et donc détermine également leurs représentations. La représentation correspond aux conditions d'existence, forces productives et rapports sociaux correspondants. Cependant il est évident qu'il peut y avoir une différence entre la représentation et l'être réel dans ses conditions matérielles. Alors, il faut se poser la question de pourquoi et comment peut-il y avoir cette différence qui peut être contradictoire, pourquoi n'y a-t-il pas une adéquation absolue entre le réel et la conscience si celle-ci en découle directement ?

### ***Historicisation***

Ce décalage provient de deux processus historiquement liés : la division du travail et l'idéologie.

Pour décrire rapidement ce qu'est l'idéologie : c'est un phénomène, provenant de la division du travail, qui est le produit idéal de l'aliénation matérielle, concrètement elle se présente comme une perception du réel où il y a un renversement du lien de causalité entre la pratique et l'idée. C'est-à-dire une compréhension du monde où la conscience va foncièrement définir et déterminer l'existence matérielle. L'idéologie est donc une abstraction qui pose l'idée comme autonome de la matérialité et pose la conscience comme étant la radicalité de la réalité de l'individu vivant.

Dans notre approche matérialiste, où l'idée provient de la pratique réelle, nous pouvons déjà émettre l'hypothèse que l'origine de cette abstraction idéale de la conscience doit être une aliénation matérielle vécue et pratiquée dans le réel. C'est-à-dire que les sublimations et mystifications de l'idéologie proviennent d'un processus matériel empiriquement constatable. Dans ce sens, il n'y a donc pas lieu de parler d'autonomie réelle de l'idée, celles-ci n'ont pas d'histoire propre, mais elles se développent conditionnellement à la production et aux rapports matériels des individus. Cette hypothèse exige dès lors qu'on examine sur quelles réalités matérielles l'abstraction idéologique a pu se développer pour comprendre comment une représentation et une conscience de soi et des autres ont pu se détacher de la réalité pratique. Nous allons donc chercher comment nos auteurs décrivent l'origine matérielle de la production de l'idéologie.

L'idéologie n'est pas un phénomène qui apparaît spontanément, mais est issu d'un processus historique et social. Pour comprendre ce processus historique, il faut se référer à la partie épistémologique du chapitre 1. C'est donc sur base de ces rapports historiques « originels » (besoins naturels, productions des besoins, développement démographique, développement des rapports sociaux) que vont se fonder nos propos.

Pris dans ses conditions matérielles, l'humain n'en a pas une relation mécanique, il développe des idées, des pensées, qui sont l'activité de son esprit qui se manifeste en tant que conscience. La conscience est un produit matériel et social, matériel dans deux sens. D'une part, dans le sens qu'elle n'est pas pure, mais dépend d'une organisation physique : elle est entachée d'une matière qui se présente ici sous forme de *couches d'air agitées, de sons, en un mot sous la forme du langage*. Ce langage (ou plutôt le matériau d'expression pour un sens plus générique) est donc la conscience réelle en tant que pratique :

Le langage est aussi vieux que la conscience, le langage est la conscience réelle, pratique, existant aussi pour d'autres hommes, existant donc alors seulement pour moi-même aussi et, tout comme la conscience, le langage apparaît qu'avec le besoin, la nécessité du commerce avec d'autres hommes (IA p. 89).

D'autre part, elle est matérielle dans son origine, car elle provient et se développe selon les besoins humains, plus particulièrement du besoin de commercer, qu'il faut comprendre comme entrer en rapport et en échange avec d'autres humains. C'est cette nécessité d'entrer en rapport pour affronter les hostilités naturelles (conscience de son existence conditionnée) qui fait qu'elle est un produit social. Ce rapport socionaturel de la conscience n'est cependant pas qu'un rapport à l'autre, il est dynamique et réciproque avec le Moi, de ce fait il y a une existence de ce rapport pour soi.

Nous pouvons donc résumer que la conscience est la manifestation individuelle du vivre en société et que celle-ci est déterminée par les conditions matérielles de l'existence de l'individu et, par conséquent, elle peut évoluer avec elles.

Nous avons vu auparavant, au travers d'une analyse historique, que la division du travail produit une différence de place dans le système productif qui permet à des classes aux besoins et intérêts contradictoires de se former. C'est dans la même perspective historique qu'il nous faut approcher le rapport entre conscience et division du travail.

La conscience primitive était unie : la simplicité de la production limitait la division du travail dans un cadre assez restreint, autant dans le nombre d'individus que dans la nature des tâches. L'évolution de la production, qui apporte un développement du travail avec une division des tâches au sein d'une communauté, produit également une division entre le travail matériel et le travail intellectuel. Pour nos auteurs, cette division est une des mutilations fondamentales de la pratique et de la vie humaine, elle est un des éléments fondamentaux : « La division du travail ne devient effectivement division du travail qu'à partir du moment où s'opère une division du travail matériel et intellectuel » (IA, p. 90).

Cette citation souligne l'importance de la division du travail entre le manuel et l'intellectuel. C'est cela qui produit l'aliénation la plus profonde, car elle divise la personne qui produit de la possibilité d'avoir connaissance, conscience, du pourquoi de son activité. En ce sens, la classe productrice ne détient plus la capacité d'influencer consciemment la forme que prend la société, alors qu'elle en est l'agent, ce fait la rend passive et la soumet aux lois sociales. Au contraire, la classe propriétaire détient les rênes de la société, ce qui lui permet de construire l'orientation sociale de la communauté humaine. Mais cette division arrive également à se séparer au sein de la classe propriétaire :

Nous retrouvons ici la division du travail que nous avons rencontrée précédemment comme l'une des puissances capitales de l'histoire. Elle se manifeste aussi dans la classe dominante sous forme de division entre le travail intellectuel et le travail matériel si bien que nous aurons 2 catégories d'individus de cette même classe. Les uns seront les penseurs de cette classe, les idéologues actifs, qui réfléchissent et tirent leur substance principale de l'élaboration de l'illusion que cette classe se fait sur elle-même tandis que les autres auront une attitude plus passive et plus réceptive en face de cette pensée et de ces illusions, parce qu'ils sont, dans la réalité, les membres actifs de cette classe et qu'ils ont moins de temps pour se faire des illusions et des idées sur leurs propres personnes (IA, p. 112).

D'un côté, il va y avoir une spécialisation de la gestion de la production, tandis que, d'un autre, ce sera une spécialisation dans la théorie afin de produire des représentations qui permettent de justifier leur domination. La domination de la production matérielle dispose des moyens de production intellectuels. Pour nos

auteurs, cette division correspond aux premières apparitions de religions de la nature dans les sociétés primitives. C'est aussi l'origine de l'idéologie :

À partir de ce moment (division du travail matériel et intellectuel), la conscience peut vraiment s'imaginer qu'elle est autre chose que la conscience de la pratique existante, qu'elle représente réellement quelque chose sans représenter quelque chose de réel. À partir de ce moment, la conscience est en état de s'émanciper du monde et de passer à la formation de la théorie "pure" (IA, p. 90).

Cette émancipation du monde réel et concret apporte trois choses. La première est la fixation abstraite de la réalité, car sans vivre l'action pratique de l'évolution matérielle, les théoriciens se voient empêchés de comprendre l'évolution réelle qui se produit dialectiquement dans l'économie humaine. De fait, leur analyse les empêche de réfléchir sous forme de dynamique, de processus, c'est une forme de réification du social. La deuxième est le fait qu'ils vont penser à partir des présuppositions abstraites qu'ils produisent, les constructions théoriques donnent l'illusion qu'elles se reposent sur elles-mêmes et s'autosuffisent, perdant l'intuition réelle de leur origine matérielle. Les théoriciens vont donc penser l'aliénation réelle, l'absence de leur pouvoir de modifier le processus réel de l'histoire, ce qui donnera lieu à l'idée que le monde est soit dans son état achevé, soit qu'il est inadéquat à la conscience de la classe dominante dans sa forme la plus pure. Cela amène le troisième point qui est que, en conséquence, il faut reproduire les vraies pensées dans les masses, celles qui permettent à la classe dominante de dominer, afin que leur comportement s'adapte à l'idée du monde tel qu'il doit être théoriquement, c'est-à-dire le monde de la classe qui domine :

Les individus qui constituent la classe dominante possèdent, entre autres choses, également une conscience, et en conséquence ils pensent; pour autant qu'ils dominent en tant que classe et déterminent une époque historique dans toute son ampleur, il va de soi que ces individus dominent dans tous les sens et qu'ils ont une position dominante, entre autres, comme être pensant aussi, comme producteur d'idées, qu'ils règlent la production et la distribution des pensées de leur époque ; leurs idées sont donc les idées dominantes de leur époque (IA, pp. 111-112).

Nous retrouvons bien le présupposé matérialiste que la conscience est le produit de la réalité matérielle des individus. La contradiction de la conscience adéquate au milieu de vie est donc résolue, car les classes vivant dans un état d'aliénation, en produisant

des formes de conscience en rapport à leur vie matérielle, vont produire une conscience aliénée de leur être réel aliéné, renforcée par les idées aliénantes de la production intellectuelle dominante :

La production des idées, des représentations et de la conscience est d'abord directement et intimement mêlée à l'activité matérielle et au commerce matériel des hommes, elle est le langage de la vie réelle. Les représentations, la pensée, le commerce intellectuel des hommes apparaissent ici encore comme l'émanation directe de leur comportement matériel. [...] Ce sont les hommes qui sont les producteurs de leurs représentations, de leurs idées, etc., mais les hommes réels agissants, tels qu'ils sont conditionnés par un développement déterminé de leurs forces productives et du mode de relation qui y correspond, y compris les formes les plus larges que celles-ci peuvent prendre. La conscience ne peut jamais être autre chose que l'Être conscient et l'Être des hommes est leur processus de vie réel. [...] Et même les fantasmagories dans le cerveau humain sont des sublimations résultant nécessairement du processus de leur vie matérielle que l'on peut constater empiriquement et qui est lié à des présuppositions matérielles (IA, pp. 77-78).

La conscience est un fait socionaturel. Bien que déterminée, elle n'est pas figée, car la réalité pratique n'est pas figée non plus, l'activité humaine pouvant être consciente de son aliénation, parce que celle-ci est vécue dans la chair et peut donc également être vécue dans les idées. C'est en ce sens que lorsqu'une classe sociale dominée commence à prendre un rôle plus important dans la société, et qu'elle développe les possibilités réelles de son évolution et/ou de son émancipation, c'est-à-dire lorsqu'elle commence à prendre une forme révolutionnaire, elle peut développer une conscience révolutionnaire :

L'existence d'idées révolutionnaires à une époque déterminée présuppose déjà l'existence d'une classe révolutionnaire et nous avons dit précédemment tout ce qu'il fallait sur les présuppositions que cela implique (IA, p. 112).

Conscients des contradictions qu'ils vivent, les humains peuvent agir consciemment sur leurs conditions de vie, de travail, d'être, et étant des êtres productifs, cela signifie qu'ils développent et/ou modifient leurs forces productives. La classe révolutionnaire est donc une classe qui va consciemment changer l'économie et produire une nouvelle conscience de masse :

[...] les hommes qui, en développant leur production matérielle et leurs rapports matériels, transforment, avec cette réalité qui leur est propre, et leur pensée et les produits de leur pensée (IA, p. 78).

Cette conscience, lorsqu'elle n'est pas idéologique, car l'idéologie empêche de comprendre la détermination du monde matériel, est une caractéristique des individus et des classes sociales et une condition de libération de l'état d'aliénation matériel.

Il y a donc une tension intellectuelle entre les classes qui provient de leurs rapports d'exploitation et leurs places dans la production. Le schéma de dépassement historique d'un stade social à un autre vient d'un intérêt commun aux dominés de changer de paradigme de production, cela inclut la disposition d'une classe à se présenter comme universelle :

Du simple fait qu'elle affronte une classe, la classe révolutionnaire se présente d'emblée non pas comme classe, mais comme représentant la société tout entière, elle apparaît comme la masse entière de la société en face de la seule classe dominante. Cela lui est possible parce qu'au début son intérêt est vraiment encore intimement lié à l'intérêt commun de toutes les autres classes non dominantes et parce que, sous la pression de l'état des choses antérieur, cet intérêt n'a pas encore pu se développer comme intérêt particulier d'une classe particulière (IA, p. 113).

Il est nécessaire qu'il existe un intérêt d'une amélioration des conditions d'être des individus, dont certains de ceux-ci pourront intégrer la nouvelle classe dominante. Cependant lorsque l'intérêt *a priori* universel de la classe dominante se développe dans les nouvelles conditions sociales imposées par cette classe, il devient un intérêt particulier qui profite à la nouvelle base élargie de la classe nouvellement au pouvoir.

Chaque nouvelle classe n'établit donc sa domination que sur une base plus large que la classe qui dominait précédemment, mais, en revanche, l'opposition entre la classe qui domine désormais et celle qui ne domine pas ne fait ensuite que s'aggraver en profondeur et en acuité. Il en découle ceci : le combat qu'il s'agit de mener contre la nouvelle classe dirigeante a pour but à son tour de nier les conditions sociales antérieures d'une façon plus décisive et plus radicale que n'avaient pu le faire encore toutes les classes précédentes qui avaient brigué la domination (IA, p. 114).

Cette aggravation de l'opposition, de la lutte des classes, vient de la rupture des intérêts communs qui se passe après le moment révolutionnaire. Avant d'avoir ses

conditions de développement, l'intérêt de la nouvelle classe dominante n'avait pas encore pu se développer en tant qu'intérêt particulier. Cependant, toutes les classes qui n'ont pas gagné la domination ont pu avancer dans une compréhension que la société n'est pas hors de leur portée, que ce ne sont pas les idées qui dirigent le monde, mais que celui-ci est soumis à leur pratique. Pendant que les lois historiques restent dans une division en classes, la domination continue, et le vrai changement, la révolution radicale, doit être celui qui supprime le système de classes, qui nie les conditions sociales, qui permettent la domination.

Pour conclure ce chapitre sur le statut des idées, nous relevons le point décisif que s'il y a une conscience révolutionnaire, cela signifie qu'il y a une contradiction réellement révolutionnable au sein du système social et de l'appareil productif. Les idées comme la pratique révolutionnaire sont deux phénomènes conjoints de la même origine matérielle, c'est pourquoi il faut pouvoir analyser le fait de la conscience et des idées comme un phénomène qui est aussi l'expression de la division sociale de la production et donc l'expression des classes sociales. Elles sont révélatrices de l'état des choses d'un moment social, elles sont l'incarnation de la lutte des classes qui sont l'incarnation des contradictions économiques. Cependant, il faut toujours pouvoir les synthétiser dans une approche matérialiste, c'est-à-dire que les prémisses de la gnoséologie praxique doivent toujours dominer en dernière instance : « [...]il n'est pas possible de réaliser une libération réelle ailleurs que dans le monde réel et autrement que par des moyens réels. [...] La libération est un fait historique et non un fait intellectuel [...] » (IA, p. 81).

## **Chapitre 4 : la classe sociale**

### ***La formation d'une classe***

Nous sommes passés dans un long parcours pour comprendre la théorie matérialiste de l'histoire selon la méthode dialectique spécifique à Marx. Nous avons déjà mis cela en relation avec le centre de notre recherche, c'est-à-dire le concept de classe utilisé par Marx. Dans cet ensemble théorique dense et complexe qu'est *l'idéologie allemande*, le concept de classe est central, mais, malgré la description socio-économique et historique, le concept continue à être flou et polysémique. Dans la

partie que nous allons analyser maintenant, Marx et Engels ont fait l'exercice de développer ce concept plus précisément, en prenant l'exemple des classes sociales du prolétariat et de la bourgeoisie.

Tout d'abord, nous pouvons trouver des utilisations différentes en analysant les occurrences du terme bourgeoisie dans cet ouvrage. En premier lieu, on peut penser que c'est un simple mot qui définit la richesse, d'où l'utilisation du terme *petite bourgeoisie* pour désigner le niveau de richesse qui se trouve toujours en dessous de la grande bourgeoisie, en voici trois exemples :

Le commerce et la manufacture créèrent la grande bourgeoisie ; dans les corporations, on vit se concentrer la petite bourgeoisie qui désormais ne régnait plus dans les villes comme autrefois, mais devait se soumettre à la domination des grands commerçants et des manufacturiers (IA, p. 127).

En comparaison des manufacturiers et encore plus des artisans, ils étaient à vrai dire de grands bourgeois ; en comparaison des commerçants et des industriels de la période suivante, ils restent des petits bourgeois (IA, p. 130).

[...] la bourgeoisie de chaque nation conserve encore des intérêts nationaux particuliers [...] (IA, p. 132).

Nous pouvons voir dans ces exemples que les corporations sont des petits bourgeois, les manufacturiers les grands bourgeois, mais qui deviennent des petits bourgeois face aux commerçants et aux industriels. Qu'il y a des bourgeoisies nationales, avec des intérêts autres que les autres bourgeoisies des autres nations. En fait, cette approche est normale lorsqu'on utilise le matérialisme historique, c'est une logique de processus qui existe au sein de la matière ; mettre le concept de classe avant l'analyse matérielle de l'origine et de formation d'une classe reviendrait à produire un raisonnement idéaliste et idéologique. Ce n'est ni le concept ni l'idée d'être une classe qui forme la classe dans sa réalité. C'est un exemple de dialectique du concept de classe. Comme ils le disent dans le texte, il ne faut pas croire que *le bourgeois n'est qu'un exemplaire de l'espèce bourgeoise*. C'est l'évolution matérielle et la communauté d'intérêts qui peut former une classe sociale :

Ce n'est que très lentement que la classe bourgeoise se forma à partir des nombreuses bourgeoisies locales des diverses villes. L'opposition avec les rapports existants et aussi le mode de travail que cette opposition conditionnait transformèrent en même temps les

conditions de vie de chaque bourgeois en particulier, pour en faire des conditions de vie qui étaient communes à tous les bourgeois et indépendantes de chaque individu isolé, la réunion de ces conditions de vie individuelle devenant les conditions d'existence communes d'une classe (IA, p. 136, passage biffé dans le texte).

Ce qui est intéressant dans ce passage, c'est que l'existence de bourgeois n'implique pas la réalité de l'existence de la classe bourgeoise : c'est l'évolution du mode de production qui s'élargit et produit des conditions de vie, des places dans l'appareil productif, systémique. C'est-à-dire que les conditions ne dépendent plus de la réalité singulière de chaque individu, mais elles les dépassent et deviennent un système de rapport social nécessaire entre la classe dominante, l'aristocratie alors dominante, et la classe dominée, la bourgeoise. C'est cet intérêt commun aux bourgeois qui détermina la possibilité de constituer une classe via leur opposition au système en place, donc en opposition à la structure de classe sociale de la féodalité. Une fois la classe bourgeoise structurée, elle devient elle-même structurante, c'est-à-dire qu'elle se détache des pratiques individuelles pour devenir elle-même une détermination sociale, donc une loi sociale qui subordonne les individus :

Par ailleurs, la classe devient à son tour indépendante à l'égard des individus, de sorte que ces derniers trouvent leurs conditions de vie établie d'avance, reçoivent de leur classe, toute tracée, leur position dans la vie et du même coup leur développement personnel ; ils sont subordonnés à leur classe (IA, p. 137).

Ce sont des individus mis dans des conditions propices à entrer dans un rapport de communauté suffisant, que ce soit du point de vue de l'aliénation à la production, c'est-à-dire d'avoir des besoins communs, ou du point de vue de l'aliénation dans les rapports sociaux, c'est-à-dire que ces besoins sont privés à cause de l'ordre social en place, qui produisent alors une classe qui va s'autonomiser de l'ordre établi. Elle s'autonomise dans le sens qu'elle produit des structures sociales qui dépassent l'ancien cadre qui lui était imposé. Une fois que cette communauté d'individus va s'ordonner et ordonner la société selon son intérêt particulier, les individus qui font partie de cette classe vont être déterminés par le nouveau mode de production que leur classe a mis en place. La classe dominante va donc, par ses propres besoins de continuer d'exister, reproduire les individus dont elle a besoin.

Cette structure n'est pas unie et uniforme constamment, elle ne prédomine jamais entièrement les individus qui la compose :

La bourgeoisie elle-même ne se développe que petit à petit en même temps que ses conditions propres ; elle se partage à son tour en différentes fractions, selon la division du travail, et elle finit par absorber en son sein toutes les classes possédantes préexistantes dans la mesure où toute la propriété existante est convertie en capital commercial ou industriel. Les individus isolés ne forment une classe que pour autant qu'ils doivent mener une lutte commune contre une autre classe ; pour le reste, il se retrouve ennemi dans la concurrence (IA, pp. 136-137).

Dans cette citation nous pouvons comprendre de nombreuses choses concernant la classe sociale. La première, qui était déjà présente dans les deux autres citations plus haut, c'est la centralité du rapport social qui va briser la dispersion individuelle et rassembler les individus dans les mêmes intérêts. Deuxièmement, pour que ce rapport donne lieu réellement à une classe sociale, il faut la nécessité de lutter collectivement contre une autre classe sociale. Ce pour quoi la notion de *lutte* est un élément essentiel de compréhension du concept de classe. Troisièmement, en dehors de cette situation conflictuelle, la classe est fractionnée à l'image de la division du travail suivant les logiques intrinsèques, telles que la concurrence, dans le capitalisme. Le concept de classe n'exclut donc pas que les individus d'une même classe puissent se retrouver ennemis en poursuivant leurs intérêts individuels. Quatrièmement, lorsqu'une classe sociale devient dominante, elle va absorber les classes devenues archaïques dans son système, l'existence des classes ne peut continuer que dans un rapport fonctionnel au système dominant, donc à la logique de la classe dominante.

La conceptualisation dialectique nous montre ici qu'elle n'exclut pas l'analyse des individus sous forme de fractions ou de stratifications. Cependant, elle les intègre dans un mouvement historique dicté par des lois socio-économiques, dans un mouvement de synthèse comprenant les différentes parties dans leurs rapports globaux dans le cadre des lois systémiques. La classe sociale n'est donc pas une entité fixe, un être qui serait identique à lui-même désignable une fois pour toutes. Il est dans une étroite relation avec le réel qui l'actualise sans cesse.

### ***La liberté***

La question du rapport est centrale, car c'est aussi un prédicat anthropologique sur deux niveaux pour nos auteurs.

D'abord sur le niveau naturel, nous l'avons déjà analysé, c'est via la communauté que l'humain peut se développer en répondant à ses besoins et développer sa capacité de production. Mais avec ce que nous avons vu sur les classes sociales, qui sont le développement naturel de la société comme fruit de la division du travail et dans le sens qu'elle produit une force objective qui s'impose à l'humanité, le rapport est la possibilité de la liberté humaine, donc de s'émanciper de ces lois objectives aliénantes :

[Dans le passé] la liberté personnelle n'existait que pour les individus qui s'étaient développés dans les conditions de la classe dominante et seulement dans la mesure où ils étaient des individus de cette classe. [...]

Dans la communauté réelle, les individus acquièrent leur liberté simultanément à leur association, grâce à cette association et en elle (IA, p. 138).

Avec ces deux passages, nous comprenons que c'est l'association des individus dans une communauté qui permet la liberté aux individus. Seulement, dans une société de classe, ce sont les individus de la communauté dominante qui peuvent exercer complètement leur liberté et ce, comme nous l'avons vu, grâce à l'exploitation de la classe dominée productrice. La liberté exercée d'une communauté dominante est donc la chaîne aliénante des communautés dominées. La classe dominée aura donc, d'une part, besoin des conditions de possibilité réelles de son émancipation et, d'autre part, besoin de s'associer en tant que communauté pour pouvoir acquérir cette liberté. La liberté est un élément qui participe à l'élaboration du concept dialectique de classe sociale. Pour mieux comprendre les possibilités de réalisation, de liberté, des classes sociales dans un système donné, analysons-en l'explication.

### ***La contingence***

Nous avons facilement tendance à produire une analyse anhistorique et/ou non matérialiste des rapports sociaux, c'est-à-dire que nous avons tendance à coller à nos ancêtres le niveau de conscience de ce qui est aliénant à l'humain à l'aune de ce que nous pouvons percevoir de nos jours, dans notre société, avec notre état de conscience.

Pourtant, cette méthode d'analyse revient à prendre la perception en premier, sans comprendre que l'aliénation et la conscience de celle-ci n'est possible que selon les possibilités matérielles du mode de production du moment historique spécifique que nous vivons.

Pour expliquer cela, Marx et Engels distinguent une division dans le rapport au monde au sein de la vie des individus :

[...] précisément par l'indépendance qu'acquièrent les rapports sociaux, fruit inévitable de la division du travail, qu'il y a une différence entre la vie de chaque individu, dans la mesure où elle est personnelle, et sa vie dans la mesure où elle est subordonnée à une branche quelconque du travail et aux conditions inhérentes à cette branche (IA, p. 138).

Ce qu'ils signifient, c'est que la division du travail, qui a produit des rapports sociaux indépendants des individus, a alors apporté une différenciation dans la vie des individus : d'un côté il y a la part personnelle et d'un autre côté il y a la part subordonnée aux conditions sociales d'existence, telles que la branche de travail et la classe sociale, c'est ce qu'on peut appeler le rôle social. Mais cette distinction n'est pas préexistante aux conditions de possibilité matérielles de l'individu à se différencier de son rôle social. Lorsque le rôle social de l'individu est un facteur qui lui permet pleinement de produire ses conditions d'existence, celles-ci sont un élément vital et intrinsèque à sa personne. En ce sens, son rôle correspondait à sa personne et le complétait pleinement. Il faut que les forces productives et la division du travail soient développées à un certain stade pour que les rapports sociaux existants deviennent non nécessaires à la vie de l'individu, que son rôle social adopte une finalité différente et contradictoire à son intérêt personnel. C'est à ce moment-là qu'il devient possible de le vivre comme une imposition et dès lors de le dénaturiser. En ce sens, ce rapport social, et donc les conditions d'existence de l'individu, est devenu quelque chose de contingent :

Tant que la contradiction n'est pas apparue, les conditions dans lesquelles les individus entrent en relation entre eux sont des conditions inhérentes à leur individualité ; elles ne leur sont nullement extérieures et, seules, elles permettent à ces individus déterminés et existants dans des conditions déterminées de produire leur vie matérielle et tout ce qui en découle ; ce sont donc des conditions de leur manifestation active de soi. En conséquence, tant que la contradiction n'est pas encore intervenue, les conditions

déterminées, dans lesquelles les individus produisent, correspondent donc à leur limitation effective, à leur existence bornée, dont le caractère limité ne se révèle qu'avec l'apparition de la contradiction et existe, de ce fait, pour la génération postérieure (IA, pp. 143-144).

Cette contingence, qui est la possibilité de la perception d'une aliénation, trouve son origine dans la contradiction matérielle qui forme une fracture entre les besoins de l'individu et son rôle social dans le système. C'est une contingence et non une liberté, car les modes de production ont des lois objectives qui ne sont pas, même de la part de la classe dominante, contrôlées par la conscience humaine. Lorsque ces lois deviennent des freins au développement pour la classe productive et de ses forces productives, elles ne servent plus aux individus à leur manifestation personnelle, car elles limitent la liberté de chercher à réaliser ses besoins. Ce sont des limites qui empêchent la pleine réalisation de leur existence, c'est-à-dire de leur activité pratique de production de leur existence.

Ces lois des modes de production dans les systèmes de classes sociales sont objectives, car elles ne se développent non pas sur un intérêt volontaire, mais sur une communauté d'intérêts formée face à une autre classe antagonique. En ce sens, les individus qui la composent sont des individus *moyens* qui servent aux intérêts d'une classe sociale pour se développer, non pas à résoudre les besoins particuliers de ses membres. Cette classe dominante veut donc développer ses moyens d'existences pour que son mode de vie devienne dominant, c'est en ce sens qu'ils ne décident pas de définir les lois de la production, mais ils sont les agents actifs dans des conditions de développement autonome qui restent naturelles dans le sens qu'elles subsument les individus à sa propre logique.

L'exemple dans le système de classe capitaliste, où la classe bourgeoise domine, est le travail libre. Il est le plus haut degré d'aboutissement, car il est le plein développement des conditions d'existence de la classe bourgeoise, c'est-à-dire qu'il fonde la propriété mobilière et la possibilité d'exploitation du travail. Le travail libre est le fait que le travail ne soit plus lié intrinsèquement à une terre, un outil ou un moyen de production, il prend une forme en-soi et devient alors une marchandise abstraite. Les prolétaires, comme les capitalistes, sont séparés en tant qu'individus dans la concurrence du marché, ils ne sont unis que nécessairement via la socialisation

de la division du travail. Ce travail socialisé reste donc étranger et involontaire. C'est au sein de ce cadre assez restreint des conditions de vie, de production et de manifestation de soi, que les prolétaires peuvent exercer leur contingence du travail libre, c'est-à-dire vendre leur force de travail où et quand ils veulent. Ce qui explique que le concept de liberté n'est qu'une appréciation d'une perception située historiquement de ce que peut être la liberté dans des conditions précises d'un cadre systémique du développement des forces productives :

[...] dans la représentation, les individus sont plus libres sous la domination de la bourgeoisie qu'avant, parce que leurs conditions d'existence leur sont contingentes ; en réalité, ils sont beaucoup plus subordonnés à une puissance objective (IA, p. 139).

Ce droit de pouvoir jouir en toute tranquillité de la contingence à l'intérieur de certaines conditions, c'est ce qu'on appelait jusqu'à présent la liberté personnelle (IA, p. 142).

Le prolétariat est une classe qui a des conditions d'existence bien spécifiques, dont la caractéristique de ces conditions de vie est le travail. Le travail est le rapport social qui le caractérise dans le capitalisme et la forme d'échange est l'argent. Ces conditions de vie permettent de donner une contingence à toutes choses pour le prolétariat. En effet, l'argent permet de choisir le produit, et le travail abstrait permet de choisir à qui il peut être vendu.

Mais les conditions de vie sont contingentes, car il y a une contradiction totale entre sa personnalité, c'est-à-dire sa manière d'être et sa manifestation de soi, et sa place dans l'appareil de production, c'est-à-dire son rôle social qu'est le travail. En effet, dans les formes précédentes des modes de production, le travail gardait constamment un rapport pour soi à l'individu, c'est-à-dire que la production était personnelle, d'une part, au travers de la qualité individuelle intrinsèque au type de travail et, d'autre part, la production existait dans la fin de créer des conditions d'existence propres aux besoins de l'individu. En ce sens, le travail restait dans une forme naturelle.

Le capitalisme, quant à lui, morcelle les compétences productives via la division du travail au point de soumettre complètement l'individu à l'instrument de travail, et utilise l'argent, via le mode de travail salarié qui rétribue le producteur, comme une marchandise abstraite qui n'a pas de valeur d'usage en soi. Le capitalisme abstrait complètement la personne en tant qu'individu, le réduit à un agent producteur-consommateur et l'aliène radicalement. Dès lors, le travail devient pour le prolétaire

une forme objective : il n'y produit plus ses moyens d'existence, le travail n'est plus qu'un moyen afin d'obtenir un salaire permettant de reproduire sa vie matérielle. Son travail n'a plus de forme qualitative et, en ce sens, n'est plus quelque chose de nécessaire à l'individu en tant que personne. L'ensemble de la production et de son action productive devient donc, pour le producteur, une forme contingente. Cette dénaturalisation complète de la production est accompagnée d'une impossibilité complète de l'individu d'agir sur les lois qui dirigent cette production. Le travailleur est donc face à des lois qu'il perçoit contingentes mais dont il ne peut prendre le contrôle. La formation de ce manque est la condition matérielle négative du prolétariat, et conditionne la possibilité de se constituer en tant que classe devant récupérer consciemment l'ensemble des forces productives pour répondre à ses intérêts. Cette négativité contingente vient aussi du phénomène du salariat au travers de sa rétribution particulière. Auparavant, comme durant la féodalité, le producteur recevait toujours le produit de son travail, la tension dialectique n'était alors non pas dans le travail en lui-même, mais sur la taxation ou la corvée que lui imposait la classe dominante. De ce fait, il ne remettait pas sa classe, son ordre, en tant que telle en question, mais voulait que ses conditions d'existence et les forces productives liées soient libérées de certaines chaînes. En ce sens, le producteur ne pensait pas sa classe en tant que telle comme contingente et il restait relié à son ordre. Au sein même du salariat, le fait que le producteur puisse négocier et lutter pour plus de salaires et donc que celui-ci soit relatif, lui démontre la contingence de son statut au point de pouvoir imaginer un travail sans exploitation. C'est-à-dire un travail librement défini entre individus abstraits, sous leur contrôle et sans nécessité de relation de domination de classe. Les développements juridiques et théoriques autour du contractualisme et du contrat de travail sont également des éléments facteurs d'objectivation, qui assoient idéologiquement la contingence du salariat.

La contingence complète des conditions de vie du prolétariat produit la nécessité d'une union collective d'individus et non pas d'un intérêt d'une classe particulière, puisqu'il représente une classe universelle, pour l'ensemble des producteurs abstraits, pouvant signifier la fin des classes. Les individus, dans leur association, seront en tant qu'individus, car ils ne seront plus des moyens, mais la fin de leur production, plutôt

que d'y être subordonnés ils vont la subordonner. La seule condition de participer à cette association est le fait d'être un individu, donc d'être humain.

Nous pouvons dire que la liberté comprise de manière libérale est une représentation, une image restreinte de la réalité, et que dans une rigueur conceptuelle nous devrions plutôt utiliser la notion de contingence.

### ***Parenthèse dialectique 3/3***

Bien que nous produisions un effort de conceptualisation, il est important, voire essentiel, de rappeler que cela se fonde dans une optique matérialiste : « La différence entre l'individu personnel et l'individu contingent n'est pas une distinction du concept, mais un fait historique » (IA, p. 143).

Cette différence vient de la relation entre les individus et la structure sociale. Nous avons vu que les deux subissent un conditionnement réciproque, ils sont liés dialectiquement dans le phénomène de lutte des classes. *Le Capital* de Marx, particulièrement le passage critique de l'accumulation primitive, explique très bien comment la lutte des classes produit cette abstraction en nous montrant que l'avancement du capitalisme réduit de plus en plus les formes de conditions d'existence au travail « libre » abstrait, ce qui produit la prolétarianisation. Comme lors des lois répressives contre le vagabondage et des expropriations des paysans de leurs terres, qui sont des avancées pour la construction du système bourgeois afin d'élargir et imposer leur logique :

Travailleurs libres en ce double sens qu'ils n'appartiennent pas plus eux-mêmes immédiatement aux moyens de production et de consommation, comme c'est le cas des esclaves, des serfs, etc. que les moyens de production ne leur appartiennent, comme c'est le cas pour le paysan indépendant, etc. qu'ils en sont au contraire détachés, libérés et affranchis. [...] Le rapport capitaliste présuppose le divorce entre les travailleurs et la propriété des conditions de réalisation du travail<sup>54</sup>.

C'est donc une liberté toute relative au système féodal, qui s'apparente plus à un affranchissement nécessaire à une nouvelle forme d'exploitation. C'est pourquoi Marx critique le fondement de la « liberté » instituée dans le droit capitaliste dans la même veine que notre présentation de la contingence : « *Le premier Droit de l'Homme du*

---

<sup>54</sup> K. Marx, *Le Capital*, livre I, éd. Puf, Paris, 1993, p. 804.

*capital n'est-il pas l'égalité devant l'exploitation de la force de travail »<sup>55</sup> ?* Ce détachement radical du prolétariat avec sa pratique fait qu'ils ne se produisent plus eux-mêmes, ils sont frustrés de leur production et de leur mode d'existence. La perception de cette contingence globalisée peut être conceptualisée consciemment lors de la relation avec la classe sociale dominante, au travers de l'opposition des classes, permettant de passer de l'association hétéronome capitaliste à l'association autonome de leur volonté par la suppression de la logique de classe, donc de la logique de production capitaliste. C'est ce qui permettrait que la manifestation de soi ne soit plus entravée par la production, que, grâce à la maîtrise collective, elle serve à développer toutes les facultés individuelles. Le travail est commun à tous les êtres humains, puisqu'ils sont des êtres (auto)productifs, c'est le facteur qui permet de produire un caractère universel à une société sans classes.

---

<sup>55</sup> *Ibidem.*, p. 327.

## Partie 3

### Actualisation : des nouvelles classes ?

Au-delà des distinctions entre le salariat et patronat, il est possible de trouver dans le vocabulaire courant beaucoup de dénominations de nouvelles classes. On peut trouver, par exemple, les classes populaires, les cadres, la petite bourgeoisie, les classes moyennes, les indépendants ... Nous allons aborder avec nos outils critiques établis précédemment ces différentes notions.

Premièrement, analysons la notion de *petite bourgeoisie* dans laquelle se trouvent plusieurs catégories socioprofessionnelles avec des mécanismes différents. On peut y retrouver des indépendants, les cadres, des employés, des patrons ... Cette appellation s'est également mélangée avec la notion de classe moyenne, elle est parfois proposée comme une classe sociale en soi, parfois comme un groupe, elle est présentée dans des analyses culturelles, économiques ou de représentations. Nous aborderons la question des classes moyennes et de la petite bourgeoise par après, examinons d'abord la question des cadres.

#### Chapitre 1 : Dans la bourgeoisie

##### *Les cadres*

La catégorie de cadre est très récente, elle s'impose en France durant la Deuxième Guerre mondiale, et provient originellement de la montée des travailleurs très qualifiés, d'un salariat d'« excellence » qui avait comme emploi de superviser la production, en résumé, c'étaient des ingénieurs. Leurs rôles dépassant la simple production en touchant à la gestion, ainsi que leur grande formation et bagage intellectuel, leur donnèrent des avantages sociaux et économiques, c'était un statut social plus valorisé avec un salaire plus élevé. Ces avantages leur permirent de construire une vie culturelle intermédiaire entre les ouvriers et le patronat et de se constituer en un nouveau groupe social<sup>56</sup>(et non une classe sociale). Cependant, ce groupe est dans les faits très hétérogène, il regroupe plusieurs catégories socioprofessionnelles avec des statuts culturels et économiques très différents. P.

---

<sup>56</sup> L. Boltanski, *Les cadres. La formation d'un groupe social*, éd. Minuit, Paris, 1984.

Bourdieu appela leur existence une *lutte de classement*, jouant sémantiquement sur leur réalité de vie qui les distingue du prolétariat classique et qui leur donne l'espoir de pouvoir atteindre la classe bourgeoise. Cette formulation met bien en avant leur existence comme tentative de sortie de l'antagonisme de classe pour atteindre une élévation de l'échelle sociale.

Cette manière de désigner certains employés salariés s'est vue favorisée par les thèses managériales américaines qui désignent le passage de la direction du lieu de travail du patronat vers des cadres technocrates, appelés managers. Cette théorie provient du constat que le capital s'est de plus en plus dissocié du pouvoir, abandonnant l'idée entrepreneuriale du chef d'entreprise et du capitaine d'industrie. Cette approche est intéressante et très utilisée actuellement, cependant nous pouvons y voir deux défauts importants. Le premier, comme le décrit S. Bosc, c'est que dans la réalité des entreprises qui comptent jusqu'à 100 employés, elles restent sur un fonctionnement principalement familial où le PDG fait encore partie des propriétaires. Le constat du remplacement managérial du patronat ne fonctionne donc pas, ou de manière limitée, pour les petites entreprises. Deuxièmement, analyser ce phénomène à l'aune des technocrates revient à privilégier une analyse qui ne prend pas en compte l'exploitation comme facteur fondamental. En effet, même si comprendre le fonctionnement d'une direction d'une entreprise est intéressant, il est plus intéressant de comprendre ce qui est fait du produit de son travail, en ce sens l'analyse de Lénine sur l'impérialisme semble davantage pertinente pour comprendre que c'est une logique normale de la phase monopolistique du capitalisme avec sa tendance à la fusion du capital industriel et bancaire vers un capital financier. Avec cette compréhension, nous voyons que cette logique de déplacement de la hiérarchie intraentreprise n'implique pas de changement de la structure de classe et que le pouvoir appartient toujours, en dernière instance à la forme de bourgeoisie actionnariale.

Cependant, en termes de classe, il est intéressant de voir que cette évolution du capitalisme a produit des nouvelles perceptions d'intérêts, expliquer cette évolution devient donc un enjeu et un outil dans la lutte des classes avec des utilisations stratégiques :

L'affirmation d'une position singulière entre le salariat subalterne et le patronat se précise à l'occasion de l'effervescence sociale du Front populaire. Cet épisode est en

quelque sorte le baptême de feu des ingénieurs et des responsables de l'encadrement. Bousculés par les travailleurs occupant les usines, inquiets devant « l'offensive socialo-communiste », mais ne pouvant s'identifier purement et simplement au patronat, ils se sentent pris, selon l'expression d'un auteur de l'époque, entre « l'enclume de la ploutocratie et le marteau du prolétariat ». Un double mouvement en résulte : la revendication de leur autorité légitime (défense du principe hiérarchique) et un penchant pour une troisième voie entre capitalisme et collectivisme qui s'appuierait sur une « classe tampon », une classe moyenne remodelée. En officialisant le terme « cadre » dans sa Charte du travail, le régime de Vichy jouera de cette ambiguïté<sup>57</sup>.

Sans remettre en cause le système, les cadres jouent dans les espaces de la contingence du capitalisme. Mais ils sont, en dernière instance, un résultat de plus de la société salariale puisque, malgré leurs distinctions avec les autres salariés, ils sont des salariés qui permettent de libérer du temps aux propriétaires afin de contrôler plus ou de plus grandes entreprises. Et ainsi ils participent à la logique U-1 du capitalisme.

Mais les dernières décennies ont encore marqué ce que P. Bouffartigue appelle la fin du compromis social. Il part du constat que « l'ensemble des critères distinctifs qui jouaient le rôle de frontières, même floues, entre cadres et non-cadres sont aujourd'hui fortement questionnés »<sup>58</sup> au travers de mécanismes tels que l'augmentation des contraintes dans l'emploi, la diminution des possibilités de plans de carrière, l'allongement du temps de carrière<sup>59</sup>, la diminution salariale et la précarisation de l'emploi. Tout ce qui permettait aux intérêts des cadres de se positionner du côté de la classe capitaliste commence à s'effriter, preuve en est leur participation active aux luttes des travailleurs, aux côtés des employés traditionnels, dans les conflits sociaux. On peut appeler cela la crise de confiance des *salariés de confiance*, selon l'expression de P. Bouffartigue, qui peut être un indicateur que les cadres salariés perçoivent que leurs intérêts ne sont pas les mêmes que ceux du patronat.

---

<sup>57</sup> S. Bosc, *Stratification et classes sociales, la société française en mutation*, op cit., p. 108.

<sup>58</sup> P. Bouffartigue, « La crise d'un salariat de confiance. Les cadres déstabilisés », dans *Actuel Marx*, vol. 26, no. 2, 1999, pp. 53-68.

<sup>59</sup> CEC European Managers, *Cadres en Europe : aujourd'hui et demain*, Bruxelles, 2020, en ligne. URL : <https://www.cec-managers.org/wp-content/uploads/2019/12/Cadres-en-Europe-Aujourd'hui.pdf>

### ***La petite bourgeoisie***

Nous n'élaborerons pas, par souci de synthèse, toute la construction de ce que peut-être la petite bourgeoisie. Celle-ci est un débat important de la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle, où elle était parfois présentée comme une classe à part, et parfois comme une catégorie de la bourgeoisie ou du prolétariat.

Premièrement, rappelons l'utilisation que nous avons vue de Marx et Engels dans le chapitre 4 de la partie II, l'utilisation du terme petit-bourgeois était littérale pour désigner les petits capitalistes encore peu développés. Si on suit cette signification, la petite bourgeoisie est une fraction de la bourgeoisie, dans le sens qu'elle essaie de jouer avec les lois sociales de la propriété pour vivre. Cependant, elle reste en bas du spectre de la bourgeoisie car elle n'arrive pas, ou ne désire pas, suivre la logique d'accumulation U-1. Ceci peut lui donner des caractéristiques précaires semblables au prolétariat, comme le fait de continuer d'être un agent productif, de subir des effets néfastes du mouvement du capitalisme ou de garder un revenu comparable à un simple salarié. Finalement, ces intérêts peuvent être objectifs et de manière passagère pour la fin du capitalisme, donc avoir un rapport de classe en-soi en déséquilibre, et adopter une conscience de classe prolétarienne, voire intégrer de manière communautaire le prolétariat, donc de développer un rapport de classe pour-soi prolétaire. Cependant, dans ses fondements économiques, le petit bourgeois reste un membre de la bourgeoisie et les lois systémiques qui le font survivre sont en opposition avec la logique de changement prolétaire.

À côté de la petite bourgeoisie non salariée, il y a, dans l'acceptation courante du terme, une petite bourgeoisie salariée dont le meilleur représentant est sans doute le cadre. Cette expression est liée à celle de classe moyenne, particulièrement à l'idée d'embourgeoisement de la classe moyenne qui signifie l'augmentation de son niveau de vie, de sa consommation et de ses revenus. C'est au travers de cet amalgame conceptuel que nous pouvons voir à quel point les théories de stratification par le statut social ont énormément influencé et impacté la compréhension de ce que sont les classes sociales.

Parler d'embourgeoisement du prolétariat est une formulation fausse lorsqu'on effectue une analyse historique. Cela vient de la période des 30 glorieuses et de l'État providence dont certains idéologues en font une lecture révisionniste, c'est-à-dire

qu'on analyse l'évolution du niveau de vie en prenant la condition d'un travailleur à un moment donné et on le compare plusieurs années après. Cela élude complètement la dialectique historique qui fut à l'œuvre pour produire cette évolution. La présentation de l'État providence comme une volonté de juste rétribution sociale découlant d'une société harmonieuse est un déni que, par exemple, la sécurité sociale, les services publics et son accessibilité, les protections salariales ou encore les congés payés, sont les résultats de luttes sociales qui ont été menées, souvent pour arracher des droits à une classe capitaliste en position défensive dans un contexte de guerre froide. À l'opposé d'une vision bourgeoise qui pense que les capitalistes sont le moteur de l'évolution sociale ou d'un point de vue misérabiliste qui pense que les ouvriers et le prolétariat ne sont en tant que tels que lorsqu'ils sont dans une misère aux apparences de *Germinal*, l'élévation du niveau de vie du prolétariat était avant tout une victoire de la classe prolétaire. En ce sens, ce n'était pas un embourgeoisement mais la continuation systémique d'une prolétarianisation de la société dans son ensemble, des conditions de vie sociales incarnant le socialisme.

Cette formulation est également reprise par P. Bourdieu, qui définit qu'il y a une petite bourgeoisie traditionnelle (petits capitalistes) et une d'exécution (cadres) qui se différencient dans leurs habitus mais qui sont unifiées dans le fait qu'elles se situent toujours par rapport à la bourgeoisie. Pour lui, leur caractéristique principale est l'aspiration, que P. Bourdieu qualifie de vaine, à l'ascension sociale. La définition qui nous est donnée est donc établie sur une forme de *bonne volonté culturelle*, à vouloir rentrer dans le cadre capitaliste et au désir de la réussite individuelle. Cette position est intéressante, elle permet aussi de comprendre que la révolte que peut développer la petite bourgeoisie aura tendance à rester dans le cadre de la contingence libérale, et en ce sens sera imprégnée de conservatisme et de traditionalisme hiérarchique. Cependant, elle se situe à la conscience de classe, à la classe pour-soi, et ne s'attarde pas suffisamment au fondement économique de cette catégorie, préférant le niveau statutaire et culturel.

Nous le voyons, la question de la petite bourgeoisie est un thème avec des enjeux stratégiques importants dont nous ne saurons faire le tour ici. Attardons-nous maintenant sur la question des classes moyennes.

## Chapitre 2 : Dans le prolétariat

### *La moyennisation*

Pour comprendre ce qu'est la moyennisation, il faut d'abord revenir sur celui qui a élaboré la notion de classe moyenne : Alexis de Tocqueville est un philosophe et homme politique français du 19<sup>e</sup> siècle issu de la noblesse, il fut un des pionniers de la théorie sociale libérale et de la pensée démocratique libérale. Il assista aux changements profonds de l'économie et de la politique de son temps et garda une pensée fortement marquée par son passage aux États-Unis. Fervent défenseur du libre-échange, il remarqua la montée de nouveaux comportements sociaux axés sur le commerce qu'il désigna comme caractéristique d'une classe moyenne. L'associant à son idéal de démocratie, il se représente que la démocratie fonctionne grâce à une classe moyenne majoritaire qui serait poussée par une passion dynamique pour l'égalité :

Les riches, de leur côté, sont clairsemés et impuissants ; ils n'ont point de privilèges qui attirent les regards ; leur richesse même n'étant plus incorporée à la terre, et représentée par elle, est insaisissable et comme invisible. De même qu'il n'y a plus de races de pauvres, il n'y a plus de races de riches ; ceux-ci sortent chaque jour du sein de la foule, et y retournent sans cesse. Ils ne forment donc point une classe à part, qu'on puisse aisément définir et dépouiller ; et, tenant d'ailleurs par mille fils secrets à la masse de leurs concitoyens, le peuple ne saurait guère les frapper sans s'atteindre lui-même. Entre ces deux extrémités des sociétés démocratiques, se trouve une multitude innombrable d'hommes presque pareils, qui, sans être précisément ni riches ni pauvres, possèdent assez de biens pour désirer l'ordre, et n'en ont pas assez pour exciter l'envie. Ceux-là sont naturellement ennemis des mouvements violents ; leur immobilité maintient en repos tout ce qui se trouve au-dessus et au-dessous d'eux, et assure le corps social dans son assiette<sup>60</sup>.

Ce tableau idyllique d'une société harmonieuse que nous présente Tocqueville exprime ce qu'il a pu percevoir à son époque, c'est-à-dire la naissance et le début du capitalisme. En fait, ce qu'il désigne par classe moyenne c'est la bourgeoisie des villes, qui était alors, si on la juge par rapport à nos jours, une petite bourgeoisie. Il les

---

<sup>60</sup> A. Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, éd. Coppel, Paris, 2012, p. 562.

différencie des classes dominantes, qui étaient la haute noblesse cachée dans le luxe de ses palais, et les pauvres, qui étaient la paysannerie vivant dans des conditions de vie limitées. Face à cette réalité, il voit une société composée d'artisans, de commerçants, de professions libérales, de métiers hautement qualifiés comme les instituteurs ... Tout cela dans un contexte où la concurrence est encore le moteur du développement économique du capitalisme, où la richesse n'est pas encore concentrée dans les mains de certains grands capitalistes. Et, en effet, dans un tel modèle de société, tout le monde est très relié et interdépendant de *mille fils*, alors que de nos jours ces mille fils peuvent être reliés autour de grands employeurs et monopoles. On peut se douter que si Tocqueville avait pu étudier les conditions de travail des enfants dans les industries textiles ou le travail dans les mines, il aurait probablement modifié son jugement.

Au-delà de cette compréhension très située historiquement de Tocqueville, sa méthode d'analyse du processus de constitution de la classe moyenne et de ce qui fait bouger la société est un idéalisme dans la continuité de l'humanisme des lumières :

Les émigrants qui vinrent s'établir sur les rivages de la Nouvelle-Angleterre appartenaient tous aux classes aisées de la mère-patrie. Leur réunion sur le sol américain présenta, dès l'origine, le singulier phénomène d'une société où il ne se trouvait ni grands seigneurs ni peuple, et, pour ainsi dire, ni pauvres ni riches. Il y avait, à proportion gardée, une plus grande masse de lumières répandue parmi ces hommes que dans le sein d'aucune nation européenne de nos jours. [...] les émigrants de la Nouvelle-Angleterre apportaient avec eux d'admirables éléments d'ordre et de moralité ; [...] Mais ce qui les distinguait surtout de tous les autres, était le but même de leur entreprise. Ce n'était point la nécessité qui les forçait d'abandonner leur pays ; ils y laissaient une position sociale regrettable et les moyens de vivre assurés ; ils ne passaient point non plus dans le Nouveau Monde afin d'y améliorer leur situation ou d'y accroître leurs richesses ; ils s'arrachaient aux douceurs de la patrie pour obéir à un besoin purement intellectuel ; en s'exposant aux misères inévitables de l'exil, ils voulaient faire triompher une idée<sup>61</sup>.

C'est dans ces présupposés intellectualistes et idéalistes qu'il pense que la société bonne se base sur la passion des individus pour l'égalité, ce qui produit la possibilité

---

<sup>61</sup> *Ibidem.*, p. 35.

de la mobilité sociale. Il semble assez évident que la proposition de moyennisation, qui exposait un phénomène précis que Tocqueville a pu exprimer, semble bien éloignée de notre réalité où la disparité économique n'a jamais été aussi importante, les riches n'ont jamais été aussi riches et où le pouvoir politique dépend du développement du capitalisme.

De nos jours, la moyennisation peut être comprise de plusieurs manières, comme les travailleurs dont la fonction concerne les relations humaines (M. Halbwachs), les salariés intermédiaires (F. Simiand), le secteur tertiaire, les métiers d'encadrement des rapports de classes, la petite bourgeoisie, les modes de vie de consommation de masse ... Ce qu'on retrouve globalement dans toutes les définitions, c'est que la moyennisation représente le déclin de l'opposition entre classes, que la fracture sociale se minimise pour l'intégration sociale. Si on peut accepter que l'opposition ouverte entre classes diminue en termes de conflits, nous devons rappeler que c'est le résultat de luttes sociales et que l'intégration tient plus en compromis de classes que d'une volonté humaniste du capitalisme.

On peut exposer des phénomènes qui caractérisent une classe moyenne telle que la réduction de la pauvreté, l'augmentation des revenus, de la consommation, d'un plus grand accès aux biens et services, d'une augmentation de la scolarisation, d'une plus grande fluidité sociale, d'une amélioration des statuts sociaux ... Cependant, cette catégorie ne fait pas disparaître le clivage entre producteurs et propriétaires, il serait plus adéquat de parler d'une atténuation de la violence de classe. Violence qui, comme nous le voyons, revient aujourd'hui dans les périodes de crises du capitalisme et de diminution du rapport de force entre les deux classes. En ce sens, on peut dire que le phénomène de moyennisation ne produit pas de classe moyenne et que le concept dialectique de classe sociale marxiste, plus que de lui survivre, l'intègre de manière systémique en rendant un pouvoir praxique aux acteurs et actrices de la classe prolétaire.

Cependant, il est certain qu'on ne peut voir que de moins en moins d'individus se reconnaître comme tels en tant que classe prolétaire dans les sondages. Pour comprendre cela, il y a d'abord la rationalisation extrême qui a su aliéner le travail à un point tel qu'ils sont devenus facilement remplaçables, ce qui déconstruit leur fierté de métier et diminue leur rapport de force dans leurs entreprises. Il y a également les

changements urbanistiques et démographiques qui ont dispersé les zones industrielles et les résidences ouvrières, dispersant les travailleurs et donc les zones communautaires traditionnellement résistants. La scolarité globalisée permit une hégémonisation culturelle et de la pensée dictée par l'État, voire des écoles privées, qui, en plus de diminuer la transmission identitaire des parents, a déconstruit la fierté de classe et produit des stigmatisations de classe systémiques. Ensuite, la consommation et la culture pour les masses ont aidé à une homogénéisation culturelle et sociale des figures sociales tout en produisant une intégration par la logique marchande, s'éloignant de la traditionnelle intégration par la solidarité, et par la consommation comme expression démocratique. Enfin, l'augmentation du pouvoir d'achat et de la consommation pour les masses permit l'acquisition de formes de propriétés personnelles plus importantes telles qu'un logement ou une voiture. Tous ces phénomènes participent à produire une hiérarchie socioculturelle au sein de ce qui a été appelé la classe moyenne. Ces formes de participation sociale et leurs représentations sont la nouvelle base que désignent les enquêteurs sociaux comme des classes, visant non pas les rapports systémiques dans le système économique mais les différentes pratiques sociales. Pour les statistiques de sentiment d'appartenance à une classe sociale, ce sont les repères de statut socioprofessionnels qui sont utilisés.

En conclusion, nous pouvons accepter le terme de moyennisation comme description du phénomène d'enrichissement, ou plutôt de victoires sociales, de la classe prolétaire. Mais leur statut systémique dans l'économie n'a pas changé, que ce soit des relations sociales ou de la structure de la division du travail, ils ne sont pas sortis du salariat. Parler de classe moyenne conceptuellement est une approche non dialectique et matérialiste de la réalité, cette formulation est à la fois extrêmement pauvre épistémologiquement et délétère praxiquement pour le prolétariat. On pourrait parler de fraction moyenne, de groupe social moyen, de masse moyenne, du prolétariat sans perdre en description de ce phénomène.

### ***Les pauvres***

La question de la pauvreté a été un élément important dans la construction des théories sociales et politiques modernes, elle représente un enjeu important car elle est révélatrice des limites du système à garantir le minimum à ses individus pour survivre.

Ces populations, dont Marx a su montrer l'intérêt qu'elles représentent pour le capital via la mise en concurrence des travailleurs pour diminuer les salaires, ont été schématiquement et successivement les ruraux, puis les migrants du sud de l'Europe et enfin les migrants du Maghreb. Ce sont généralement ces couches-là de la population, les moins intégrées et les plus exploitées de la société, qu'on nomme couches populaires. Mais d'une manière plus générique, ce sont les individus qui touchent des revenus très bas et les personnes payées au SMIC. La notion de classe populaire trouve son succès dans une perspective de refus du paradigme ouvriériste de la sociologie française du début de la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle (C. Grignon, J.C. Passeron, P. Bourdieu) et dans l'ambition de diriger des études sur d'autres dimensions que le rôle productif dans l'économie<sup>62</sup>.

Épistémologiquement, ce n'est pas un concept, c'est une catégorie d'une approche empirique et descriptive d'un groupe social hétérogène constitué autour d'indices socio-économiques variables. C'est une représentation d'un groupe abstrait qui ne partage pas spécialement de relation systémique, cependant cette notion continue à être attentive aux processus de domination que les individus subissent. Dans une période ouvriériste, la notion de classe populaire a eu le rôle positif de démontrer empiriquement que les statuts d'employé et d'ouvrier ne sont pas éloignés et subissent de nombreuses dominations communes.

Stratégiquement, cette catégorie est utile pour sortir du schéma marxiste de classes sociales afin de proposer le 3<sup>e</sup> élément de la structure sociale stratifiée en classe supérieure - classe moyenne - classe populaire. Elle permet de proposer une vision de la société sous forme d'échelle à gravir tout en garantissant un terme moins péjoratif que pauvre, inférieur, etc., aux plus précaires de la société. Cela donne aussi un outil pour la classe moyenne de se différencier d'individus qui, pourtant, ont souvent la même relation systémique qu'eux dans la division du travail.

La question de classe populaire est également liée aux études anglo-saxonnes sur l'*underclass* (G. Myrdal, W.J. Wilson), qui est proposée comme une classe en dessous de la classe travailleuse, dont les caractéristiques seraient le sous-emploi, la pauvreté,

---

<sup>62</sup>N. Renahy et al, « De la sociologie de la classe ouvrière à la sociologie des classes populaires. Penser ensemble la condition des ouvriers et des employé-e-s », dans *Savoir/Agir*, vol. 34, no. 4, 2015, pp. 55-61.

la délinquance, l'exclusion, la stigmatisation et la non-intégration de population noire dans des espaces urbains. Qui est une notion qui, sans entrer dans le détail, peut montrer les risques d'une approche des groupes sociaux dont l'épistémologie n'est pas suffisamment développée et qui se concentre principalement sur les comportements individuels communautaires ou ethniques, comme l'a dénoncé L. Wacquant :

[...] la fable académique de l'underclass, cette catégorie-épouvantail apparue dans les années 1980-90 dans l'imaginaire social et scientifique des États-Unis pour expliquer de manière parfaitement tautologique l'effondrement du ghetto noir par le « comportement antisocial » de ses membres<sup>63</sup>.

Toute cette construction, riche empiriquement et faible épistémologiquement, de la ou des classes populaires nous font arriver au même constat que la question des classes moyennes : ce ne sont que des catégories et des représentations sociales, mais n'ont pas des fondements suffisamment solides que pour prétendre à être un concept scientifique. Cependant, « classe » moyenne et « classe » populaire restent unies dans leur lien social systémique au sein du capitalisme, c'est pourquoi ces catégories sont des éléments utiles et riches qui permettent de comprendre les évolutions matérielles internes du concept dialectique de classe prolétaire.

### **Chapitre 3 : La fin des classes ?**

#### ***Un constat controversé***

Y. Lemel (2004) explique que la lecture de classe marxiste n'est plus une référence incontournable pour les classes sociales. Pour cela, il va mobiliser quatre arguments sur lesquels nous allons nous arrêter pour voir ce qui justifie un tel constat.

Son premier argument est politique, il nous dit que ce sont les partis de gauche qui, en montant au pouvoir, ont abandonné la lecture en classes sociales afin de « mobiliser un électorat traversé d'influences et de volontés diverses, animé par de nombreux mouvements sociaux » (Y. Lemel, 2004). Nous ne pouvons qu'acquiescer avec lui l'échec de la gauche communiste française, cependant l'échec de la stratégie politique d'un parti et sa difficulté de comprendre et de suivre l'évolution de la société

---

<sup>63</sup> Entretien réalisé par S. Durão, de l'atelier interdisciplinaire Labyrinthe, de L. Wacquant sur son livre : L. Wacquant, *Le corps, le ghetto et l'État pénal*, éd. Labyrinthe, Amiens, 2008, en ligne. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/3920> .

n'impliquent pas théoriquement la perte de la légitimité d'utiliser le concept marxiste de classe. Nous pourrions même dire que l'actualité nous montre l'inverse à plusieurs niveaux, comme l'a démontré le succès du discours de classe de J.L. Mélenchon aux élections présidentielles de 2017, les succès des livres de T. Piketty ou encore les importants mouvements syndicaux (par exemple la manifestation contre la réforme des retraites de 2019-2020).

Un deuxième argument, qui est très souvent mobilisé contre la lecture des classes sociales, est la mobilité sociale. C'est l'idée que la mobilité individuelle ou intergénérationnelle de position sociale socioprofessionnelle, qui augmenterait, empêche la formation d'une identité de classe, donc de former une classe pour-soi. Ce constat se repose sur deux bases contestables et reliées : la définition de classe sociale et le schéma qui sert de base de calcul pour la mobilité sociale.

Premièrement, définir la réalité de la mobilité sociale est directement dépendant du point de vue établi par les fondements de la recherche. Y. Lemel le formule de lui-même :

La probabilité pour une personne d'occuper le même emploi que son père est évidemment beaucoup plus faible si on utilise une nomenclature d'emplois très détaillée que si on utilise une nomenclature très agrégée. Les mesures en matière de mobilité sociale sont étroitement dépendantes des modes retenus pour évaluer la position sociale<sup>64</sup>.

Analyser la mobilité sociale dépend donc du schéma de société qui est retenu. Celle qu'il retient est la compréhension sociale via la stratification des statuts socioprofessionnels, en ce sens sa vision de la société est un schéma de gradation qui prend une forme pyramidale. Si l'on veut dire que la mobilité sociale délégitimise les classes sociales selon Marx, il faut soit pouvoir contredire le cœur de recherche marxiste, soit pouvoir démontrer qu'il y a une mobilité sociale qui dépasse le concept dialectique de classes sociales. Prenons la deuxième possibilité, il faudrait alors prouver qu'il y a une mobilité sociale de plus en plus importante entre les producteurs (salariés) et les propriétaires des moyens de production (capitalistes). Dans les faits, c'est pourtant l'inverse qui est observable, qu'il y a une prolétarianisation, une

---

<sup>64</sup> Y. Lemel, *Les classes sociales, op cit.*, p. 98.

augmentation de la part du salariat qui augmente dans la société pour passer de 30% en 1954 pour n'avoir plus qu'une tranche de 90% de non-salariés dans le 21<sup>e</sup> siècle (comprenant artisans, professions libérales, dirigeants d'entreprises et actionnaires) dans la société<sup>65</sup>. Face à cela, il semble que l'analyse de Marx de la tendance à la prolétarianisation et l'opposition croissante des classes sociales soit juste.

C'est ce qui nous amène à notre deuxième point, ce phénomène de mobilité n'est pas l'expression de la fin des classes sociales. Il est un phénomène de ce que M. Aglietta et A. Brender ont nommé la société salariale<sup>66</sup>, laquelle, par son développement, produit nombre de différenciations, adéquatement à la complexification de la production, interne à sa propre classe. Ce que Y. Lemel fait et l'apporte à cette erreur d'appréciation, c'est de ne pas avoir conceptualisé les classes sociales et de les confondre avec des statuts sociaux qui sont relatifs aux facteurs qu'on décide de mettre en avant. Par exemple, lorsqu'il différencie les groupes sociaux selon leur chance d'aller au cinéma dans leur vie. En ce sens, il dit que « du fait du volume de la mobilité sociale, les catégories socioprofessionnelles ne sont donc certainement pas, démographiquement parlant, des classes-pour-soi » (Y. Lemel, 2004), et il a complètement raison, mais en plus ce ne sont pas non plus des classes-en-soi.

Un troisième argument est l'indication de l'indice de vote de classe. L'argument tient au fait qu'il y a une absence de vote de la classe ouvrière pour un candidat de gauche radicale, ce qui montrerait la fin de la classe-identité et donc des classes sociales. Tout d'abord, épistémologiquement, cela sous-entend que la classe est une construction de représentation et pas une réalité matérielle. Ensuite, c'est une vision intégrationniste du rôle de l'État qui le prend comme un phénomène politique sans réfléchir aux enjeux plus profonds qui peuvent exister, typiquement les enjeux de lutte des classes. Enfin, cette analyse se situe souvent dans le même problème paradigmatique que nous avons relevé dans l'argument précédent qui est l'association de la classe sociale au statut socioprofessionnel, c'est en ce sens que cette analyse, comme l'ont fait M. Lipset et T. Clark, va s'arrêter à l'analyse des votes ouvriers face aux votes non-ouvrier. Même si on peut dire que les votes sont un phénomène

---

<sup>65</sup> S. Bosc, *Stratification et classes sociales, La société française en mutation*, op cit. p. 75.

<sup>66</sup> M. Aglietta et A. Brender, *Les métamorphoses de la société salariale*, éd. Calmann-Lévy, Paris, 1984.

important et intéressant à analyser, ceux-ci sont extrêmement limités et sont surtout un révélateur du degré de représentation des individus.

Le quatrième argument est la tendance à l'individualisation dans nos sociétés qui déstructurerait les classes sociales. La tendance à vouloir affirmer son style de vie, sa différenciation avec les autres, serait une mesure qui montre que les représentations collectives seraient en train de s'affaïsser. Ce phénomène relève plus de la perception de la contingence comme la forme de liberté dans une société asphyxiée de changements structurels. Cela peut, en effet, déstructurer les organisations sociales communautaires en place, surtout avec les effets de désocialisation qui résultent de la contingence libérale accompagnés de la systématisation de la concurrence. Mais, de nouveau, cet argument, dans cet état, ne remet pas en cause le fond de réalité épistémologique des classes sociales.

Ce qui est récurrent dans ces argumentations, c'est la représentation que les classes sociales de Marx seraient les seuls ouvriers, ce qui est une projection de leur propre grille d'analyse de stratification sociale sur la théorie de Marx. C'est-à-dire que c'est le statut socioprofessionnel qui serait déterminant, ce qui s'éloigne du concept dialectique de classe sociale tel que nous avons pu l'étudier dans la partie II. Pour aller plus loin, l'élément le plus révélateur de cette projection est l'absence d'analyse quant à l'exploitation que subissent les individus dans leur travail, ce qui est pourtant le nœud dialectique de la classe productrice avec la classe possédante. Ces arguments sur la prétendue fin des classes sociales essaient tout de même de se poser dans un certain cadre d'un réel concret, même si nous voyons qu'il est très faible ou peu expliqué épistémologiquement.

La fin des classes sociales est également amenée par des positions postmodernistes (R. Nisbet, J. Pakulski, M. Waters), qui, dans leur constat de société post-moderne, ambitionnent de déconstruire des produits historiques dépassés. Cette approche de méthode constructiviste présente les classes comme des produits culturels qui n'ont une existence que mentale et qui seraient un produit situé historiquement fabriqué par des partis politiques. En ce sens, les classes ne seraient que des représentations relatives sans portée scientifique, qui ne serait finalement que des idéologies et que les communautés derrière seraient imaginaires. Nous sommes dans une approche qui rompt complètement avec notre gnoséologie et qui se place à un autre niveau de lecture

que le matérialisme. Les courants post-modernes influencent grandement les théories actuelles et étudier leur fondement, flou et difficile d'accès, dépasserait largement le cadre de notre travail.

### *Une réalité persistante*

Nous avons abordé de manière critique l'épistémologie qui produit le constat de la fin des classes sociales, qui nous amène positivement à reconsidérer la pertinence du concept de classe sociale.

Mais, au-delà de cette critique, la réalité contredit elle-même ces arguments : Entre 1975 et les années 2000 tandis que le PIB augmentait de 15% en France, le pouvoir d'achat ouvrier n'augmentait que de 0.06%<sup>67</sup>. La mobilité sociale, principalement intergénérationnelle, a effectivement été forte entre les individus qui sont nés entre 1910 et 1960, mais il est essentiel d'en avoir une compréhension historique et pas uniquement économique. C'est-à-dire qu'il faut prendre en compte les évolutions internationales et impérialistes avec les conséquences intrinsèques des guerres mondiales, au développement des moyens de production qui ont induit de nouvelles divisions sociales du travail, produisant une augmentation de cadres et employés, et comme nous l'avons déjà évoqué, le contexte de lutte sociale. Les chiffres montrent qu'il n'y aura plus une telle explosion du besoin de cadres dans les entreprises dans l'avenir<sup>68</sup>, bloquant la tendance à la mobilité sociale, voire même une tendance avec la diminution du nombre en Europe via la délocalisation et la rationalisation. Le pourcentage d'emplois précaires en France est passé de 4,8% en 1984 pour 13,5% en 2018<sup>69</sup>, il y est légalement possible d'employer 1,7 million de travailleurs (sur un total de 27 millions) sous le montant du SMIC<sup>70</sup>, en même temps que 12% des salariés sont payés au salaire minimum<sup>71</sup>. Pendant ce temps, « la fortune des milliardaires français

---

<sup>67</sup>L. Chauvel, « Classes et générations. L'insuffisance des hypothèses de la théorie de la fin des classes sociales », dans *Actuel Marx*, vol. 26, no. 2, 1999, pp. 37-52.

<sup>68</sup>CEC European Managers, *Cadres en Europe : aujourd'hui et demain*, Bruxelles, 2020, en ligne. URL : <https://www.cec-managers.org/wp-content/uploads/2019/12/Cadres-en-Europe-Aujourd'hui.pdf>

<sup>69</sup>Observatoire Des Inégalités, *La Précarité De L'emploi Augmente*, 2019, en ligne. URL : [www.inegalites.fr/evolution-precarite-emploi](http://www.inegalites.fr/evolution-precarite-emploi).

<sup>70</sup>Observatoire des inégalités, *Un million de salariés sous le SMIC?*, 2021, en ligne. URL : [www.inegalites.fr/Un-million-de-salaries-sous-le-smic?id\\_theme=15](http://www.inegalites.fr/Un-million-de-salaries-sous-le-smic?id_theme=15).

<sup>71</sup>Observatoire des inégalités *Salariés au Smic : portrait d'une France populaire*, 2016, en ligne. URL : [www.inegalites.fr/Salaries-au-Smic-portrait-d-une-France-populaire](http://www.inegalites.fr/Salaries-au-Smic-portrait-d-une-France-populaire).

a augmenté de 170 milliards d'euros, soit une hausse moyenne de 40% »<sup>72</sup> et le plus riche d'entre eux, Bernard Arnault, « a presque doublé en un an, soit une hausse de 62 milliards d'euros » (Oxfam, 2021). Ces quelques chiffres sont insuffisants pour faire une étude précise des relations économiques actuelles, cependant, ceci nous montre que nous sommes loin du rêve de la société moyenne et de la fin de la polarisation économique de la société capitaliste qu'ont prêché des auteurs tels que R. Nisbet.

Actuellement, il y a bon nombre de recherches sur les inégalités économiques, autant de matériaux à la disposition pour éclairer le débat. Cependant, ce dernier reste flou par le manque de rigueur conceptuel, par exemple T. Piketty utilise les termes classe dominante-aisée-moyenne-populaire tout en les mettant entre guillemets et en assumant que ce découpage est trop arbitraire<sup>73</sup> pour désigner la structure de classe. Il faut mettre fin à cet arbitraire, réhabiliter des concepts qui dépassent les catégories de représentation sociologique et économique en décile et en centile. Car elles ne sont pas suffisamment opérantes pour désigner la dynamique historique systémique de la logique de classe du capital. Il faut réhabiliter une épistémologie qui établit ce qu'est une classe sociale et qui fasse sortir de la lutte des classements. Car ces luttes de classement divisent le prolétariat avec des distinctions entre riches et pauvres telles que présenter qu'un individu riche est riche à partir de 3470 euros par mois<sup>74</sup> et qu'un pauvre ne l'est qu'à partir de la moitié d'un SMIC (soit 700 euros par mois), et neutralisent la portée praxique de la connaissance en éludant constamment du schéma les grands capitalistes propriétaires dont l'ensemble de la masse du prolétariat est liée de mille fils.

De l'autre côté des classes sociales, la portée praxique de la modification paradigmatique du concept de classe n'échappe pas aux idéologues et dirigeants de la bourgeoisie. Comme le concluait déjà le sociologue E. Pin dans son étude sur les représentations des classes sociales il y a soixante ans, supprimer et remplacer la représentation de classe marxiste dans le peuple n'est pas un acte abstrait :

---

<sup>72</sup> Oxfam France, *L'indécent enrichissement des milliardaires français pendant la pandémie 2021*, en ligne. URL : [www.oxfamfrance.org/rapports/lindecent-enrichissement-des-milliardaires-francais-pendant-la-crise](http://www.oxfamfrance.org/rapports/lindecent-enrichissement-des-milliardaires-francais-pendant-la-crise) .

<sup>73</sup> C. Baudelot et R. Establet, *Le capital au XXI<sup>e</sup> siècle, Comptes rendus*, 2014, en ligne. URL : <http://journals.openedition.org/sociologie/2255> .

<sup>74</sup> Observatoire des inégalités, *Combien y a-t-il de riches?*, 20021, en ligne. URL : [www.inegalites.fr/Combien-y-a-t-il-de-riches?id\\_theme=15](http://www.inegalites.fr/Combien-y-a-t-il-de-riches?id_theme=15) .

Cette suppression n'est donc pas le fruit d'un égalitarisme naïf, mais vise à donner à chaque citoyen la conscience d'être un national à part entière, de la même qualité que les autres citoyens, appelé comme les autres à mettre sa puissance – une puissance croissante si possible – au service du bien de la communauté<sup>75</sup>.

Cette phrase originellement non marxiste donne pourtant écho à ce que nous décrivons. Le changement de paradigme n'est pas naïf, en ce sens qu'il est réfléchi afin d'arriver à des modifications pratiques dans la société. Cette réflexion est le fait de produire une forme de conscience d'appartenance à un tout égalitaire de citoyens, pourtant nous avons vu que cette égalité est loin d'être un fait. Mais cette égalité se forme dans l'effectivité de mettre sa puissance au service, non pas de la *simple* communauté, mais au *bien* de la communauté. Il est difficile de ne pas faire de rapprochement de la formule de la *puissance mise à disposition* avec *mettre sa force productive à disposition*, puisque nous avons vu que c'est la caractéristique commune à l'humain. Ensuite, définir cela en termes de bien, c'est-à-dire dans une forme normative, pose la question de *qui* peut définir ce qui est bien, ce qui signifie que dans la forme dominante d'orthodoxie économique libérale c'est favoriser le capital. Enfin, *la communauté* est également un terme abstrait, si c'est la communauté dans le sens libéral du terme, cela signifie que son bien est de développer la contingence dans le cadre du capitalisme et, pour cela, il faut favoriser et se mettre aux services des lois hétéronomes qui régissent la communauté, c'est-à-dire les lois du capitalisme.

Nous ne manquons pas d'exemples d'utilisations pratiques dans la construction de nouvelles représentations sociales, le néomanagement et le *soft power* en regorge. Pour conclure cette troisième partie, prenons la présentation éloquente qu'utilise S. Bosc pour montrer le résultat des processus de déconstruction et de décentrage des représentations au sein des plus hautes sphères de la bourgeoisie :

Cette tendance offre des opportunités aux stratégies patronales qui visent à démanteler les collectifs : contournement des instances de représentations et des conventions collectives, individualisation de la gestion des personnels, mise en place de dispositifs de participation et de contrôle échappant aux représentants des salariés.

La remise en cause des classes et des rapports de classe passe aussi par l'évacuation de mots à fortes charges symbolique. Avec la transformation récente du C(onseil)

---

<sup>75</sup> E. Pin, *Les classes sociales*, éd. Spes, Paris, 1962, p. 250.

N(ational du) P(atronat) F(rançais) en Mouvement des Entreprises de France (MEDEF), le patronat s'efface devant l'entreprise<sup>76</sup>.

Cette réalité n'échappe pas aux sociologues et autres scientifiques, la lutte des classes est manifeste lorsqu'on ne se refuse pas de la voir. Mais le flou conceptuel de la notion de classe sociale est un point important et urgent à régler, la proposition d'un retour et de la construction d'une épistémologie matérialiste et praxique peut nous aider à le résoudre. La philosophie a son rôle à jouer afin de produire des concepts à portée scientifique, qui arriveront, par leur dialectique intrinsèque au réel, à dépasser la rhétorique libérale basée sur les représentations.

---

<sup>76</sup> S. Bosc, *Stratification et classes sociales, La société française en mutation*, op cit. p. 190.

## Conclusion

Notre parcours d'exploration de ce qu'est une classe sociale et de quelle manière il est possible de fonder épistémologiquement ce concept dans le marxisme montre un certain degré de complexité ainsi que toute l'étendue de cette recherche. Dans cette conclusion, nous reviendrons principalement sur les éléments épistémologiques et les éléments de *l'idéologie allemande* qui nous permettent d'éclaircir le concept dialectique de classe sociale, en laissant de côté ce qui nous semble être des éléments secondaires de compréhension de notre sujet.

Dans la première partie, nous avons pu dégager deux grands objectifs de l'approche philosophique. Le premier est de construire une gnoséologie matérialiste, c'est-à-dire comprendre comment la matière peut produire des états de la conscience chez l'être humain, et praxique, c'est-à-dire d'élaborer une réflexion sur le processus de développement des différentes formes de conscience afin de dépasser les représentations imaginaires. Cette formation d'une gnoséologie est essentielle et complexe car le statut de l'idée semble être une contradiction apparente dans une théorie matérialiste. Bien que les idées soient toutes des produits de la matière, nous avons relevé que cela n'implique pas leur adéquation à la réalité puisque celles-ci peuvent exprimer une aliénation comme une conscience de l'aliénation. Pour résumer cela, nous pouvons dire qu'il peut exister une forme de conscience adéquate, qui est fondée sur la réalité, et une forme de conscience idéologique ou imaginaire, qui est fondée sur une idée. L'objectif praxique de la gnoséologie exige de produire des formes de consciences adéquates qui permettent de faire des expériences et des outils pour contrôler la nature. Le processus de développement d'une conscience adéquate implique le deuxième objectif qui est de produire les bases d'une épistémologie afin d'étudier les conditions de possibilité de comprendre le monde de manière structurée et scientifique. Cette épistémologie doit établir ses présupposés, c'est-à-dire ce qui est supposé vrai préalablement à une démonstration, et sa méthode, c'est-à-dire une démarche raisonnée à suivre pour atteindre un but. Ce sont ces deux objectifs qui produisent une théorie cohérente et structurée du monde qui peut prétendre au statut de science. Une théorie résolument pratique puisqu'elle ambitionne d'arriver à maîtriser consciemment les lois sociales qui régissent nos sociétés et qui, encore

aujourd'hui, s'imposent à nous. Au niveau de la méthode, Marx a développé une dialectique matérialiste et historique, car c'est une forme de pensée dynamique qui prend en compte les spécificités, les contradictions comme l'unité des objets, ce qui correspond au mouvement du réel et qui exige une investigation des phénomènes particuliers et une exposition constante des lois systémiques de l'être social.

Toujours dans la première partie, nous nous sommes armés de la proposition d'une structure gnoséologique de l'humain, en définissant des distinctions entre l'intuition, la représentation et le concept. L'intuition est une saisie spontanée et une connaissance immédiate du réel, le corps se comprend dans le monde au travers des sensations et s'identifie au tout du réel. Mais cette relation constante d'identité au réel ne permet pas de structurer théoriquement le monde et donc ne permet pas d'en comprendre les lois systémiques. La représentation est l'objectivation idéale des sensations par l'entendement, ce dernier pose ces objets comme des extériorités au sujet, c'est un travail de fixation par la subjectivation. Toujours liée à son contexte matériel, la représentation est déterminée par l'ordre social et est utile dans sa puissance classificatoire, elle permet de faciliter la communication entre les agents qui partagent les mêmes repères. Cependant, son objectif n'est pas le vrai mais d'être pratique, le plus haut degré de son travail discriminant et de fixation sont les catégories, qui différencient les singuliers dans des formes *a priori*. Ces caractères font que la représentation ne retourne pas vers le tout du réel, elle ne permet pas de comprendre ou de suivre son mouvement. C'est le concept qui produit une adéquation entre la raison et le réel pour atteindre le vrai, il utilise les représentations comme moments du mouvement du réel et s'intéresse à les saisir ensemble. Le concept passe par l'analyse des représentations, il les confronte dans le tout du réel pour en faire ressortir les liaisons et contradictions pour en présenter l'unité synthétique, le concept se traduit en forme de lois systémiques. Ce triple rapport doit être constant pour tenter de suivre l'actualisation du présent empirique, l'élaboration de ces concepts est dialectique car le vrai est construit dans l'ensemble : le vrai est dans le tout et le tout n'est vrai que dans ses parties. Le concept est donc l'outil scientifique qui nous est utile, car il manifeste la caractéristique épistémologique essentielle d'être dans une réflexivité de l'adéquation des représentations avec le réel.

Pour finir avec la première partie, nous relevons encore quelques points. Les révolutions industrielles et politiques du 18 et 19<sup>e</sup> siècle, les conflits entre la bourgeoisie et la noblesse ainsi que le développement du prolétariat forment le contexte d'apparition de l'utilisation de la notion de classe parce qu'elle permet d'exprimer une dénaturalisation de la hiérarchie sociale et de théoriser le dynamisme historique. La différence épistémique entre l'idéalisme et les premiers matérialistes avec la théorie de Marx peut être résumée dans une différence ontogénétique, Marx radicalise l'ontogenèse matérialiste en appuyant que ce sont les conditions économiques d'existence et le développement des forces productives qui forment les classes sociales et déterminent les phases historiques. Enfin, il est important de noter que le paradigme théorique du 20<sup>e</sup> siècle s'est établi, d'une part, dans une forme en rapports sociaux en schéma de gradation dont les différents paliers sont franchissables, et, d'autre part, au travers de la domination de la méthode de l'individualisme méthodologique et de la philosophie analytique.

C'est dans la deuxième partie que nous avons compris les présuppositions réelles que Marx et Engels posent pour leur épistémologie comme fondement des classes sociales. Ces présuppositions sont réalistes et empiriques, le réel est un mouvement du présent donc ce qui est empiriquement observable est constamment actualisé, dès lors il faut pouvoir comprendre les conditions matérielles et le processus historique qui font advenir le mouvement du réel. Si c'est le réel de l'humain qui nous intéresse, il faut donc comprendre quelles sont les conditions d'existence matérielles et comment se forme la dynamique historique qui peut nous éclairer son être présent. Ces conditions d'existences matérielles débutent sur les présuppositions que l'humain existe dans un corps particulier avec des besoins naturels dans un monde naturel particulier qui lui donne les possibilités de satisfaire ses besoins. C'est le rapport entre ces deux présuppositions qui impliquent que l'humain agit, fait une activité sociale, et produit le début de l'histoire humaine. Ce rapport qui forme l'histoire sociale peut être décomposé en quatre éléments liés. Le premier est le besoin de vivre, de reproduire sa propre vie, cela implique que l'individu doit produire des moyens pour réaliser ses besoins vitaux, ce qui produit le développement de techniques qui sont des moyens de production. Le deuxième est la création de nouveaux besoins en produisant des moyens de production, car de sa production est créée une nouvelle base d'existence

qui détermine de nouveaux besoins, c'est ce qui implique le développement de la production et la dynamique historique. Le troisième est le développement démographique, en répondant à ses besoins il se reproduit et donc produit la relation familiale qui est la première forme naturelle de rapport social, les rapports sociaux impliquant eux-mêmes de nouveaux besoins. Ces trois premiers éléments peuvent être qualifiés de naturels parce que c'est toujours une relation de l'humain avec la nature. Le quatrième provient du développement des trois premiers, ceux-ci produisent la nécessité de nouveaux rapports sociaux afin de pouvoir répondre aux besoins et à la nécessité de la production. Ces rapports ne seront plus naturels comme la famille mais des associations d'individus basées sur une communauté de besoins, en ce sens c'est une relation d'humain à humain, un développement de la socialisation par les besoins de la production sociale. Ce quatrième rapport est ce qui produit des lois sociales. Ces présuppositions forment la base de l'épistémologie matérialiste des sciences humaines et définissent qu'il faut « étudier et élaborer sans cesse l'histoire des hommes en liaison avec l'histoire de l'industrie et des échanges » (K. Marx, F. Engels, 1982) pour en comprendre les lois de développement. Nous avons donc les bases d'un matérialisme historique. D'une part, dans l'histoire de la production, qui est l'évolution des moyens de production par le développement des forces productives, c'est l'agir, le travail humain, qui est la force motrice, c'est donc l'action humaine qui produit les lois sociales, l'histoire et donc sa propre vie. D'autre part, le mode de vie humain est d'être productif car il produit et parce que son mode de production est son mode d'être.

Dans le phénomène central de la production, nous pouvons en dissocier deux aspects. Il y a le rapport à l'activité, qui est définie par la division du travail et produit des places différentes dans les modes de production, ouvrant la possibilité d'apparition de communautés différentes. Et le rapport de propriété, qui est la répartition de la matière, des instruments et du produit du travail, ouvrant la possibilité d'intérêts différents. Chaque mode de production demande une organisation de la production et des rapports sociaux différents, c'est la synthèse des rapports systémiques de division du travail et de propriété d'un mode de production qui définit quel est le rapport de socialisation, et possiblement d'exploitation, qui existe. Nous comprenons que l'élément du rapport social est central dans la théorie de Marx et Engels, le développement de rapports sociaux qui correspond au mode de production développe

la socialisation du travail. Cette socialisation est une dépendance réciproque qui permet à la fois de répondre aux besoins des individus et produit un cadre contraignant qui, lorsqu'il n'est pas maîtrisé par ces individus, est dans une forme naturelle. Cette forme naturelle de socialisation peut produire une contradiction entre son cadre, ses lois de production, et les intérêts individuels. C'est ce qui produit l'aliénation, c'est-à-dire que les lois structurelles incontrôlées asservissent et dominent la force productive des producteurs. Nous revenons ici au besoin d'une gnoséologie praxique afin de comprendre adéquatement et de contrôler les lois de la production.

Maintenant, résumons les caractéristiques des classes sociales que nos développements impliquent. D'abord, les êtres humains coopèrent par nature et produisent des communautés de besoins, dans ces communautés l'individu est un sujet actif qui produit sa vie et son histoire, donc, selon les besoins et les intérêts, des communautés avec des pratiques différentes peuvent coexister. L'évolution des modes d'être dans les modes de production, au travers de la division du travail et de la distribution du produit social, peut produire des intérêts contradictoires. C'est selon les rapports sociaux systémiques du mode de production qu'existe une forme de coopération et/ou d'exploitation, formant l'origine des inégalités. Le phénomène des classes sociales se fonde dans le processus de socialisation, entre la communauté de ceux qui tirent profit des lois sociales aliénantes et ceux qui en sont lésés. Ce rapport matériel entre les classes est antagonique et dialectique. Antagonique, car l'appropriation du propriétaire se base sur le travail collectif et l'exploitation du producteur privé du produit social qu'il crée. Dialectique, car les classes sociales sont issues de la contradiction du même phénomène qui permet à la fois au propriétaire de comprendre que l'état des choses dépend de sa capacité à exploiter, et au producteur de prendre conscience de son aliénation à la vue du déploiement des richesses dont il est privé et la positivité de son rôle dans le processus de production qui lui permet d'appréhender la possibilité de dépasser l'état des rapports sociaux. Nous avons vu l'exemple qu'une classe dominée peut contenir la puissance d'un changement social avec le prolétariat qui produit les conditions d'existence et le développement économique qui permettraient de dépasser la restriction de leurs besoins. Cet état est nécessaire pour constituer une communauté d'intérêts positifs. Ce sont donc les classes

sociales, en tant qu'acteurs individuels et collectifs, qui sont les forces productives qui permettent le changement social du mode de production.

Néanmoins, pour être acteurs d'une révolution radicale, la classe et ses individus doivent en développer la conscience. Nous n'avons pas pu explorer suffisamment le processus de la conscience que pour répondre de manière suffisante. Cependant, nous pouvons en poser quelques fondements gnoséologiques. Premièrement, c'est le processus vital d'individus déterminés qui produit la structure sociale. Pour autant, l'individu en tant que déterminant producteur n'est pas nécessairement conscient de son action, le fait que sa pratique soit déterminée peut suffire. Pourtant, les idées viennent de la pratique, en ce sens les humains produisent leurs idées et leur conscience bien qu'elles soient toujours situées et conditionnées par les conditions de vie. La conscience aliénée, inconsciente de ses déterminations, est un produit de la division du travail qui forme l'idéologie, qui est le produit idéal de l'aliénation matérielle et qui pose l'idée comme autonome. La conscience est matérielle, son origine est dans la dynamique des besoins, elle est une manifestation individuelle du vécu des relations sociales. Lorsque la division sociale du travail a séparé le travail manuel et intellectuel, la classe dominante s'est vue dotée des forces productives qui produisent la conscience, suivant son intérêt elle va produire des représentations figées qui reproduisent et légitiment l'état social. Ce phénomène va vouloir diminuer ou retirer la conscience de la contradiction et de l'aliénation chez la classe dominée. De ce fait, pour que la classe dominée puisse développer une conscience révolutionnaire, il faut que son rapport entre, d'un côté, les conditions réelles de dépassement des conditions d'existence et l'expérience de l'aliénation contradictoire soit plus important que, de l'autre côté, l'appareil idéologique de reproduction sociale de la classe dominante.

Pour conclure sur la classe sociale, ajoutons quelques dernières remarques. S'il faut qu'il y ait un intérêt commun et une communauté suffisante pour la formation d'une classe sociale, c'est le développement des rapports sociaux lié aux modes de production qui brise les éloignements individuels. C'est dans l'opposition au système, à la structure de classe existante, face à la classe sociale antagonique que se réunit et se concentre la classe sociale. Cependant, cela n'exclut pas que les individus ou groupes sociaux qui composent une classe puissent se trouver ennemis ou adversaires selon leurs intérêts individuels, comme les travailleurs en concurrence dans le

capitalisme. Lorsqu'une classe se forme, elle devient déterminante et peut produire des lois sociales qui vont subordonner les individus comme moyens à la fin de la classe autonome, ce processus s'établit principalement lorsqu'une classe devient dominante. En conclusion, une classe sociale n'est pas une entité fixe, elle n'est pas désignable une fois pour toutes, elle est un mouvement du réel qui suit une actualisation continue que le concept dialectique marxiste de classe sociale peut exprimer.

Nous avons également vu que le rapport social peut se développer selon deux modes différents mais liés. La vie de l'individu se différencie entre sa part personnelle, c'est ce qui est intrinsèque à son individualité et lui permet de se réaliser, et sa part subordonnée aux conditions sociales d'existence qui est le rôle social, dont la finalité peut lui être extérieure. Lorsque son rôle social se détache de sa part personnelle, le rapport social est vécu comme une imposition dont la fin est hors de l'intérêt de l'individu. Le rôle social est dénaturisé et est vécu comme un phénomène contingent, c'est-à-dire qu'il perçoit une contradiction matérielle dans sa vie. Dans un système de classes, la notion de liberté est toujours une forme de contingence conforme au mode de production. La liberté est une association qui n'est pas imposée dans un cadre de lois hétéronomes qui utilisent les individus comme moyens de poursuivre sa logique interne. L'intérêt de la communauté dans un système de classe n'est pas libre parce qu'il ne se repose pas sur une association d'intérêts volontaires mais doit correspondre à un antagonisme d'intérêts. La contingence se développe comme phénomène lorsque les forces productives permettent le dépassement du rôle social restreint par les rapports sociaux. Le travail libre, ou plutôt abstrait, que propose le capitalisme comme plus haute réalisation à l'individu n'est, dans notre explication, pas une liberté mais le plus haut degré de contingence possible, dans lequel l'individu personnel est entièrement détaché de sa production, entièrement objectifié et quantifié. Cela participe au développement capitaliste de la propriété mobilière et des conditions de possibilité d'exploitation. Mais c'est également la possibilité pour le prolétariat de produire une communauté universelle, de producteurs abstraits et de salariés égaux car la seule caractéristique d'appartenance serait d'être productif, donc d'être humain.

Cette construction du concept dialectique de classe chez Marx et Engels a répondu à nos attentes et a approfondi notre paradigme théorique. Du côté de la méthode et de l'épistémologie, malgré notre cadre de recherche restreint, leur matérialisme propose

une approche rigoureuse et praxique qui donne une base solide et nécessaire à une compréhension adéquate du réel. Ce n'est que sur cette base que nos auteurs ont développé leur analyse de classes sociales. Leur développement a confirmé nos hypothèses de la centralité de la question de l'économie, des relations sociales ainsi que les rapports de travail, de propriété et d'exploitation. Cependant, ce ne sont que des expressions de la dynamique de l'histoire humaine, les antagonismes qui lient les différentes classes sont irréconciliables mais pas indépassables, leur aliénation est en même temps une condition transitoire de l'émancipation humaine. Les évolutions du capitalisme exigent l'actualisation conceptuelle, les nouvelles notions de classes telles que les cadres, les classes moyennes ou les pauvres, néanmoins ces représentations n'épuisent pas le concept dialectique de classe sociale et ne montrent pas de modification radicale de la nature des rapports de production. Nous assistons plus à un changement de paradigme théorique qu'à des transformations profondes et systémiques du réel, c'est pourquoi nous rejoignons le constat que ces constructions de catégories statutaires, identitaires et de groupes désignés comme exclus, qui sont « déconnectés des appartenances de classe, contribuent à brouiller les clivages sociaux classiques » (S. Bosc, 2004). Cela joue un rôle stratégique, d'une part, dans l'entretien du mythe que la contingence libérale serait la forme la plus haute de liberté et, d'autre part, dans la volonté de décrédibilisation du concept de classe sociale marxiste. La fin des classes n'a pas eu lieu et la logique du système a continué à s'accroître. Les tentatives d'intégration théoriques du prolétariat dans un système qui serait harmonieux pour tout le monde se sont révélées idéologiques. Pourtant, face à ce travail de déconstruction et de décentrage des identités de classe des dernières décennies, le prolétariat entrevoit la possibilité de se reconstruire d'une nouvelle manière, plus adéquate à notre époque et à ses défis. Cette période de troubles politiques, sociaux et écologiques, a besoin d'outils pour se sauver. Pouvoir désigner conceptuellement les communautés d'intérêts antagoniques est un élément primordial, pour les individus afin de comprendre qui s'oppose à eux et pour les chercheurs afin qu'ils puissent arriver à exprimer les lois sociales aliénantes.

Pour finir, il nous faut garder une réserve sur nos résultats de recherche. Pour faire le tour complet de notre sujet, il faudrait pouvoir analyser l'ensemble des textes de Marx et d'Engels à l'aune de la recherche de l'évolution épistémologique et

conceptuelle de la classe sociale. Il nous faudrait également approfondir, dans la compréhension et dans la critique, les différentes théories de fin des classes et des nouvelles classes. Le rôle de la philosophie n'est pas de détruire mais de construire, si la notion de classe est problématique dans une théorie, il faudrait pouvoir proposer des concepts ou catégories pour la substituer. Les notions de masse, de groupes sociaux et de fractions de classes semblent prometteuses et contenir des caractéristiques propres à chacune. Il faudrait également étudier les apports des différents auteurs marxistes qui ont abordés ces questions afin de comprendre l'évolution de la théorie marxiste, nous n'avons pas pu les aborder dans ce travail au risque de sortir de notre sujet principal. Dans ces auteurs, nous pouvons notamment penser à G. Lukács, A. Gramsci et N. Poulantzas, ceux-ci ont apporté des réflexions qui nous aideraient, entre autres, à comprendre la question du statut de la conscience dans le phénomène de classe sociale. Enfin, il faudrait également pouvoir ouvrir notre champ de recherche aux diverses approches des différentes sciences sociales et examiner comment l'épistémologie matérialiste peut aider à construire un programme de recherche marxiste.

## Bibliographie

### Liste des travaux cités :

M. Aglietta et A. Brender, *Les métamorphoses de la société salariale*, éd. Calmann-Lévy, Paris, 1984.

L. Althusser, *Pour Marx*, éd. Maspero, Paris, 1965.

A. Amouzou-Glikpa, « Marx et Durkheim : deux sociologies engagées à procédure inversée », dans *Annales de l'Université de Lomé*, Série Lettres et Sciences Humaines Tome XXXVIII-1, Presses de l'UL, Lomé, 2018, pp. 155-164.

R. Aron, *Les étapes de la pensée sociologique*, éd. Gallimard, Paris, 1976.

E. Balibar, *La philosophie de Marx*, éd. La Découverte, Paris, 2001.

C. Baudelot et R. Establet, *Le capital au XXI<sup>e</sup> siècle, Comptes rendus*, 2014, en ligne. URL : <http://journals.openedition.org/sociologie/2255> .

M. Bellet, *La critique saint-simonienne de la secte des économistes : un positionnement original*, archives-ouvertes, 2014, en ligne. URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00956451/document> .

L. Boltanski, *Les cadres. La formation d'un groupe social*, éd. Minuit, Paris, 1984.

S. Bosc, *Stratification et classes sociales, La société française en mutation*, éd. Armand Colin, Paris, 2004.

P. Bouffartigue, « La crise d'un salariat de confiance. Les cadres déstabilisés », dans *Actuel Marx*, vol. 26, no. 2, 1999, pp. 53-68.

P. Bourdieu, *Questions de sociologie*, éd. de Minuit, Paris, 1980.

S. Boussedra, « Envisager les femmes comme une classe à part », dans *Lava*, numéro 8, 2019, en ligne. URL : <https://lavamedia.be/fr/envisager-les-femmes-comme-une-classe-a-part/> .

CEC European Managers, *Cadres en Europe : aujourd'hui et demain, Bruxelles*, 2020, en ligne. URL : <https://www.cec-managers.org/wp-content/uploads/2019/12/Cadres-en-Europe-Aujourd'hui.pdf> .

L. Chauvel, « Classes et générations. L'insuffisance des hypothèses de la théorie de la fin des classes sociales », dans *Actuel Marx*, vol. 26, no. 2, 1999, pp. 37-52.

C. Colliot-Thélène, *La sociologie de Max Weber*, éd. La Découverte, Paris, 2014.

P. Dardot et C. Laval, *Marx, prénom : Karl*, éd. Gallimard, Mesnil-sur-L'Estrée, 2012.

A. Dewalque et C. Gauvry, *Conscience et représentation Introduction aux théories représentationnelles de l'esprit*, Ouvrage financé avec le concours de l'Union européenne et de l'Université de Liège, 2016, en ligne. URL : [https://orbi.uliege.be/bitstream/2268/186261/1/Dewalque\\_Gauvry\\_Introduction\\_prep\\_rint\\_auteur.pdf](https://orbi.uliege.be/bitstream/2268/186261/1/Dewalque_Gauvry_Introduction_prep_rint_auteur.pdf) .

S. Durão, « Le corps, le ghetto et l'État pénal Entretien réalisé par Susana Durão », dans *atelier interdisciplinaire Labyrinthe*, 2008, en ligne. URL : <https://journals.openedition.org/labyrinthe/3920> .

F. Engels, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, éd. Sociales, Paris, 1950, en ligne. URL : <https://www.marxists.org/francais/marx/80-utopi/utopie.pdf> .

F. Fischbach, « L'idéologie chez Marx : de la 'vie étriquée' aux représentations 'imaginaires' », dans *Actuel Marx*, n° 43, 2008/1, pp. 12-28, en ligne. URL : <https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2008-1-page-12.htm> .

F. Gil, Catégories, dans *Encyclopædia Universalis*, en ligne. URL : <http://www.universalis-edu.com.proxy.bib.ucl.ac.be/encyclopedie/categories/> .

F. Gonthier, « Relativisme et vérité scientifiques chez Max Weber », dans *L'Année sociologique*, 2006/1, Vol. 56, pp. 15-339, en ligne. URL : <https://www.cairn.info/revue-l-annee-sociologique-2006-1-page-15.htm> .

A. Gramsci, *Cahier de prison, 1,2,3,4 et 5*, éd. Gallimard, Mesnil-sur-l'Estrée, 1996.

G. Gurvitch, *Études sur les classes sociales*, éd. Gonthier, Paris, 1966.

G.W.F. Hegel, *Encyclopédie 1: Encyclopédie des Sciences philosophiques en abrégé, I: La Science de la Logique*, trad. Bourgeois, éd. Vrin, Paris, 1970.

I. Lakatos, *Histoire et Méthodologie des sciences*, éd. Puf, Paris, 1994.

Y. Lemel, *Les classes sociales*, éd. PUF, Paris, 2004.

R. Maublanc, « Marx et Durkheim », dans *Durkheimian Studies / Études Durkheimiennes*, Vol. 17, 2011, pp. 8-54, en ligne. URL : [https://www.jstor.org/stable/23867176?seq=27#metadata\\_info\\_tab\\_contents](https://www.jstor.org/stable/23867176?seq=27#metadata_info_tab_contents) .

K. Marx, *Critique de l'économie politique*, éd. Science Marxiste, Montreuil-sous-Bois, 2009.

K. Marx, F. Engels, *La conception matérialiste de l'histoire, Marx à Joseph Weydemeyer (lettre)*, éd. Science Marxiste, Montreuil-sous-Bois, 2008.

K. Marx, *Le Capital*, livre I, éd. Puf, Paris 1993.

K. Marx, F. Engels, *l'idéologie allemande, précédé de Thèse sur Feuerbach*, trad. De l'all. par G. Badia, éd. Sociales-Messidor, Paris, 1982.

K. Marx, F. Engels, *Manifeste du parti communiste*, Londres, 1848, traduction L. Lafargue, éd. Mille et une nuits, Clamecy, 2017.

K. Marx, *Misère de la philosophie*, éd. Payot, Paris, 1996.

P. Merle, « Classes sociales », « groupes de statut », « partis », *Une analyse systémique des stratifications sociales wébériennes*, ESPE de Bretagne et Université Européenne de Bretagne, 2015, en ligne. URL : [http://ses.ens-lyon.fr/ses/fichiers/pierre-merle-weber-stratification-fev-2015\\_1425210929771.pdf](http://ses.ens-lyon.fr/ses/fichiers/pierre-merle-weber-stratification-fev-2015_1425210929771.pdf) .

Observatoire Des Inégalités, *La Précarité De L'emploi Augmente*, 2019, en ligne. URL : [www.inegalites.fr/evolution-precarite-emploi](http://www.inegalites.fr/evolution-precarite-emploi) .

Observatoire des inégalités, *Un million de salariés sous le smic?*, 2021, en ligne. URL : [www.inegalites.fr/Un-million-de-salaries-sous-le-smic?id\\_theme=15](http://www.inegalites.fr/Un-million-de-salaries-sous-le-smic?id_theme=15) .

Observatoire des inégalités, *Salariés au Smic : portrait d'une France populaire*, 2016, en ligne. URL : [www.inegalites.fr/Salaries-au-Smic-portrait-d-une-France-populaire](http://www.inegalites.fr/Salaries-au-Smic-portrait-d-une-France-populaire) .

Observatoire des inégalités, *Combien y a-t-il de riches?*, 2021, en ligne. URL : [www.inegalites.fr/Combien-y-a-t-il-de-riches?id\\_theme=15](http://www.inegalites.fr/Combien-y-a-t-il-de-riches?id_theme=15) .

S. Ossowski, *Class Structure in the Social Conciousness*, éd. Routledge, Londres, 1963.

Oxfam France, *L'indécent enrichissement des milliardaires français pendant la pandémie*, 2021, en ligne. URL : [www.oxfamfrance.org/rapports/lindecent-enrichissement-des-milliardaires-francais-pendant-la-crise](http://www.oxfamfrance.org/rapports/lindecent-enrichissement-des-milliardaires-francais-pendant-la-crise) .

E. Pin, *Les classes sociales*, éd. Spes, Paris, 1962.

G. Plékhanov (N. Beltov), *Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire*, 1895, en ligne. URL : [https://www.marxists.org/francais/plekhanov/works/1895/00/plekhanov\\_18950000.htm](https://www.marxists.org/francais/plekhanov/works/1895/00/plekhanov_18950000.htm) .

T. Porcher, *Les délaissés*, éd. Fayard, France, 2020.

N. Renahy et col., « De la sociologie de la classe ouvrière à la sociologie des classes populaires. Penser ensemble la condition des ouvriers et des employé-e-s », dans *Savoir/Agir*, vol. 34, no. 4, 2015, pp. 55-61.

E. Renault, *Lire Marx, III. Critique de l'idéologie et sortie de la philosophie (L'Idéologie allemande)*, sous la direction de G. Duméni, M. Löwy Michael, E. Renault, éd. Puf, Paris, 2014.

C. Rhein, « Intégration sociale, intégration spatiale », dans *L'Espace géographique*, 2002/3, tome 31, pp. 193-207, en ligne. URL : <https://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2002-3-page-193.htm> .

P. Slama, « Le problème de l'objectivité dans la science marxiste (autour de quelques pages de L'Idéologie allemande) », dans *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, vol. 144, no. 4, 2019, pp. 435-454.

A. Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, éd. Institut Coppet, Paris, 2012.

E. Todd, *Les luttes de classes en France au XXIe siècle*, éd. Seuil, Paris, 2020.



**UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN**  
**Faculté de philosophie, arts et lettres**

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | [www.uclouvain.be/fial](http://www.uclouvain.be/fial)